

Q. 10
VADIS

G. B.

QUO VADIS

211

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR, 22, RUE HUYGENS, PARIS

Le "Roman-Succès"

Collection illustrée à 0 fr. 95 ; franco 1 fr. 10

Chaque volume contient au moins 128 pages et environ 100 illustrations

WILLY **LA MAITRESSE DU PRINCE JEAN**

Illustrations de J. WÉLY et G. GINOT.

HENRYK SIENKIEWICZ. . **QUO VADIS**

Illustrations de Jan STYKA, couverture de OSMOND.

RENÉ MAIZEROY . . . **LA PEAU**

Illustrations de GALLAND.

PAUL BRULAT **LA GANGUE**

Illustrations de E. BARCET.

H. DE BALZAC **LA RABOUILLEUSE**

Illustrations de VOGEL, couverture de G. GINOT.

PIERRE CORRARD . . . **L'ÉCOLE DES MAITRESSES**

Illustrations de LUBIN DE BEAUVAIS.

OSCAR MÉTÉNIER . . . }

ET

DELPHI FABRICE . . . }

LA DERNIÈRE AVENTURE DU PRINCE CURAÇAO

Illustrations de Robert DUPONT.

RENÉ MAIZEROY . . . **L'AMANT DE PROIE**

Illustrations de DE CASIMACKER

FÉLICIEN CHAMPSAUR . **L'INGÉNUE**

Nombreuses Illustrations.

ANTONIN RESCHAL. . . **LA FEMME VOLANTE** (Roman d'aventures).

Illustrations de GALLAND.

ANDRÉ AVÈZE **LA BONNE PÊCHERESSE**

Illustrations de G. GINGT.

FÉLIX GALIPAUX . . . **PLUS QUE JAMAIS DES GALIPETTES**

Illustrations de MAITREJEAN.

FÉLICIEN CHAMPSAUR . **L'ARRIVISTE**

Premier livre : **MARQUISÉTIÉ**. Deuxième livre : **CLAUDE BARSAC**. Troisième livre : **RENÉE APRIL**

HENRYK SIENKIEWICZ



QUO VADIS

Roman des temps Néroniens

TRADUCTION DE J. FERENCZY

Illustrations de Jan Styka



PARIS

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

22 — Rue Huygens, — 22

—
Tous droits réservés



QUO VADIS

PREMIÈRE PARTIE

Pétrone s'éveilla vers midi, fort las, ayant la veille festoyé chez Néron. Sa santé commençait de s'altérer et, dès le réveil, il était accablé.

Mais un bain et les soins d'un masseur habile le dégourdisaient et lui rendaient de la vigueur. Il était bien encore celui que Rome appelait « l'Arbitre des élégances ».

Le lendemain de cette fête où, avec Néron, Lucain et Sénèque, il avait débattu sur le point de savoir si les femmes ont une âme, il était donc couché sur une table couverte d'un somptueux tapis égyptien, et abandonné aux frictions de deux vigoureux masseurs, quand on lui annonça la visite de Marcus Vinicius.

Aussitôt Pétrone ordonna qu'on le portât au tépidarium et qu'on y introduisît le visiteur.

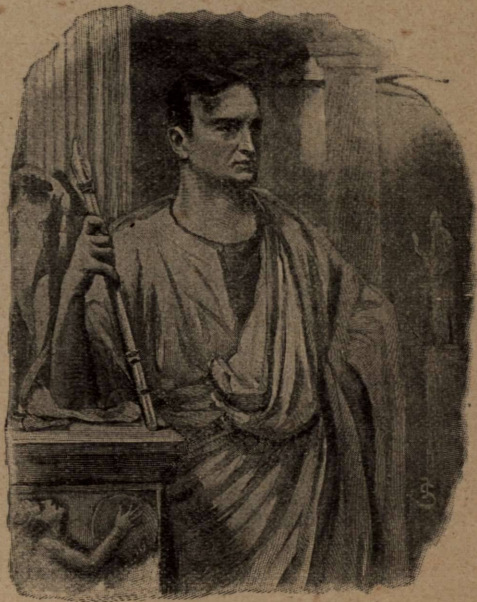
Vinicius était son neveu. Le jeune homme avait pris du service dans l'armée de Corbulon, contre les Parthes ; et la guerre achevée, il rentrait à Rome.

Pétrone affectionnait son neveu pour ses formes nobles et athlétiques, et parce qu'il savait garder jusque dans la débauche, une dignité de tenue qu'il estimait par-dessus tout.

— Salut, Pétrone, dit Vinicius, que les dieux te soient favorables.

— Sois le bienvenu à Rome, et puisses-tu jouir du repos après la guerre, dit Pétrone, en sortant sa main du délicat manteau où il était enveloppé. Quoi de neuf en Arménie ? As-tu poussé jusqu'en Bithynie ?

Pétrone, à présent célèbre par ses goûts voluptueux, avait jadis gouverné la Bithynie. Il aimait à rappeler cette



époque où il avait donné la mesure de ses talents.

— J'ai été à Héraclée, répondit Vinicius, chercher des renforts, et il parla de la guerre... Mais, si j'ai échappé aux flèches du Parthe aux portes mêmes de la ville, celles de l'Amour m'ont atteint.

— De grâce ! Raconte-moi cela.

— Sais-tu que je viens de passer quinze

jours chez Aulus Plautius à m'y soigner le poignet, que je m'étais foulé aux portes de la ville. Un médecin de ses esclaves m'a guéri. Je venais précisément t'en parler.

— Vrai ! Serais-tu devenu amoureux de Pomponia ? Je te plaindrais. Point jeune et vertueuse !

— Nullement de Pomponia, hélas !

— Et de qui ?

— J'ignore même son nom : Lygie, ou Callina. Ils l'appellent Lygie, du pays des Lygiens, d'où elle vient. Son nom est Callina.

Singulière maison que celle de Plautius. Toute pleine de gens et silencieuse

neveux conspirèrent pour s'en débarrasser.

— Je me souviens... sous Claude, il n'y a pas longtemps.

— Oui. La guerre éclata. Vannius chercha du secours chez les Yaziques, et ses neveux chez les Lygiens. Claude ne se mêlait pas des querelles des barbares, mais pour que notre paix ne fût point troublée, il exigea des Lygiens la promesse de ne pas passer la frontière. Les Lygiens promirent et comme gage de leur parole, donnèrent des otages, parmi lesquels la femme et la fille de leur chef. Ma Lygie est la fille de ce chef.

— Qui t'a instruit de tout cela ?

— Aulus Plautius, lui-même.

Les Lygiens respectèrent leur promesse. Ils battirent bien les Suèves et les Yaziques, mais leur roi périt. Puis ils disparurent, laissant leurs otages.

La femme du chef mourut bientôt après, et sa fille fut envoyée à Pomponius, gouverneur de la Germanie. Celui-ci rentré à Rome la confia à sa sœur Pomponia Græcina, la femme de Plautius. Mais, hélas ! dans cette maison où, jusqu'aux volatiles du poulailler, chacun rivalise de vertu, elle vécut vertueuse... et si belle, qu'auprès d'elle, Poppée même ne serait qu'une vieille harpie.

— Et alors ?

— Je te le répète, depuis que j'ai vu la lumière se jouant à travers la blancheur transparente de son corps, j'en suis amoureux.

— Je connais Aulus Plautius. Et quoi qu'il réprouve ma vie, il me tient en une certaine estime, parce que je ne suis pas de ces délateurs comme tout ce qui vit autour de Néron. Si tu crois que je puisse te servir auprès d'Aulus, je veux bien lui parler dès qu'il sera rentré.

— Mais il l'est... depuis deux jours.

— Alors, allons déjeuner, et sitôt après, nous irons chez lui.

— Je t'ai toujours aimé ; mais de ce jour, je veux mettre ta statue parmi mes dieux, une belle statue comme celle-ci, dit Vinicius, en montrant un Hermès, dont Pétrone avait été le modèle.

Vinicius était sincère dans son compliment, car si Pétrone était plus âgé et de



comme un bois sacré. J'y suis resté dix jours sans soupçonner qu'elle fût habitée par une déesse. Un matin, je la vis se baignant sous les arbres. Je l'ai revue deux fois, et depuis je ne connais plus le repos, ni un désir qui lui soit étranger. Je ne désire plus que Lygie. Pétrone, jour et nuit, mon esprit, mon âme, volent vers elle.

— Si c'est une esclave, achète-la.

— Elle n'est pas esclave.

— Qu'est-elle alors ? Une affranchie de Plautius ?

— Non plus, puisqu'elle n'a jamais été esclave.

— Eh bien ?

— J'ignore... la fille d'un roi...

— Tu m'intrigues, Vinicius !

— Voici l'histoire. Tu as sans doute connu Vannius, roi des Suèves, dont les

stature moins athlétique, il était plus beau encore que Vinicius.

A Rome, les femmes admiraient « l'Arbitre des élégances », autant pour la

trone. Sa chair se riva au marbre, et sa bouche s'unit aux lèvres froides de la statue...

Les deux amis étaient montés en litière



Elle entoura de ses bras la statue de Pétrone.

beauté de son corps que pour la finesse de son esprit. Ses esclaves grecques partageaient également cette admiration.

Ainsi Eunice, restée seule dans l'unc-torium, attendit que le bruit des rires et des voix se fût éteint, pour porter devant la statue de Pétrone, le siège d'ivoire où il s'était assis. Puis elle monta dessus et enlaça l'image de Pé-

trone pour se faire porter à la maison d'Aulus.

— A propos, dit Pétrone, as-tu parlé à Lygie. Lui as-tu dit ton amour?

— Je lui ai parlé deux fois. La veille de mon départ j'ai rencontré Lygie dans le jardin, arrosant des iris près de la citerne.

Plus ému qu'un enfant, je suis de-

meuré là, sans trouver un mot, l'implorant des yeux.

Pétrone le regardait avec une nuance d'envie.

— Et tu ne lui as rien dit ?

— Si. Dominant mon trouble, je lui dis que j'emportais de cette maison, le sentiment que la souffrance y était plus agréable que partout ailleurs le plaisir, la maladie plus douce qu'ailleurs la santé.

Elle m'écoutait émue, la tête baissée, traçant du bout d'un roseau des lignes sur le sable.

Puis elle leva les yeux vers moi, les abaissa encore vers son dessin, et me regarda de nouveau, semblant m'interroger ; puis soudain elle s'enfuit, comme une nymphe devant un faune stupide.

— Qu'avait-elle donc tracé sur le sable ?

— Un poisson.

— Tu dis ?

— Oui, un poisson. Voulait-elle me dire que telle était la froideur de son sang ? Je l'ignore.

Pétrone fit arrêter la lumière devant la librairie d'Aviranus et y acheta un manuscrit, qu'il donna à Vinicius.

— Je te fais cadeau de ceci, dit-il.

Vinicius remercia et, lisant le titre :

— Le Satyricon ? Une nouveauté ? De qui ?

— De moi. Mais nul n'en sait rien. Et toi, ne me trahis point.

— Tiens ! fit Vinicius, la prose y alterne avec les vers.

— Si tu le lis, je te recommande le festin de Trimalcion. Pour les vers j'en suis dégoûté, depuis que Néron se mêle d'en faire.

Pétrone s'arrêta encore chez Idomène, son joaillier, et enfin se fit porter chez Aulus.

Un jeune et vigoureux portier les introduisit dans le vestibule tandis que dans sa cage, une pie leur lançait un bruyant « Salve ».

— C'est une étrange demeure, dit à mi-voix Pétrone.

Tu sais sans doute que Pomponia Grœcina passe pour adhérer à l'idolâtrie orientale, fondée sur l'adoration d'un certain Chrestos.

— Je te dirai plus tard ce que j'ai vu et entendu ici, répondit Vinicius.

Ils étaient dans l'atrium. Un esclave les fit annoncer, tandis que d'autres leur

présentaient des sièges et leur posaient des tabourets sous les pieds.

Pétrone ne venait jamais chez Aulus. L'idée qu'il avait de l'austérité du lieu, l'effrayait.

Bientôt un esclave ayant soulevé une draperie, Aulus Plautius parut.

C'était un homme d'âge, mais robuste, aux traits énergiques, au visage aquilin.

A la vue de l'ami et du confident de Néron, un étonnement mêlé d'inquiétude se peignit sur sa figure.

Pétrone était trop avisé pour ne point s'en apercevoir ; aussi d'un ton plein de grâce enjouée, déclara-t-il venir pour remercier Plautius de tous les soins donnés à son neveu. Leur ancienne amitié l'avait encouragé à cette démarche.

— Sois le bienvenu, dit Plautius ; mais c'est moi qui suis ton obligé, sans que tu t'en doutes peut-être.

Pétrone leva, en effet, des yeux étonnés, cherchant vainement à se rappeler.

— Oui, reprit Aulus, tu as sauvé la vie de Vespasien, le jour qu'il eut le malheur de s'endormir aux vers de Néron.

— Dis plutôt, *le bonheur* ; il est vrai que cette chance faillit mal tourner, car Barbe d'Airain s'obstinait à lui dépêcher un centurion, pour lui conseiller amicalement de s'ouvrir les veines.

— Et toi, Pétrone, tu en raillas César ?

— Du tout. Je lui persuadai qu'en endormant Vespasien, il avait surpassé Orphée, dont le chant endormait les bêtes sauvages.

— Quel temps ! soupira Aulus.

Pétrone détourna la conversation, et comme un rire enfantin et joyeux arrivait jusqu'à eux.

— Ah ! Aulus, dit Pétrone, permets que j'entende de plus près ce rire si clair... et si rare aujourd'hui.

— Volontiers, dit Aulus en se levant. C'est mon petit Aulus qui joue à la balle avec Lygie.

En causant, ils traversèrent la maison et arrivèrent au jardin. Pétrone jeta un rapide coup d'œil vers Lygie.

Le petit Aulus courut au-devant de Vinicius, qui s'avancait pour saluer la belle jeune fille, arrêtée, une balle dans la main, ses cheveux noirs légèrement épars, les joues roses, la poitrine agitée.

Puis ils allèrent saluer Pomponia,

assise dans le jardin sous un berceau de vigne et de chèvrefeuille. Pétrone la connaissait, l'ayant rencontrée déjà chez Antistia, chez Sénèque, et chez Polion.

Le petit Aulus qui, durant le séjour de Vinicius, l'avait pris en amitié, l'invita à jouer à la balle. Lygie avait suivi l'enfant. Sous la lumière adoucie du berceau de lierre, elle parut à Pétrone plus séduisante encore qu'au premier coup d'œil et réellement semblable à une nymphe. Il se leva, s'inclina devant elle, et lui parlant pour la première fois, lui dit les mots mêmes dont Ulysse salua Nausicaa :

Déesse ou mortelle... je suis à tes genoux...

Si tu es l'une des mortelles habitant sur la terre

Trois fois heureux ton père et ta mère vénérée

Trois fois heureux tes frères.

Pomponia elle-même, fut charmée de cette spirituelle amabilité. Lygie confuse et rougissante, écoutait les yeux baissés. Puis elle sourit malicieusement, une légère hésitation agita son visage délicat, et tout d'un trait elle répondit à Pétrone les paroles de Nausicaa :

Etranger, tu ne sembles pas un homme de vulgaire naissance ou de peu d'esprit.

Ce fut au tour de Pétrone d'être surpris. Des vers d'Homère sur les lèvres d'une jeune fille, dont il savait par Vinicius l'origine barbare !

Ses yeux interrogateurs regardaient Pomponia qui souriait en lisant une satisfaction d'orgueil sur le visage de son mari.

— Nous faisons enseigner le grec à notre fils, dit Aulus, et la jeune fille profite des leçons.

Pétrone, à travers le treillis de feuillage suivait des yeux Lygie et Vinicius.

Ils étaient assis au bord d'une piscine. Vinicius, d'une voix sourde et tremblante, dit à Lygie :

— A peine adolescent, j'ai dû partir à la guerre en Asie. Je ne connais ni la vie, ni l'amour. Enfant, l'on m'apprenait qu'il ne tient qu'à nous d'être heureux en conformant notre volonté à la volonté des dieux. Et moi je pense qu'il est un

bonheur suprême, qui ne dépend pas de nous, et que l'amour seul peut donner. Les dieux eux-mêmes en sont en peine et le recherchent ; et moi, Lygie, comme eux, je veux chercher celle qui me donnera le bonheur.

Elle écoutait comme elle eût écouté le son d'une flûte grecque. Cette musique étrange qui pénétrait en elle, lui bouleversait le cœur d'une émotion où se mêlaient la faiblesse, la terreur et une joie surnaturelle.



Lygie regarda Vinicius comme au sortir d'un rêve.

Elle le vit penché vers elle, les yeux implorants, et il lui sembla plus beau que tous les hommes, que tous les dieux ornant les frontons des temples.

Il lui prit doucement son bras et demanda :

— Ne comprends-tu pas Lygie, pourquoi je te parle ainsi, à toi ?

Si bas que Vinicius l'entendit à peine, elle murmura :

— Non.

Mais Vinicius n'en crut rien. La serrant plus fort, il allait l'attirer sur sa poitrine, quand le vieil Aulus parut dans le sentier. S'approchant d'eux, il leur dit :

— Le soleil baisse ; prenez garde à la fraîcheur du soir.

— J'ai jeté ma toge sur mes épaules, dit Vinicius, et je ne sens pas le froid.

Pétrone restait étonné de voir sur le



visage d'Aulus, de Pomponia, de leur enfant, de Lygie, quelque chose qu'il n'avait pas rencontré encore chez les compagnons ordinaires de ses nuits.

Le visage des habitants de cette maison reflétait la paix tendre et sereine de leur vie, et Pétrone, toujours en quête de charme et de beauté, eut soudain la révélation d'une beauté, d'un charme, qu'il n'avait jamais connus.

Il se tourna vers Pomponia et son émotion perçant malgré lui : « Que votre monde, dit-il, ressemble peu au monde que gouverne Néron. »

Elle leva son fin visage vers l'horizon qui s'éteignait, et répondit simplement :

— Ce n'est pas Néron qui gouverne le monde, c'est Dieu.

Ils se taisaient. Dans l'allée résonnèrent les pas du vieux chef, de Lygie, de Vinicius, du petit Aulus. Avant qu'ils fussent arrivés près d'eux, Pétrone demanda encore :

— Tu crois donc aux dieux, Pomponia ?

Elle répondit :

— Je crois au Dieu qui est Un, Juste et Tout-Puissant.

*
*
*

— Mes compliments, dit Pétrone, quand il se retrouva seul dans la litière en face de Vinicius. Une véritable « Aurore ».

Vinicius, les yeux baissés, restait silencieux. Puis au bout d'un moment :

— Je la désirais ; à présent je la désire davantage. Il faut qu'elle soit à moi. Je t'ai demandé conseil ; mais si tu ne peux m'aider, j'en viendrai à bout tout seul... Aulus considère Lygie comme sa fille, pourquoi verrais-je en elle une esclave ? Si je ne puis la posséder autrement, eh bien ! qu'elle vienne à mon foyer prendre la place d'épouse.

— Du calme. Ne va pas du premier coup aux extrémités. Du calme... Et réfléchis que si Lygie veut te suivre, les Aulus ne peuvent s'y opposer.

Je te promets de penser à ton affaire. Et que je perde mon nom, si je ne trouve quelque expédient.

— Je te remercie. Et puisse la fortune te combler.

— Je vais chez Chrysothémis ; accompagne-moi.

— Heureux homme, tu possèdes l'objet aimé !

— Moi ! Mais tout ce qui m'intéresse encore en Chrysothémis, c'est qu'elle s'est donnée à mon affranchi, Théoclès, le joueur de luth, et qu'elle s'imagine que je l'ignore.

Dans le vestibule de Chrysothémis, Pétrone mit la main sur l'épaule de Vinicius.

— Attends... je crois avoir trouvé un moyen.

— Que tous les dieux t'en récompensent.

— Oui... un moyen sûr, si je ne me trompe...

— Tu es plus grand que César ! s'écria Vinicius.....

Le lendemain, Pétrone à la suite de sa visite à Chrysothémis avait dormi toute



la journée. Mais le soir, il avait eu avec Néron un entretien particulier et le surlendemain, un centurion, à la tête d'une quinzaine de prétoriens, frappait à la porte d'Aulus Plautius

qu'il était particulièrement menacé. Pomponia étreignant son époux dans ses bras, de ses lèvres décolorées murmurait de mystérieuses paroles. Lygie, blanche comme un linge, lui baisait les mains.



Nous avons toujours béni le jour où tu vins à notre foyer. Adieu!

Dans ce temps de terreur, ces visiteurs étaient ordinairement des messagers de mort.

Quand le centurion eut fait résonner le heurtoir et que le gardien de l'atrium eut annoncé des soldats, l'épouvante gagna la maison. Toute la famille se pressa autour du vieux chef, comprenant

Le petit Aulus se suspendait à sa toge.

Aulus alla auprès du centurion dans l'atrium. C'était le vieux Caius Hasta, qui avait servi sous ses ordres en Bretagne.

— Salut! chef, dit le soldat. Je t'apporte un salut et un ordre de César. Voici les tablettes et le sceau qui justifient ma mission.

— Je remercie César de son salut, et je suis à ses ordres. Salut! Hasta, quel est ton message?

— Aulus Plautius, dit Hasta, César est instruit que tu élèves dans ta maison la fille du roi des Lygiens, livrée aux Romains comme otage. Le divin Néron te remercie des soins que tu as donnés à cette jeune fille, mais il ne veut pas t'en imposer plus longtemps la charge. Il estime, en outre, qu'en sa qualité d'otage, la Lygienne doit être confiée à la tutelle de César et du Sénat, et t'ordonne en conséquence, de la remettre entre mes mains.

Aulus, en vieux soldat qu'il était, ne laissa échapper ni une plainte, ni une récrimination; il dit simplement:

— Attends dans l'atrium, on va te remettre l'otage.

Puis il alla au fond de la maison où sa famille s'était réfugiée.

— Personne n'est menacé de mort, ni d'exil, dit-il. Pourtant l'envoyé de César nous apporte le malheur. C'est pour toi qu'il vient, Lygie.

— Lygie! s'écria Pomponia.

— Oui, dit Aulus. Et se tournant vers la jeune fille: Lygie, Pomponia et moi, nous t'avons élevée et nous te chérissons comme notre enfant, mais César est ton tuteur, et il te réclame.

— Ma mère! ma mère!

— Si j'étais seul au monde, dit Aulus, César ne l'eût pas eue vivante, et je l'aurais suivie dans la mort. Je vais aller trouver César et le supplier de renoncer à son dessein. Je ne puis prévoir comment il m'accueillera.

En attendant, adieu Lygie! Nous avons toujours béni le jour où tu vins t'asseoir à notre foyer. Adieu!

Et vivement, Aulus retourna à l'atrium, craignant de trahir une émotion indigne d'un Romain et d'un chef.

Pomponia entraîna Lygie et lui fit des exhortations qui semblaient étranges dans cette maison, dont le maître faisait encore des sacrifices réguliers aux dieux domestiques.

— Lygie, lui dit-elle, le temps des épreuves est venu. La maison de César est celle de la honte. Toutes deux nous reconnaissons une loi plus sainte, qui nous défend d'attenter à notre vie. Toutefois, elle nous permet et même nous fait un devoir d'échapper au déshonneur, fût-ce par la mort.

La jeune fille tomba à genoux et longtemps silencieuse, cacha sa figure dans la robe de Pomponia. Elle se releva enfin, et d'un air calme:

— Mère, dit-elle, je suis au désespoir de vous quitter; mais au moins dans la maison de César, je me souviendrai tous jours de tes paroles.

Puis elle fit ses adieux.

Un esclave, un Lygien athlétique, qu'on surnommait Ursus dans la maison, et qui avait été remis aux Romains avec Lygie, se jeta implorant aux genoux de Pomponia.

— O maîtresse! permets que je suive Lygie, et que je veille sur elle dans la maison de César.

— Mais, dit Pomponia, auras-tu accès chez César, et pourras-tu servir et garder Lygie dans sa maison?

— Je ne sais pas... Je sais seulement que mes mains brisent le fer.

Pomponia écrivit un billet à Acté, une affranchie de Néron, pour lui recommander Lygie.

Acté ne venait pas aux assemblées des adeptes, mais Pomponia y avait entendu dire qu'elle protégeait les chrétiens.

Hasta consentit à remettre lui-même la lettre à Acté et Lygie suivit les soldats vers la maison de César, tandis que le petit Aulus invectivait le centurion qui emmenait sa sœur en le menaçant de ses poings d'enfant.

Le vieux chef commanda sa litière et tandis qu'on l'app préparait, il prit Pomponia à part.

— Ecoute, Pomponia, je vais aller trouver César, bien que j'attende peu de cette démarche. Pour César, selon toute apparence, il ignore jusqu'au nom des Lygiens. Il est clair qu'on l'a poussé à enlever Lygie, et je devine aisément qui.

— Pétrone?

— Evidemment. Mais il n'a pas travaillé pour César. C'est pour lui ou pour Vinicius.

J'éclaircirai la chose aujourd'hui même.

Et aussitôt, il se fit porter au Palatin, mais il n'espérait guère arriver jusqu'à Néron.

Au palais, on lui dit en effet, que César était occupé à chanter avec Terpnos, le luthiste, et qu'il ne recevait que les gens convoqués.

Mais Sénèque, quoique malade reçut le vieux chef.

— Le seul service que je puisse te rendre, généreux Plautius, lui dit-il, est de ne rien laisser paraître à César de ma compassion pour ta douleur.

Et il le détourna de voir Tigellin, Vatinus ou Vitellius, les autres confidents de Néron. Peut-être pour de l'argent ou pour le plaisir de nuire à Pétrone, feraient-ils quelque chose. Le plus probable est qu'ils instruisaient Néron de l'affection de Plautius pour Lygie, ce qui le pousserait à la garder plus étroitement.

— Généreux ami, interrompit Plautius, c'est Pétrone qui nous a fait ravir Lygie. C'est sur lui qu'il faudrait essayer d'agir, et je compte sur ta vieille amitié et sur ton éloquence.

— Pétrone et moi, dit Sénèque, nous sommes dans deux camps opposés. Pétrone n'est peut-être pas aussi vil que le reste des compagnons de Néron. Mais ce serait perdre son temps, que d'essayer de l'endoctriner. Il n'a plus la moindre conscience du bien ni du mal. Il faudrait le persuader que son procédé est dépourvu d'élégance. Si je le vois, je lui dirai : « Ta conduite est digne d'un affranchi ». Si l'argument ne le touche pas, rien ne le touchera.

— Merci quand même, dit Aulus.

Et il alla chez Vinicius, qu'il trouva s'exerçant aux armes.

Dès qu'ils furent seuls, l'indignation d'Aulus déborda en un torrent de reproches et d'outrages.

Mais Vinicius, en apprenant l'enlèvement de Lygie pâlit si affreusement, que tout soupçon de sa complicité se dissipa dans l'esprit d'Aulus.

Fou de jalousie et de rage, le front inondé de sueur, il ne trouvait plus de mots. Lygie dans la maison de César, c'était Lygie perdue pour lui sans retour.

Mais un soupçon jaillit comme l'éclair dans l'esprit du jeune soldat... Pétrone l'avait joué. Pour faire sa cour à César, il lui avait offert Lygie, à moins qu'il ne l'eût fait enlever pour son propre compte.

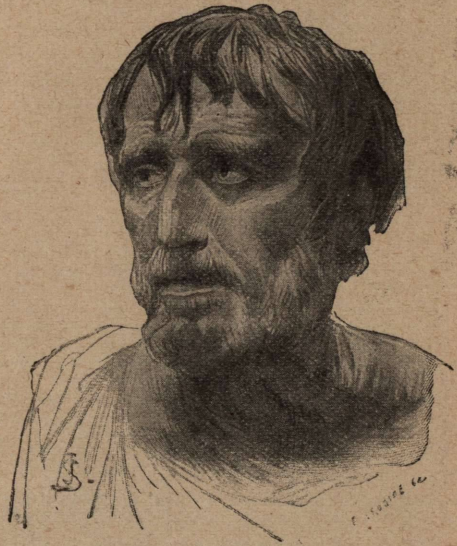
— Aulus, dit Vinicius d'une voix tremblante, sache bien que Pétrone me rendra raison de l'outrage fait à Lygie. Retourne à ta maison et attends-moi. Lygie ne sera ni à Pétrone, ni à César

Je la tuerai plutôt et moi-même avec elle.

Et il se précipita chez Pétrone.

Aulus revint chez lui emportant quelque espoir. Il reconforta Pomponia, et tous deux anxieux, attendirent des nouvelles. La journée s'écoula. Le soir enfin, l'on heurta à la porte.

Un esclave apportait à Aulus une lettre, dont la teneur était :



« Marcus Vinicius à Aulus Plautius.

— Salut.

« C'est la volonté de César qui a dicté les événements. Il ne vous reste plus qu'à vous incliner, comme nous le faisons, Pétrone et moi. »

Après la visite d'Aulus, Vinicius avait fait irruption chez Pétrone. Il le trouva dans sa bibliothèque en train d'écrire.

Vinicius lui arracha le roseau de la main, le brisa, et serrant le bras de son oncle dans ses doigts crispés, lui dit d'une voix altérée :

— Qu'as-tu fait d'elle ? Où est-elle ? Je te le jure, si tu m'as trahi, je t'égorgerai, fût-ce sous les yeux de César.

— Modère-toi, dit Pétrone, ta grossièreté me blesse ; et ton ingratitude me surprendrait, si quelque chose pouvait me surprendre encore en cette matière.

— Où est Lygie?
 — Au lupanar, j'entends chez Néron.
 — Pétrone!
 — Du calme et assieds-toi. J'ai obtenu deux promesses de César. D'abord, d'enlever Lygie à Aulus et puis de te la confier.

Vinicius, confondu, regarda Pétrone.



Acté.

— Pardonne-moi ! Je l'aime ; l'amour m'égare la raison.

— Admire-moi. Avant-hier, j'ai dit à César : « Mon neveu est amoureux d'une petite fille élevée chez Aulus. Toi, César, et moi, qui n'estimons que la beauté réelle, nous n'en donnerions pas mille sesterces, mais ce garçon a toujours eu moins d'esprit qu'un trépiéd. »

— Pétrone !

— Tu vas me prouver que j'ai dit vrai, si tu ne saisis pas que je ne parlais que

pour la sûreté de Lygie. J'ai donc persuadé à Barbe d'Airain qu'une pareille fille ne méritait pas un regard de l'esthète qu'il est. La voilà donc à l'abri des convoitises de ce singe qui n'ose voir que par mes yeux. Puis j'ajoutai d'un ton négligeant : « Prends Lygie et donne-la à Vinicius, c'est ton droit, cette fille est un otage. Du même coup, tu auras joué un excellent tour à Aulus. »

Néron a consenti. Tu es donc sur le point de recevoir la garde officielle de l'otage. Ce trésor lygien va passer dans tes mains.

— Es-tu sûr ? Ne court-elle aucun danger chez César ? Et pourquoi ne l'as-tu pas fait amener tout de suite chez moi.

— Parce que César tient à sauver les apparences. L'affaire va faire du bruit. Pour éviter les commentaires, on laissera Lygie au palais jusqu'à ce qu'on n'en parle plus. L'émotion apaisée, on te l'enverra discrètement.

— Ainsi Lygie va venir dans ma maison, et je la verrai tous les jours jusqu'à ma mort ?

— Oui, toi, tu auras Lygie, et moi, je serai voué par Aulus à tous les dieux de l'enfer !

— Aulus est venu chez moi et je lui ai promis des nouvelles de Lygie.

— Dis-lui que la volonté du divin César est notre loi suprême et qu'à ton premier fils tu donneras le nom d'Aulus. Si tu veux, je vais le faire inviter au festin de demain chez Barbe d'Airain ? Il pourra te voir aux côtés de Lygie.

— Garde-t-en. Ils me font de la peine, surtout Pomponia.

Sur quoi, Vinicius adressa à Aulus la lettre qui devait lui enlever tout espoir.

* * *

Les fronts les plus altiers s'étaient naguère courbés devant Acté, la favorite de Néron.

Elle avait été bienveillante avec tout le monde et n'avait point d'ennemis, n'ayant pu donner de prise à la haine d'Octavie elle-même. Aujourd'hui, entièrement effacée, elle ne portait plus d'ombrage à personne. Elle continuait d'aimer Néron sans espoir, vivant des souvenirs d'un bonheur à jamais perdu.

On l'accueillait encore à la table de

César, où sa beauté rehaussait l'éclat des festins impériaux.

D'ailleurs César ne s'embarrassait plus du choix des convives. A sa table s'asseyaient les sénateurs qui se prêtaient à jouer les pîtres, les patriciens, jeunes et vieux, en quête de débauches, les plus grandes dames romaines qui, le soir, sous un déguisement, couraient se prostituer dans l'ombre des carrefours, et des prêtres qui se moquaient des dieux, la coupe à la main. C'était encore une cohue d'histrions, musiciens, chanteurs, danseuses, poètes qui venaient amuser Néron dans l'espoir d'un salaire.

Lygie, ce soir-là, devait être du festin. En elle tout défaillait. Autour d'elle tout lui faisait peur.

Elle sentait qu'en ce palais l'on conjurait sa perte.

Mais dans son cœur enflammé par une sainte doctrine, elle se jura de triompher. Sa conduite ne pouvant plus désormais attirer de rigueurs sur Aulus et Pomponia, elle songea à désobéir à César et à rester loin du festin. Elle eut la sensation d'éprouver son courage et de braver les supplices et la mort. Elle se rappela l'exemple du divin maître.

Acté, à qui elle s'ouvrit de son dessein, la regarda avec stupeur.

Y songeait-elle? Dès le premier jour, résister à César et s'attirer sa colère? Elle n'était qu'une enfant qui ne voyait pas la conséquence de ses actes.

— Oui, poursuivait Acté, moi aussi je sais qu'au-dessus de la terre est Dieu et le fils de Dieu ressuscité. Mais sur la terre il n'y a que César. Au reste, je connais cette maison, et de César tu n'as rien à redouter. S'il t'avait enlevée pour lui-même, on ne t'eût pas conduite au Palatin.

C'est Poppée qui règne ici; et depuis qu'elle a donné une fille à Néron, elle le domine complètement.

Pétrone et Pomponia m'ont priée de veiller sur toi. Peut-être trouveras-tu ici quelque personnage encore qui consente à te protéger. Chez Aulus, n'as-tu pas connu des familiers de César?

— J'y ai vu Vespasien, Titus et Sénèque.

— Ils ne sont guère en faveur.

— J'y ai vu aussi Vinicius.

— Je ne le connais pas.

— C'est un parent de Pétrone, revenu depuis peu d'Arménie.

— Il sera donc probablement de la fête. Il faut que tu y viennes. C'est une occasion de rencontrer Pétrone et Vinicius et de les prier d'intercéder pour que Néron te laisse retourner chez les Aulus.

— Tu as raison, Acté. Je t'écouterai.

Acté conduisit Lygie dans son habitation particulière, afin de la parer et de la parfumer pour la fête. Et bien qu'elle eût à sa disposition une foule d'esclaves pour l'aider, elle tint, par sympathie pour la charmante jeune fille, à l'habiller de ses propres mains.

En déshabillant Lygie, elle poussa un cri d'admiration à la vue de ce corps si gracieux et si pur, pétri de nacre et de roses, l'incarnation du printemps.

— Lygie! s'écria-t-elle, tu es cent fois plus belle que Poppée.

Lygie, tout imprégnée de l'austère esprit de Pomponia, se tenait immobile, rougissante de pudeur, les genoux serrés, les mains sur la gorge, les yeux baissés à terre.

Soudain de ses bras brusquement levés, elle délivra ses cheveux retenus par des épingles, et les laissa retomber sur ses épaules comme un manteau de soie.

Acté restait émerveillée.

— Je n'y répandrai pas de poudre d'or, dit-elle. Leur éclat suffit. Vraiment ton pays Lygien doit être merveilleux pour produire des filles comme toi.

L'ayant frottée de parfums, elle lui passa une tunique dorée, légère et sans manches, que devait recouvrir un peplum blanc.

A l'arrivée des premières litières, elles allèrent se placer près d'un péristyle d'où l'on découvrait les galeries, l'entrée et la cour principale.

Lygie regardait étonnée le flot ininterrompu des hommes et des femmes et admirait la diversité de ce spectacle, les yeux enivrés de sa beauté.

Acté, à voix basse, instruisait Lygie du secret de ces hommes et de ces choses pendant que Lygie regardait la foule, les yeux attentifs à y découvrir quelqu'un. Soudain son visage se colora. Entre les colonnes venaient d'apparaître Pétrone et Vinicius.

Lygie se sentit moins oppressée et moins seule. Le désir de voir Vinicius, de lui parler, dominait tout autre désir dans son cœur. Et soudain, elle sentit la nécessité d'assister au banquet et même l'impatience de s'y asseoir.

Acté, lui tenant la main, la conduisit. Lygie marchait, ne voyant, n'entendant plus rien. César lui-même lui apparut comme à travers un épais brouillard. Machinalement elle se trouva assise à la table, ayant Acté à sa droite. A sa gauche, une voix douce et connue murmura :

— Salut à la plus belle des vierges de la terre, à la plus brillante étoile des cieux; salut à la divine Callina.

Vinicius, sans toge, était selon l'usage en simple tunique écarlate; ses bras nus et cerclés d'or. Avec l'arc unique de ses sourcils, ses yeux étincelants, son teint lustré, il était l'image de la jeunesse et de la force.

— Salut à toi, Marcus Vinicius...

Il reprit :

— Tu es le charme de mes yeux qui t'admirent, de mes oreilles qui entendent ta voix plus douce que les harpes et les flûtes. De Vénus ou de toi, c'est toi, divine Lygie, que je préférerais. Je m'attendais à te revoir ici, et mon cœur a battu pourtant d'une émotion inattendue.

Il la regardait extasié, comme s'il eût voulu la graver dans ses yeux. Lygie sentit qu'au milieu de cette foule, de ce palais, il était le seul être qui fût près d'elle. Et elle l'interrogea sur toutes ces choses qu'elle ne pouvait comprendre et qui l'épouvantaient.

Comment s'attendait-il à la trouver chez César? Pourquoi y était-elle? Pourquoi César l'avait-il arrachée à Pomponia? Tout la faisait trembler dans cette maison. Elle voulait revenir auprès de sa mère. Sans l'espoir que Pétrone et Vinicius l'appuieraient auprès de César, elle serait morte de regret et d'angoisse.

Vinicius lui dit qu'il apprit son enlèvement par Aulus.

Quant aux raisons de César il les ignorait, César n'en rendant compte à personne. Pourtant, qu'elle cessât de trembler. Lui, Vinicius, était et resterait près d'elle; il veillerait sur elle. Et puisqu'elle tremblait de demeurer chez

César, il lui jura qu'elle n'y resterait point.

Et bien qu'il dissimulât la vérité, la sincérité de son cœur se communiquait à sa voix. Une pitié véritable le troublait aux plaintes de Lygie. Et quand elle lui dit que Pomponia serait touchée de sa bonté, et qu'elle-même ne l'oublierait jamais, Vinicius se sentit défaillir de bonheur.

La beauté de Lygie l'enivrait et il la désirait passionnément.

Il essayait vainement d'étouffer ses désirs dans le vin.

Il buvait; mais plus que le vin cette miraculeuse beauté, ces bras nus, cette gorge de vierge palpitant sous la tunique d'or, le précipitaient dans l'ivresse.

Brusquement, il saisit le bras de Lygie, à la place même où il l'avait fait déjà chez Aulus et les lèvres tremblantes :

— Je t'aime, Callina... Divine, je t'aime...

— Laisse-moi, Marcus, dit Lygie.

Mais lui, les yeux noyés d'ivresse :

— Ma divine, aime-moi, aime-moi.

Acté leur dit :

— César vous regarde tous deux.

A cet avertissement qui rompait le charme, Vinicius entra en fureur et contre César et contre Acté. Il pensa même qu'Acté l'avait interrompu par malveillance.

Levant la tête et fixant la jeune affranchie par-dessus l'épaule de Lygie, il lui lança avec colère :

— Acté, le temps n'est plus où dans les festins tu reposais aux côtés de César. Comment as-tu pu si bien suivre les yeux de Néron, toi qu'on dit presque aveugle?

Mais Acté avait dit vrai. César penché en avant, un œil à demi fermé, de l'autre, les regardait à travers un monocle d'émeraude.

Son regard rencontra celui de Lygie dont le cœur se glaça. Avec le geste d'un enfant effrayé elle prit la main de Vinicius, tandis que les pensées les plus diverses se heurtaient dans son esprit bouleversé. C'était donc lui?... Lui... Le César tout-puissant... Jamais elle ne l'avait vu. Elle se l'était représenté tout autre... avec une face grimaçante, pétrifiée dans la fureur.

Et elle voyait une tête énorme, posée

sur un énorme cou. Certes, une tête effroyable, mais grotesque, et qui semblait, à distance, celle d'un gros nourrisson.

Une tunique violette, interdite aux simples mortels, jetait sur sa face large et courte des reflets bleuâtres.

Il était rasé, ayant récemment offert sa barbe à Jupiter. Rome entière lui avait, à cette occasion, rendu des actions de grâce, bien qu'on sût qu'il avait sacrifié surtout à l'élégance, ayant la barbe rouge.

Pourtant son front n'était pas sans noblesse et le froncement de ses sourcils décelait la conscience de sa force. Mais ce front altier dominait une face grimaçante, face d'ivrogne et d'histrion, où se lisait la mobilité des passions.

Lygie le vit sinistre mais surtout horrible.

Il s'était tourné vers Pétrone et s'informait :

— Est-ce là l'otage dont raffole ton neveu ?

— Oui.

— Et Vinicius la trouve belle ?

— Oui. Mais dans tes yeux, ô arbitre infailible je lis ton jugement : hanches trop étroites.

— Hanches trop étroites, répéta Néron en fermant les yeux.

Les convives devenaient bruyants. De grands vases de vin renouvelés se vidaient rapidement. Du plafond tombaient des roses.

Pétrone pria Néron, avant que tout le monde eût sombré dans l'ivresse, d'honorer le festin de son chant. Tous les convives en chœur l'adjurèrent pour appuyer Pétrone.

Néron refusa d'abord ; puis, d'un geste de la main, indiqua qu'il cédait à la violence. Tous les yeux se fixèrent sur lui, extasiés de gratitude.

Un tonnerre d'acclamations accueillit le chant de César.

Poppée inclinant sa tête aux cheveux d'or, prit la main de César et, silencieuse, y appuya longuement ses lèvres.

Lygie n'avait de sa vie, vu une créature aussi belle.

C'était donc là, l'infâme Poppée, qui avait poussé César au meurtre de sa femme et de sa mère, Poppée dont Rome, la nuit, renversait les statues, et sur tous les murs charbonnait son infamie. Elle réalisait la beauté dont l'imagination de

Lygie avait paré les créatures divines.

Pendant que Pythagore, jeune Grec, d'une idéale beauté, que César devait dans la suite épouser en grande pompe, s'agenouilla devant lui.

Néron regardait Pétrone dont les louanges lui étaient les plus précieuses.

— A mon sentiment, dit Pétrone, une pareille musique a dû faire envie à Orphée autant qu'à Lucain qui est en face de nous. Pour les vers je déplore qu'ils soient trop bons, car je ne puis trouver des mots dignes de les célébrer.

Néron exultait. Il fit remarquer lui-même les vers qu'il trouvait les plus beaux. Puis il reconduisit Poppée qui, malade, ne pouvait demeurer à la fête.

Il revint bientôt pour assister au spectacle préparé par Pétrone et Tigellin.

Ce furent d'abord des dialogues d'une niaiserie à pleurer.

Puis le célèbre mime Paris mima le mystère même de l'Amour. Ensuite, vinrent des ballerines orientales qui, au son des flûtes, des cithares et des tambourins exécutèrent des danses d'une lubricité sans nom. Il semblait à Lygie que le ciel allait s'écrouler sur sa tête. Mais du filet d'or tendu au-dessus de leurs têtes, ne tombaient que des roses. Et près d'elle, Vinicius, les yeux troublés d'ivresse disait :

— Je t'ai aimée de l'instant où je t'ai vue chez Aulus près de la fontaine. Tu te croyais à l'abri de tout regard et je t'ai vue. Je t'ai vue telle que je te vois ce soir, malgré ce peplum qui te couvre. Retire-le ! Au nom des dieux ! Ne vois-tu pas que tout aspire à l'amour, et qu'il n'est que l'amour au monde !

Lygie, palpitante d'effroi, fut prise de vertige. Vinicius dont elle attendait le secours ne la poussait-il pas à l'abîme ? Elle eût voulu fuir.

Mais l'orgie commençait à peine.

Dans la table en fer à cheval deux athlètes parurent. Ils s'entreignirent aussitôt.

Les Romains se délectaient au spectacle de ces corps tendus dans des efforts prodigieux. La lutte fut brève. Bientôt, l'un d'eux râla, bleuit et tomba rendant un filet de sang.

On applaudit le vainqueur qui, les bras croisés, le pied sur le dos du vaincu, regardait autour de lui, d'un air vainqueur.



La musique n'était plus qu'une cacophonie de tous les instruments. L'air devenait irrespirable, saturé des effluves humains, du parfum des fleurs et des encens.

Pétrone était resté de sang-froid. Mais Néron qui, au début, s'était gardé de boire pour ménager sa voix céleste, à présent était ivre.

Vinicius monta à l'ivresse générale, se sentit pris d'une rage querelleuse. Le teint décomposé, la langue pâteuse, il criait à haute voix :

— Donne-moi tes lèvres ! Aujourd'hui ou demain qu'importe ! Je n'ai que trop attendu ! César t'a reprise aux Aulus pour te donner à moi. Entends-tu ? Demain à la nuit je t'enverrai prendre ; tu m'entends ! César m'a fait don de toi ! Tu es à moi ! Tes lèvres ! Je veux tes lèvres !

Vinicius la saisit à pleins bras, l'attira sur sa poitrine et haletant, écrasa sous sa bouche, les lèvres blêmes de Lygie.

Mais soudain une force irrésistible lui dénoua les bras, et le rejeta lui-même comme une feuille morte.

Sans comprendre, Vinicius leva les yeux et vit, penché sur lui, le Lygien gigantesque.

Immobile et calme, il regardait Vinicius d'un air qui lui glaça le sang ; puis prenant sa reine dans ses bras, d'un pas tranquille, il s'éloigna. Acté les suivit.

La stupeur avait cloué Vinicius ; reprenant conscience des choses, il appela Lygie et voulut s'élançer, mais la colère jointe à l'ivresse, lui paralysaient les jambes.

Il chancela et s'abattit à terre. La plupart des convives avaient roulé sous la table. D'autres titubaient dans la salle, battant les murs ; quelques-uns dormaient vautreés dans leurs expectorations.

Et sur les consuls, les sénateurs, les chevaliers, les philosophes et les poètes ivres, sur les danseuses et les patriciennes, sur ce monde tout-puissant et qui n'ayant plus d'âme roulait vers l'abîme dans une débauche étincelante, une pluie de roses tombait ininterrompue du réseau d'or tendu sous la voûte.....

Au dehors, l'aube se levait.

*
* *

Ursus était sorti sans que personne ne l'arrêtât ou lui lemandât rien. On le prit

pour un esclave qui emportait sa maîtresse ivre. D'ailleurs, Acté qui marchait près d'eux, écartait tout soupçon.

Ils se dirigèrent vers une galerie qui menait aux appartements d'Acté.

Ursus ayant assis Lygie sur un banc de marbre, Acté essaya de la calmer et de la rassurer ; elle ne courait nul danger ; les convives dormiraient certainement jusqu'au soir.

Mais Lygie ne pouvait maîtriser son émotion, et la tête dans les mains, criait comme une enfant :

— A la maison ! A la maison ! Chez les Aulus !

Ursus allait obéir, mais Acté dut intervenir.

Certes, rien ne leur était plus facile que de quitter le Palais. Mais il fallait songer que fuir de la maison de César était un crime de lèse-majesté. Ils rentreraient chez Aulus, et le soir un centurion apporterait un ordre de mort pour Aulus et Pomponia, et Lygie serait ramenée. Elle serait alors perdue sans remède. Enfin, elle avait le choix : se perdre ou perdre les Aulus. Avant le festin, elle pouvait espérer l'intervention de Pétrone et de Vinicius. A présent, elle savait que c'était à la prière même de ces deux hommes qu'elle avait été arrachée aux Aulus. Il ne lui restait qu'à devenir la maîtresse du jeune Vinicius ou se perdre en entraînant les Aulus dans la mort. Acté n'imaginait pas que la jeune fille pût balancer.

— Jamais ! Je ne demeurerai, ni dans ce palais, ni chez Vinicius, jamais !

— Alors tu le détestes à ce point, fit Acté surprise.

— Non, je ne le déteste pas, mes sentiments chrétiens me le défendent.

— Je sais, dit Acté. Mais si votre loi vous fait un devoir de redouter le déshonneur plus que la mort, vous permet-elle de causer la mort d'autrui ?

— Non.

— Alors, peux-tu songer à attirer la colère de César sur les Aulus ?

Je te parle ainsi, parce que j'ai pitié de Pomponia et d'Aulus et de leur enfant. Voilà bien longtemps que je suis dans ce palais et je sais ce qu'est la fureur de César. Il ne te reste qu'une ressource : supplier Vinicius de te rendre à Pomponia.

Lygie, terrifiée, tomba à genoux, im-

plorant Quelqu'un de plus haut. Ursus s'agenouilla auprès d'elle et tous deux prièrent dans la maison de César.

Acté admirait Lygie, qui, la tête et les yeux vers le ciel, semblait attendre un

dite; mais ils ne resteraient ni chez César, ni chez Vinicius. Ursus l'aiderait à fuir et ils se cacheraient hors de la ville à l'abri des poursuites de Vinicius.

Ursus allait obéir. Acté les regarda



Tous deux prièrent dans la maison de César.

secours d'en haut. Sur son visage on devinait une exaltation surnaturelle.

Enfin la jeune fille se releva le visage plus calme. Ursus se leva comme elle et regarda sa maîtresse en attendant ses ordres. Lygie pleurait.

— Que Dieu garde Aulus et Pomponia, dit-elle. Je ne serai pas la cause de leur perte. Je ne les reverrai jamais.

La maison des Aulus leur était inter-

surprise. S'enfuir du palais était un crime de lèse-majesté dont César se vengerait infailliblement sur les Aulus, même si Lygie restait introuvable. Si elle voulait échapper à Vinicius, Lygie devait fuir de chez lui et non du palais. Par ce détour, elle pourrait éviter la rancune de César qui ne se mêlait guère des affaires des autres.

Lygie se rallia à peu près au conseil

d'Acté! Elle fuirait non de chez Vinicius, mais en cours de route.

Dans son ivresse, Vinicius lui avait dit qu'il la ferait prendre le soir par ses esclaves.

Ursus avait le temps de courir chez l'évêque Linus lui demander aide et conseil.

Lygie redevint souriante et embrassant tendrement Acté elle lui dit à l'oreille :

— Acté, tu ne nous trahiras pas!



— Je t'en fais le serment sur les mânes de ma mère et prie ton Dieu qu'Ursus réussisse à te délivrer, répondit Acté qui invita Lygie à prendre quelque repos. Lygie consentit et ensemble elles gagnèrent le somptueux cubicule où, au temps de sa faveur, Acté recevait César. Elles se couchèrent côte à côte, mais Acté ne put trouver le sommeil.

Une immense pitié faite d'un sentiment presque maternel la bouleversait à la pensée des dangers qui menaçaient Lygie. Elle caressait les cheveux de l'enfant qui dormait aussi paisiblement que si elle eût été chez Aulus. En s'éveillant vers le milieu du jour elle fut stupéfaite de ne pas reconnaître autour d'elle sa chambre familière.

— Est-ce toi, Acté? dit-elle en apercevant la jeune femme.

— Oui, Lygie.

— Et Ursus est-il revenu?

— Mais il ne doit pas revenir. Il doit guetter ce soir la litière au passage.

— Ah! c'est vrai!

Elles passèrent au bain et au déjeuner.

Puis Acté conduisit Lygie dans les jardins du palais. Tout y était solitaire, César et ses amis dormant encore.

Elles s'assirent sous un bosquet et parlèrent de la fuite de Lygie.

Des pas légers bruissèrent sur le sable et avant qu'Acté eût reconnu qui venait, Poppée passa devant elles au milieu de quelques esclaves.

Poppée regarda Lygie.

— Quelle est cette esclave?

— Ce n'est pas une esclave, divine augusta. C'est l'enfant adoptive des Aulus, la fille du roi des Lygiens, remise en otage à Rome.

— Elle est venue te visiter?

— Non, augusta. Depuis avant-hier elle habite le palais.

Poppée considéra la jeune fille et son visage s'assombrit. Jalouse de son pouvoir, elle était hantée par la terreur de se voir préférer quelque rivale heureuse, comme elle-même avait détrôné Octavie. D'un regard elle avait jugé la miraculeuse beauté de Lygie.

« C'est une nymphe, pensa-t-elle. Elle est aussi belle que moi et plus jeune. »

Une lueur mauvaise passa dans ses yeux et d'une voix qu'elle s'efforça de rendre indifférente, elle demanda à Lygie :

— Tu préfères donc être ici que chez les Aulus?

— Non, augusta. Pétrone a suggéré à César de me prendre à Pomponia. Je suis ici malgré moi.

— Et tu voudrais retourner près de Pomponia?

A cette question, faite d'une voix adoucie, Lygie eut une lueur d'espoir.

— Augusta, dit-elle, suppliante, César va me donner comme esclave à Vinicius. Tu daigneras lui parler et me faire rendre à Pomponia.

Poppée la regarda avec un sourire sinistre.

— Eh bien, je te promets que ce soir même tu seras l'esclave de Vinicius.

Elle s'éloigna, vision éblouissante et présageant le malheur.

Lygie baignée de larmes, prit la main d'Acté.

— Rentrons, dit-elle. Il ne faut attendre de secours que de Dieu.

A la nuit, une portière se souleva et

livra passage à un homme au teint bronzé que Lygie reconnut, l'ayant vu chez Pomponia. C'était Atacin, affranchi de Vinicius.

Atacin salua et dit :

— Salut à la divine Lygie de la part de Marcus Vinicius, qui l'attend à table, dans sa maison.

— Je suis prête, dit Lygie, les lèvres blêmes.

Et elle enlaça Acté et lui fit ses adieux.

La maison de Vinicius était ornée de verdure ; des myrtes et des guirlandes de vigne s'entrelaçaient aux murs.

Quatre couverts étaient mis dans le triclinium, Pétrone et Chrysothémis devant être du festin.

Vinicius, docile aux conseils de Pétrone s'était abstenu d'aller chercher Lygie lui-même et avait envoyé Atacin muni de l'ordre de César.

— Tu étais ivre hier, lui disait encore l'Arbitre des élégances, et tu te conduisais comme un charretier. Ne sois point trop brutal. Sache que s'il est doux de désirer, il l'est davantage encore d'être désiré soi-même.

La litière avançait, précédée des lampadaires et entourée d'esclaves sous la direction d'Atacin.

Le cortège allait lentement dans la ville mal éclairée. Puis les rues désertes aux abords du palais commençaient à se peupler d'une étrange façon. De tous les coins surgissaient des hommes vêtus de manteaux sombres. Les uns marchant dans le sens du cortège, les autres en sens inverse. Quelques-uns titubaient d'un air ivre. La foule devint telle que les lampadaires durent crier :

— Place pour le noble tribun Marcus Vinicius !

Lygie haletait d'espoir et d'effroi.

« C'est lui, c'est Ursus avec les chrétiens, murmura-t-elle tremblante. Christ aie pitié de nous ! »

Atacin qui d'abord ne s'était pas inquiété de cette animation anormale devint soucieux.

Les inconnus se pressaient autour de la litière si vivement, qu'il fallut les chasser à coups de bâton.

Tout à coup une collision se produisit en tête du cortège.

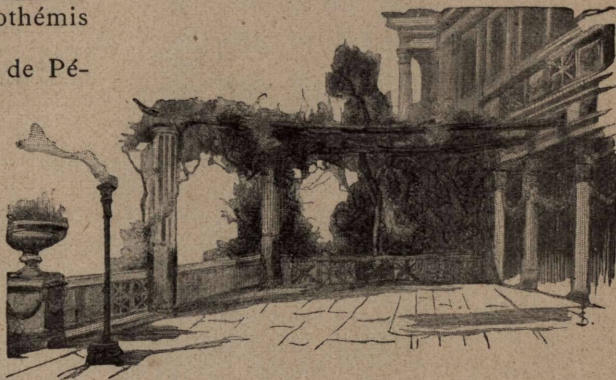
Toutes les lumières s'éteignirent à la fois.

Autour de la litière, la mêlée était au comble.

Atacin eut l'idée de prendre Lygie et de fuir, en abandonnant les autres. Il se précipita à la litière, saisit Lygie à pleins bras, pour s'échapper dans la nuit.

Mais Lygie cria : « Ursus ! Ursus ! »

Sa robe mettait une tache blanche dans les ténèbres. Atacin d'un bras la couvrit de son manteau. Soudain, sa nuque fut prise dans un étau effroyable, son crâne se fendit comme sous un coup de massue ; il roula à terre, assommé.



La plupart des esclaves étaient abatus, d'autres éperdus, fuyaient dans la nuit. La litière brisée jonchait le sol. Ursus emporta Lygie vers Suburre.

Les chrétiens s'étaient dispersés.

Vinicius, qui ne tenait plus en place, se promenait fiévreusement dans l'atrium raillé par Pétrone et Chrysothémis et répétant :

— Ils devraient être ici... ils devraient être ici...

Il allait sortir, mais ils le retinrent.

Soudain, un bruit de pas retentit, et les esclaves en foule entrèrent dans l'atrium. Se serrant au mur et les mains levées au ciel, ils gémissaient : « Ah ! Aaaaah ! »

Vinicius bondit et d'une voix terrible :

— Où est Lygie ?

— Aaaaah !

Un esclave s'avança et d'une voix plaintive :

— Maître ! vois le sang, nous l'avons défendue ! Vois le sang.

Il ne put achever. Vinicius d'un flambeau de bronze lui avait brisé le crâne. Et, écumant, il cria : « Les verges ! »

— Seigneur ! Pitié ! gé mirent les esclaves.

Pétrone se leva d'un air écœuré.

— Allons-nous-en, Chrysothémis !

La maison prête à la fête, retentit jusqu'à l'aube du sifflement des ver-

quelque moyen de retrouver Lygie et de s'en emparer. Renoncer à elle, la perdre, cette seule idée lui bouleversait la tête et le cœur ! Il ne s'y résignerait jamais, car de sa vie il n'avait rien désiré aussi passionnément que Lygie.



Ursus emporta Lygie vers Suburre.

ges et des gémissements des esclaves.

Vinicius ne se coucha point de la nuit. Les hurlements des esclaves fouettés ne calmant ni sa colère, ni sa souffrance, il réunit une nouvelle troupe d'hommes, et partit dans la nuit à la recherche de Lygie.

Il ne revint qu'à l'aube, se jeta sur un divan, et chercha dans son imagination

Soudain il eut une idée. Aulus seul avait pu l'enlever. En tout cas, il savait où elle se cachait. Il allait se précipiter chez les Aulus, leur redemander Lygie, et s'ils la lui refusaient, il se plaindrait à César, et ferait punir la désobéissance d'Aulus, d'un arrêt de mort.

Mais, le cerveau traversé d'une idée horrible, il s'arrêta défaillant.

« Et si c'était César qui avait fait le coup ! »

Tout Rome savait que les attaques nocturnes étaient une des distractions favorites de Néron. Pétrone lui-même l'y accompagnait volontiers. L'on s'attachait dans ces expéditions, à capturer quelque jolie fille, qu'on faisait sauter sur un manteau de soldat. Néron appelait cet exercice « la pêche aux perles ». Car il arrivait souvent, en effet, qu'on mit la main sur une perle véritable. Néron l'expédiait alors au palais, à moins qu'il n'en fit cadeau à quelqu'un de ses courtisans. Si Lygie avait été sa victime !

Si Lygie était aux mains de César, dans ces mains d'où on ne s'arrachait pas, elle était perdue à jamais.

Alors seulement, Vinicius comprit combien il l'aimait.

Et comme un homme près de la mort, qui, dans un éclair revoit toute sa vie, il revit Lygie à la fontaine, chez les Aulus, au festin près de lui ; il entendait sa voix, sentait son parfum, se rappelait le goût de ce baiser dont il avait écrasé sa bouche de vierge.

Seule, l'idée de la vengeance lui rendit quelque repos.

Après avoir fait le serment terrible de se venger de Néron, il se fit porter au Palatin, pour parler à Acté et essayer d'en tirer quelque renseignement.

Près de la porte, le plus ancien centurion l'accueillit amicalement.

— Salut ! noble tribun ! Si tu viens saluer César, tu tombes mal. L'auguste petite divinité a été prise d'un mal subit. César et l'augusta sont près d'elle avec des médecins.

Vinicius, tout à son amour, ne fit pas la moindre attention à la nouvelle.

— Je viens simplement voir Acté, dit-il...

Il entra. Mais Acté était près de l'enfant et ne revint que vers midi.

Vinicius la saisit par le bras et la tirant violemment dans la chambre :

— Où est Lygie ?

— J'allais te le demander, dit Acté d'un ton amer.

Vinicius qui s'était promis d'être calme, ne put se contenir, et crispé de fureur :

— Je ne l'ai pas. On me l'a enlevée en chemin.

Il se pencha vers Acté et d'une voix sifflante :

— Acté, si tu tiens à la vie, si tu veux empêcher des catastrophes inouïes, dis-moi la vérité : Est-ce César qui l'a prise ?

— Sur les mânes de ma mère, Marcus, elle n'est point ici. Néron n'est pour rien



dans son enlèvement. Il n'a pas quitté hier son enfant malade.

Vinicius respira.

— Alors, ce sont les Aulus, et malheur à eux ! ajouta-t-il les poings menaçants.

— Aulus est venu me voir ce matin. Il n'a pu me parler car j'étais auprès de l'enfant. Il m'a écrit quelques mots sur une tablette. Je vais te les faire lire. Tu verras qu'il a passé chez toi d'abord ; car il savait que c'est Pétrone et toi qui avez fait enlever Lygie. Tes gens l'ont instruit de ce qui était arrivé.

Vinicius lut la missive et resta muet.

Acté comprenant sa stupeur reprit :

— Non, Marcus, c'est Lygie elle-même qui a voulu ce qui est arrivé.

— Et tu savais qu'elle avait décidé de fuir ? s'écria Vinicius.

— Je savais qu'elle se refuserait à être ta concubine.

Vinicius continua d'épancher ses fureurs.

César lui avait donné Lygie, il la trouverait fût-elle cachée sous terre. Et il en ferait ce qu'il lui plairait. Oui ! sa concubine ; et quand il en serait fatigué il la donnerait à un esclave ou l'attellerait à la meule.

— Prends garde, dit Acté impatentée, si César retrouve Lygie, tu pourrais la perdre pour toujours.

— Quoi ?

— Écoute Marcus. J'étais hier dans le jardin avec Lygie, Poppée accompagnée de l'enfant que portait la nourrice, s'est arrêtée devant nous. Sitôt après l'enfant est tombée malade et la nourrice prétend que Lygie lui a jeté un sort.

Ils se turent et Vinicius reprit :

— Peut-être est-ce vrai et a-t-elle jeté un sort à l'enfant... et à moi aussi.

— Il est vrai que l'enfant a pleuré sitôt qu'elle eût passé devant nous. Sans doute elle était déjà malade. Cherche Lygie, Marcus, mais garde-toi de prononcer son nom avant que l'enfant soit guérie. Tu n'as déjà fait que trop couler ses larmes.

— Tu l'aimes, Acté ? dit Vinicius d'une voix sourde.

— Oui ! car j'ai pu l'apprécier. Mais Lygie t'aimait aussi.

Vinicius bondit :

— Ce n'est pas vrai ! Elle me hait... Comment peux-tu savoir ?... Elle ne t'a rien confié, à toi qu'elle ne connaît que d'hier. Si elle m'aimait, s'exposerait-elle à la misère, à l'aventure, à la mort pour ne pas vivre à côté de moi dans l'opulence et la joie ? Quel est cet amour qui fuit la volupté et court après la souffrance ?

Acté, si douce cependant, ne put se contenir.

— Par quel procédé as-tu essayé de la séduire ? N'avais-tu pas compris que cette vierge candide préférerait la mort à la honte ? Non, en effet, Lygie ne lui avait fait aucun aveu. Mais elle avait compté sur ta protection et sa rougeur quand elle parlait de toi, l'avait suffisamment trahie. Mais tu l'as épouvantée, indignée et blessée.

— Trop tard ! gémit Vinicius.

Il allait s'éloigner, quand une portière livra passage à Pomponia Grœcina.

A la vue de Vinicius elle tourna vers lui son pâle et délicat visage.

— Vinicius, que Dieu te pardonne le mal que tu nous as fait, à Lygie et à nous.

Il demeurait là, la tête basse, sans comprendre quel Dieu devait lui pardonner et pourquoi Pomponia parlait de pardon et non de vengeance.

Il sortit stupide et désespéré.

Vinicius sortait de chez Acté si abattu qu'il n'aperçut même point l'homme dont les conseils avaient déchaîné la catastrophe.

Mais Pétrone le retenant par le bras :

— Si tu veux que je te parle de Lygie, viens avec moi. Mais pas un mot ici, dehors, je te dirai...

Dans la litière il confia à Vinicius :

— J'ai envoyé un de mes esclaves à chaque porte de la ville avec le signallement de Lygie et du géant qui l'a emportée du festin et qui, bien sûr, l'a encore enlevée hier.

Si mes gens ne voient rien c'est que Lygie est encore dans la ville. Alors nous nous remettons à la chercher immédiatement.

Quand ils arrivèrent à la maison de Pétrone, aucun des esclaves envoyés aux portes de la ville n'était rentré encore.

— Ils ne sont donc pas sortis de la ville, dit Pétrone, et nous les retrouverons. Cet enlèvement s'est accompli dans des circonstances mystérieuses. Ni César ni Aulus n'y sont pour rien.

Le Lygien n'a pu en venir à bout tout seul. On l'a certainement aidé.

— Et qui donc ?

— Ses coreligionnaires.

Sans nul doute, Lygie a grandi dans le culte des dieux de Pomponia. Quel culte ? Je l'ignore. Ce qui est sûr, c'est qu'on n'a jamais vu Pomponia sacrifier dans nos temples à aucun de nos dieux.

— J'ai rencontré Pomponia chez Acté. Elle m'a dit : que Dieu te pardonne le mal que tu nous as fait, à Lygie et à nous.

— Il faut croire que leur Dieu est assez indulgent. Eh bien ! qu'il soit indulgent jusqu'au bout et qu'il te rende l'enfant.

— Qu'il me le rende et je lui offre une hécatombe demain. Je ne puis ni manger, ni dormir. Je vais courir la ville, dit Vinicius. Peut-être je la retrouverai... je suis malade.

— Tu as la fièvre, dit Pétrone.

— C'est vrai.

— Écoute. Je ne suis pas médecin, mais voici ce que je ferais à ta place. J'ai vu chez toi des filles superbes... Oui,

je sais qu'il n'est pas de femme qui puisse remplacer la femme que nous aimons, mais une belle créature peut nous procurer un moment d'oubli.

— Je ne veux pas, dit Vinicius.

— Peut-être les tiennes n'ont plus pour toi le charme de la nouveauté. — Il réfléchit et regarda Eunice; puis il posa les mains sur la croupe de la belle Grecque. — Regarde, dit-il. Dernièrement, le jeune Fontéius m'a offert de me l'échanger contre trois merveilleux éphèbes de Clazomène, et vraiment l'on ne peut imaginer de formes plus parfaites. Je ne comprends pas que moi-même, je n'aie pas encore été tenté par sa beauté. Eh bien! je te l'offre, prends-la.

Eunice blêmit et jetant sur Vinicius des yeux terrifiés, elle attendit sa réponse.

Vinicius, portant ses mains à son front, comme un malade qu'on tourmente, protesta vivement.

— Non, non! Pas plus elle qu'une autre! Merci, je ne veux pas. Je cours chercher Lygie.

Pétrone n'essaya pas de le retenir. Mais ne voyant dans le refus de Vinicius qu'un dégoût général de tout ce qui n'était pas Lygie, et tenant à aller jusqu'au bout de sa générosité, il se tourna vers Eunice.

— Tu prendras un bain; tu te parfumeras le corps et tu iras chez Vinicius.

Mais l'esclave, les mains jointes, tomba aux genoux de son maître, le suppliant de ne pas l'éloigner de la maison.

Elle ne voulait pas! Elle ne pouvait pas! Qu'il la fit fouetter tous les jours! Mais qu'il ne la renvoyât pas!

Pétrone en resta stupéfait. Une esclave osait se révolter contre un ordre. La chose était si invraisemblable, qu'il crut avoir mal compris. Enfin il fronça les sourcils. Son élégance l'éloignait de la cruauté. Chez lui, les esclaves étaient plus libres que partout ailleurs, mais à la condition de servir parfaitement et de révéler ses caprices comme la volonté des dieux. Et s'ils venaient à y manquer, Pétrone savait les punir selon les usages de Rome.

Il regarda un instant l'esclave en larmes et suppliante.

— Va chercher Teirèsias, lui dit-il.

Eunice revint bientôt avec le gardien de l'atrium.

— Donne-lui vingt-cinq coups de

verges, dit Pétrone, mais prends garde de ne pas abîmer la peau.

La fuite de Lygie et la maladie de la petite augusta obsédaient son esprit.

Si l'on persuadait à César que Lygie avait jeté un sort à l'enfant, il pouvait se trouver fâcheusement compromis. Car c'était lui qui avait suggéré de l'amener au Palais. Il est vrai qu'il saurait se défendre; il comptait aussi sur Poppée, qui avait laissé percer assez clairement le penchant qu'elle avait pour lui. Il se rassura et se décida à déjeuner pour se faire porter au Palais, et de là au Champ de Mars et chez Chrysothémis.

Comme il se rendait au triclinium, il aperçut dans le couloir Eunice, mêlée aux autres esclaves.

— As-tu reçu les verges?

Elle tomba de nouveau à ses genoux et baisa sa toge.

— Oui, seigneur. J'ai reçu les verges... oui, seigneur.

Et sa voix tremblait de bonheur et de gratitude. Pétrone comprit que dans l'esprit de l'esclave, la correction la dispensait d'aller chez Vinicius.

Il s'en étonna; mais il connaissait trop le cœur humain pour se tromper aux motifs d'un pareil entêtement.

Il y avait évidemment quelque amour sous roche.

— Tu as donc un amant ici?

Les yeux en larmes et d'une voix sourde elle répondit:

— Oui, seigneur.

— Qui est ton amant? demanda-t-il en regardant vers les esclaves.

Eunice baissa la tête et demeura muette.

Pétrone passa au triclinium sans parler.

Puis il alla au Palais et chez Chrysothémis, d'où il revint très tard.

— Est-ce qu'Eunice a reçu les verges? demanda-t-il à Teirèsias.

— Oui, seigneur, mais tu avais recommandé de ne pas abîmer la peau.

— C'est bien. Quel est donc l'esclave qu'elle aime?

— Aucun n'est son amant, seigneur.

Eunice passe toutes les nuits dans le cubicule avec la vieille Acrisione. Elle ne demeure jamais dans les thermes après son bain. Les femmes se moquent d'elle et par raillerie l'appellent Diane.

— C'est bon, dit Pétrone.

— Puis-je encore parler d'Eunice, seigneur?

— J'en ai demandé ce que tu savais d'elle.

— Toute la maison, seigneur, parle de l'enlèvement de la jeune fille qui devait aller chez le noble Vinicius.

Après ton départ, Eunice m'a dit qu'elle connaissait un homme capable de la découvrir.

— Bien, tu prieras Vinicius d'être ici demain matin, et tu feras que cet homme l'attende ici...

Dès que Teirésias eut appris à Vinicius qu'un homme prétendait pouvoir retrouver Lygie, il courut sur l'heure chez Pétrone pour s'enquérir.

— Il s'agit, dit Pétrone, d'un homme



qui peut s'employer aux recherches. Eunice a eu affaire à l'individu. Elle va nous dire de qui il s'agit.

— Eunice? l'esclave que tu voulais me donner hier?

— Et que tu as refusée.

— Eunice, dit-il à l'esclave qui venait d'entrer, l'homme dont tu parlais hier à Teirésias est-il arrivé?

— Oui, seigneur.

— Quel est son nom? Que fait-il?

— Chilon Chilonidès, seigneur. Il est médecin, philosophe, et diseur de bonne aventure. Il sait prédire l'avenir des hommes.

Pétrone et Vinicius passèrent dans l'atrium où Chilon Chilonidès, qui attendait, leur fit un salut profond.

La figure de Chilonidès réunissait l'ignoble et le grotesque. Quelques cheveux gris commençaient de poindre sur ses tempes. Son ventre creux et son dos arrondi lui donnaient une allure de

bossu. Sur ce corps ridicule une tête démesurée, trouée de deux yeux perçants, rappelait à la fois le singe et le renard. Des pustules soulevaient son teint violacé d'ivrogne. Il était vêtu d'un manteau et d'une tunique de poil de chèvres.

Vinicius, impatient, alla droit au fait:

— Sais-tu de quoi tu veux te charger?

— Dans la nuit d'avant-hier, on a enlevé à tes esclaves une enfant du nom de Lygie, ou plutôt de « Callina », enfant adoptive de Plautius, dans le trajet du Palais de César à ta maison. Je me charge de découvrir sa retraite dans la ville ou au dehors... probablement dans la ville.

— C'est bien, dit Vinicius satisfait de la réponse. Et quels moyens as-tu?

Chilon sourit malicieusement.

— Les moyens? C'est toi qui les as, seigneur, moi je n'ai que l'esprit.

— Comment connais-tu Eunice?

— Ma renommée étant arrivée jusqu'à elle, elle est venue me consulter.

— Sur quoi?

— Sur une affaire d'amour, et pour la guérir d'un amour non partagé.

— Et tu l'as guérie?

— Mieux que cela, seigneur; je lui ai donné un talisman susceptible de faire naître un amour égal au sien. Dans l'île de Chypre, à Paphos, est un temple où l'on garde la ceinture de Vénus. Je lui ai donné deux fils de cette ceinture.

— Donné contre une bonne somme?...

— Un pareil service ne saurait être suffisamment payé.

— Chilon Chilonidès, de quel pays viens-tu?

— De la Mesembrie, sur le Pont Euxin. Je suis un philosophe. Mais de notre temps la vertu et la sagesse sont si dédaignées que le philosophe en est réduit à chercher sa vie par tous les moyens.

— Quels sont les tiens?

— Être informé de tout pour faire profiter de mes renseignements ceux qui en ont besoin. Je retrouve les esclaves de prix qui se sont enfuis. Je retrouve les gens qui se laissent aller à charbonner sur les murs des inscriptions trop flatteuses pour la divine Poppée. Et je déniche chez les libraires les vers qu'on écrit contre César. Je rapporte les propos qu'on tient chez les chevaliers et les sénateurs, et je fais parvenir à leur adresse les lettres qu'on ne veut pas confier aux esclaves. Je surprends les propos qu'on échange

chez le barbier, les confidences des tavernes. Enfin, nul mieux que moi, ne connaît toutes les rues, toutes les impasses, toutes les cachettes, tout ce qui se raconte dans les bains, dans le cirque, dans les écoles, dans les marchés, dans les boutiques d'esclaves...

— Quelles armes? fit Vinicius surpris. Le Grec tendit sa main et de l'autre fit le geste d'y compter de l'argent.

— C'est une nécessité des temps, dit-il d'une voix plaintive.

Vinicius lui lança une bourse qu'il attrapa au vol de sa main droite amputée



— Assez! Assez! Par tous les dieux! Nous voulions savoir qui tu es, nous sommes fixés.

Vinicius augurait heureusement d'un pareil auxiliaire qui, lancé sur la piste, ne s'arrêterait certainement qu'après avoir déterré le gîte.

— C'est bien, lui dit-il, quelles indications te faut-il?

— Il me faut surtout des armes.

de deux doigts. Et, levant la tête, il dit :

— Seigneur, je suis plus renseigné que tu ne crois, et je ne viens pas les mains vides. Je puis te dire que la vierge n'a pas été enlevée par les Aulus. J'ai interrogé déjà tous leurs esclaves. Elle n'est pas davantage au Palais où l'on ne s'occupe que de la petite augusta. Je sais qu'elle a été enlevée par un serviteur du même pays qu'elle. Et sûrement celui-ci

n'a pas été aidé par des esclaves, car les esclaves se solidarisent et ne marchent pas les uns contre les autres. Il n'a pu être aidé que par ses coreligionnaires.

— Tu entends, Vinicius? dit Pétrone, c'est exactement ce que je t'avais dit.

— C'est un grand honneur pour moi, dit Chilon. La vierge, seigneur sacrifie à la même divinité que Pomponia, la plus vertueuse des Romaines. Je sais qu'on a accusé Pomponia de pratiquer un culte pour des divinités étrangères. Je n'ai pu arriver à découvrir quelle était cette divinité et quels étaient ses adeptes. Quand je le saurai, je gagnerai leur confiance en me mêlant à eux et en renchérissant de dévotion pour cette divinité inconnue.

J'ai répondu, nobles seigneurs, à toutes les questions qu'il vous a plu de me poser. Voulez-vous m'autoriser à mon tour à vous en poser quelques-unes?

N'as-tu pas, noble tribun qui a été pendant quinze jours l'hôte des Aulus, remarqué une cérémonie, un objet servant à leur culte, une image, des amulettes? Ne les as-tu pas vu échanger ou tracer des signes auxquels Pomponia et la jeune vierge étaient seules initiées?

— Des signes?... réfléchit Vinicius... attends... un jour j'ai vu la jeune fille dessiner un poisson sur le sable.

— Et tu es bien sûr, seigneur, qu'elle a dessiné un poisson?

— Oui, dit Vinicius, attentif. Saurais-tu ce que cela signifie?

— Si je le sais! s'écria Chilon.

Et saluant ses hôtes:

— Que la Fortune vous comble de ses faveurs, illustres seigneurs.

— Fais-toi donner un manteau, lui dit Pétrone.

Il remercia, salua encore et sortit.

— Que dis-tu de ce digne philosophe? demanda Pétrone.

— Je crois bien qu'il retrouvera Lygie, répondit Vinicius, réconforté. Au reste, je crois aussi que s'il était quelque part un royaume de scélérats, il serait digne d'y porter la couronne.

— Cela ne fait pas de doute.

Chilon Chilonidès revenu dans la rue, faisait sauter dans sa main, sous son manteau neuf, la bourse de Vinicius et se délectait au son de l'or. Je vais de ce pas, me rendre chez Sporus, se dit-il, me faire verser quelque breuvage en l'honneur de la Fortune... Ah! elle a dessiné

un poisson sur le sable! Si je me doute de ce que cela peut vouloir dire, je veux périr étranglé, sur l'heure!

Mais, je le saurai. Encore une bourse du même poids et je quitterai ma besace de mendiant, pour me payer un esclave... Hé! hé! Et que dirais-tu Chilon, si au lieu d'un esclave je t'engageais plutôt à prendre un esclave. Je te connais. Je sais que tu ne t'en défendrais pas. Je crois même que si elle était aussi belle qu'Eurice, tu rajeunirais à ses côtés. Sans compter qu'elle pourrait devenir une source honorable et assez sûre de revenus. J'ai vendu à la pauvre fille, deux fils de mon vieux manteau... Elle n'est pas des plus belles... Mais si Pétrone voulait me l'offrir, je la prendrais bien encore... Oui, oui Chilon, fils de Chilon...

Tu n'as plus ni père ni mère. Tu peux bien chercher quelque consolation dans un esclave... Mais ce n'est pas tout. Il lui faudrait un gîte... Bah! Vinicius lui offrira un logement où tu pourras t'abriter toi-même. Il lui faut aussi des vêtements, Vinicius s'en chargera. Et qu'elle mange, Vinicius la nourrira. La vie n'est décidément pas rose. Me voilà enfin chez ce fripon de Sporus. La taverne est une source merveilleuse de renseignements.

Il entra et commanda une cruche de vin. Voyant la mine inquiète du patron, il fouilla dans sa poche et tira une pièce d'or qu'il jeta sur la table.

Sporus écarquilla les yeux et fit poser sur-le-champ une cruche de vin devant Chilon. Celui-ci y trempa son doigt, dessina un poisson sur la table et dit:

— Sais-tu ce que cela veut dire?

— Un poisson? Eh! bien? Un poisson?... C'est un poisson.

— Et toi un imbécile, quoique tu arroses suffisamment ton vin pour qu'on y puisse trouver des poissons.

Pendant quelques jours, Chilon demeura complètement invisible.

Vinicius, depuis qu'il se savait aimé de Lygie sentait s'exaspérer son désir de la retrouver. Et il la cherchait lui-même, ne pouvant solliciter l'assistance de César, absorbé par la petite augusta qui, au bout d'une semaine de maladie, mourut.

Le deuil fut universel. César, que la naissance de sa fille avait jeté dans un délire de joie, délirait à présent de désespoir. Pétrone était fort inquiet. C'était le

bruit de toute la ville que Poppée attribuait cette mort à des sortilèges. Les prêtres et les médecins accréditaient cette fable à l'envi, soucieux de justifier, les uns leur science, les autres leurs sacrifices. Les sorciers étaient épouvantés et

incontestablement, il était visible que sa préoccupation dominante était l'effet théâtral de sa douleur.

A la vue de Pétrone, il bondit, et d'une voix tragique :

— Aah!... Toi aussi, tu es cause de sa



Néron.

le peuple avec eux. Pétrone se félicitait de la disparition de Lygie. Mais comme il ne voulait aucun mal aux Aulus et s'intéressait à lui-même et à Vinicius, il se hâta vers le Palais. Pétrone tenait à vérifier lui-même à quel point Néron partageait la croyance aux sortilèges.

Les yeux fixés dans le vide, Néron, d'un visage qui semblait pétrifié, écoutait les consolations. Bien qu'il souffrit

mort. C'est sur ton conseil qu'est entré dans ce Palais l'esprit qui a arrêté son cœur... Malheur à moi!... Je voudrais que mes yeux eussent été fermés toujours à la lumière du soleil! Malheur à moi! Eheu! Eheu!

Et, donnant de la voix, il arriva à pousser des clameurs déchirantes. Mais Pétrone, jugeant d'un trait qu'il fallait tout risquer, tendit les bras, arracha le

foulard que Néron portait autour du cou et le lui mit sur la bouche.

— Seigneur, lui dit-il d'un ton convaincu, mets le feu à Rome, mets l'univers en cendre pour apaiser ta douleur, mais conserve-nous ta voix.

Les assistants en demeurèrent stupides et Néron, lui-même, hébété! Seul Pétrone était impassible. Il savait ce qu'il faisait.

— César, ajouta Pétrone d'une voix triste et digne, nous sommes suffisamment éprouvés. Que du moins ce trésor et cette consolation nous restent!

Néron fut pris d'un tremblement, et tout à coup il se mit à sangloter :

— Toi seul tu as pensé à cela. Toi seul, Pétrone, toi seul!

Tigellin en verdissait de dépit. Pétrone reprit :

— Pars pour Antium. C'est là qu'elle est née! C'est là que tu fus heureux. Tu y retrouveras la paix. Nous, tes amis, nous te suivrons partout, et tandis que notre amitié s'efforcera de mettre un baume sur ta douleur, toi tu nous consoleras par ton chant.

— Oui, répondit Néron d'une voix mourante. Je composerai un hymne en son honneur et j'en ferai la musique.

Et la conversation continua triste encore, mais déjà pleine de projets d'avenir.

Quand Pétrone quitta le palais, il alla chez Vinicius le mettre au courant de ce qui s'était passé.

— J'ai arrangé les affaires. Nous ne risquons plus rien ni nous, ni Lygie, ni les Aulus. J'ai persuadé à ce singe de Barbe-d'Airain qu'il devait partir pour Antium. Nous aurons donc tout le loisir de retrouver Lygie et de la mettre à l'abri. Tiens-moi bien au courant de tes recherches, car je vais être obligé de suivre César à Antium.

— C'est entendu.

Ils allaient se séparer, quand un esclave annonça la visite de Chilon Chilonidès qui demandait à parler au maître.

— Vite, fais-le entrer.

— Salut et honneur à toi, noble tribun, et à toi, seigneur!

— Salut, sage et vertueux philosophe! répondit Pétrone.

Vinicius, maîtrisant son émotion, demanda :

— Quelles nouvelles!

— La dernière fois, seigneur, je t'ai

donné l'espoir; aujourd'hui je t'apporte la certitude du succès prochain.

— Ce qui veut dire que tu n'as pas retrouvé encore la jeune fille.

— Tu l'as dit, seigneur. Mais je connais le sens du signe qu'elle a tracé sur le sable; je sais qui l'a enlevée et enfin quelle divinité ils adorent.

Vinicius allait s'élancer, mais Pétrone, d'un geste, le retint.

— Continue, Chilon.

— Lygie est chrétienne, et ce sont les chrétiens qui l'ont enlevée.

Il y eut un silence, et Pétrone reprit :

— Fais attention, Chilon. Mon neveu t'a promis une bonne somme si tu retrouves la jeune fille, mais une non moins bonne gratification de verges si tu essayes de le tromper.

Chilon eut un geste de protestation et ajouta :

— Seigneur! prononce en grec la phrase suivante : Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur.

— Bien... voilà ta phrase. Et après?

— Après, prends la première lettre de chacun de ces mots et vois quel mot tu trouves.

— Poisson! dit Pétrone stupéfait.

— Voilà comment le poisson est devenu l'emblème des chrétiens, dit fièrement Chilon.

Il y eut un silence. Le Grec évidemment n'avait pas inventé. Les deux amis n'en revenaient pas.

— Alors, expliqua Pétrone, Pomponia et Lygie sont de cette secte des ennemis du genre humain qui empoisonnent les puits, égorgent des enfants volés, et se livrent à toutes les débauches! Stupidité! Toi, Vinicius, tu es demeuré assez longtemps dans leur maison; moi je n'y ai passé qu'un moment, mais je connais assez Pomponia et même Lygie pour dire : c'est une stupide calomnie. Si comme il ne me semble pas douteux, le poisson est l'emblème des chrétiens et si Pomponia et Lygie sont chrétiennes, alors c'est que nous nous trompons singulièrement sur les chrétiens.

— Tu es la sagesse même, seigneur, dit Chilon. Qui donc connaît les chrétiens? Et qui s'est informé de leurs doctrines? Il y a trois ans, j'ai fait la route de Naples à Rome, avec un médecin nommé Glaucos, qu'on disait chrétien et qui était certainement

le meilleur et le plus vertueux des hommes.

— Serais-tu donc d'aventure devenu chrétien ?

— Depuis hier, seigneur, depuis hier, et grâce à ce poisson. Ecoutez-moi, seigneurs, car j'ai fait des découvertes importantes. Je n'ai pas encore trouvé la jeune fille ; mais je suis sur une excellente voie. Je ne demande qu'un peu de crédit. J'ai tant marché ces derniers jours, que j'en ai des plaies aux jambes. Pour faire parler les gens, j'ai battu les tavernes, les boulangers, les bouchers, les marchands d'olives et de poisson. J'ai fouillé les rues et les impasses, les cachettes des esclaves fugitifs. J'ai perdu cent as à la mora ; je me suis arrêté dans les blanchisseries, dans les gargotes. J'ai parlé à des arracheurs de dents, à des gens qui soignent les maladies. J'ai visité les cimetières... Enfin, partout j'ai tracé ce poisson et j'ai regardé les gens pour voir s'ils répondraient à mon signe.

Longtemps je n'ai rien trouvé. Enfin près d'une fontaine j'avise un esclave qui pleurait en puisant de l'eau. Je m'approche et l'interroge. Il me confie sa douleur. Il a toute sa vie amassé sesterce par sesterce quelque argent pour racheter son fils qu'il adore. Mais son maître, un certain Pansa, lui a pris son argent et lui a gardé son fils comme esclave. « Et j'ai beau, me dit-il, m'efforcer de penser que la volonté de Dieu soit faite je ne puis m'empêcher de pleurer. »

Moi, guidé par un pressentiment, je mouille mon doigt dans son eau et je dessine un poisson ; et le brave homme aussitôt : « Moi aussi je n'espère que dans le Christ ! » — « Tu m'as donc reconnu à ce signe ? » lui demandai-je. — « Oui, et que la paix soit avec toi ! »

Il se remit à pleurer et je pleurai aisément avec lui en raison de la bonté de mon âme et de mes jambes meurtries par la marche. Je lui confiai qu'arrivé récemment de Naples, je souffrais de ne pas savoir où se réunissaient nos frères pour prier avec eux. Il s'étonna que nos frères de Naples ne m'eussent pas donné de lettres pour ceux de Rome, mais je lui dis que j'en avais été dépouillé en chemin. Il me dit de revenir la nuit près du fleuve pour me présenter aux frères qui me conduiraient aux lieux de prières

et auprès des chefs de la communauté chrétienne. J'en conçus une telle joie que je lui donnai sur-le-champ, la somme nécessaire au rachat de son fils, bien sûr que le généreux Vinicius m'en rendrait le double.

— Chilon, lui dit Pétrone, le vrai et le faux se mêlent heureusement dans ton récit. Quel est le nom de ce vieillard qui t'a appris que le poisson était l'emblème des chrétiens ?

— Euricius, seigneur ! Le pauvre, l'infortuné vieillard !

— Je ne doute pas que tu aies fait connaissance avec lui et que tu sauras en tirer profit. Quant à l'argent tu ne lui as pas donné un sesterce. Tu m'entends ! Tu ne lui as rien donné du tout.

— Mais je l'ai aidé dans sa corvée, et je me suis apitoyé sur son fils avec la dernière ferveur. C'est vrai, seigneur, et l'on ne peut rien te cacher. Je ne lui ai pas donné d'argent — du moins je ne lui en ai donné qu'en intention, ce qui eût dû lui suffire s'il avait été vraiment philosophe.

Vinicius reprit :

— Je te ferai accompagner d'un esclave porteur de cinq mille sesterces. Tu iras trouver Euricius et tu lui remettras la somme sous les yeux de mon serviteur. Pour ta récompense tu auras une somme égale pour toi. Viens ce soir chercher la somme et mon serviteur.

Marcus Vinicius à Pétrone.

« Pas de Lygie encore. J'ai tenu à surveiller Chilon et la nuit où il est venu chercher l'argent pour Euricius, je l'ai suivi avec l'esclave qui l'accompagnait, caché sous un manteau de militaire. Arrivé au lieu de leur rendez-vous, j'ai vu qu'Euricius n'était pas un fantôme. Dans le bas une cinquantaine d'ouvriers déchargeaient les pierres d'un radeau, sur la berge.

« Chilon s'approcha d'eux et parla à un vieillard qui tomba à genoux. Les autres formaient le cercle autour d'eux avec des cris d'admiration. J'ai vu de mes yeux, mon serviteur remettre le sac d'argent à Euricius qui se mit à prier les mains levées au ciel ; tandis qu'à côté de lui, un jeune homme, sans doute son fils, priait agenouillé aussi. Chilon dit encore quelques mots et bénit les deux hommes

à genoux et toute l'assistance en traçant dans l'air des signes de croix.

« Ceci se passait une quinzaine environ après ton départ. Si Chilon n'a pu réussir encore à découvrir Lygie, c'est, me dit-il, qu'il y a à Rome une innombrable quantité de chrétiens, qui ne peuvent tous se connaître et qui sont d'ailleurs, très prudents et très réservés. Mais il m'assure que lorsqu'il aura pris le contact avec les anciens qu'ils appellent des prêtres, il aura bientôt fait de connaître tous leurs secrets.

« Il a appris qu'ils se réunissent pour prier dans certaines maisons désertes, ou dans la campagne et même dans des carrières de sable. Ils adorent le Christ, chantent des hymnes et font des banquets. Ces lieux de prière sont nombreux; Chilon doit m'y conduire et je te jure que si les dieux m'accordent d'y revoir Lygie, elle ne m'échappera pas, cette fois.

« Tu me dis qu'il faut savoir aimer. Mais j'ai su aussi parler d'amour à Lygie. Je me consume de regrets. J'attends toujours Chilon et ma maison m'est intolérable. Vale. »

Chilon, de nouveau, demeurerait invincible et Vinicius se désespérait.

Un jour il se présenta l'air si abattu que Vinicius pâissant, se jeta au-devant de lui, ayant à peine la force de demander :

— Elle n'est pas parmi les chrétiens?

— Si, seigneur; mais le pire c'est que j'ai rencontré au milieu d'eux Glaucos, le médecin.

— Qui ça, Glaucos? Que dis-tu?

— Tu as oublié, seigneur, mon aventure sur la route de Naples à Rome, ce vieillard en compagnie de qui j'allais et ces deux doigts que j'ai perdus en le défendant; les brigands qui l'ont frappé d'un coup de couteau l'ont laissé pour mort dans une auberge près de Minturnes. Combien je l'ai pleuré! Hélas! il n'était pas mort. Et je l'ai reconnu dans la communauté chrétienne.

— Puisque tu dis que tu as risqué ta vie pour lui, il doit t'en être reconnaissant et t'aider.

— J'ai voulu me renseigner d'abord... C'est ainsi que j'ai su qu'il prétendait avoir été lâchement trahi sur la route de

Naples, par son compagnon de voyage... c'est-à-dire par moi.

— Tout cela m'est fort égal. Dis-moi ce que tu as vu dans cette maison de prières.

— Te comprends, seigneur, que tu te soucies peu de cette affaire, mais comme il y va de mon existence, je préfère renoncer à tes libéralités que de risquer ma vie. En vrai philosophe, je saurai me passer des biens périssables pour ne m'attacher qu'à la vérité divine.

Mais Vinicius bondit sur lui, et les dents serrées :

— Et qui t'edit que tu périras plutôt



de la main de Glaucos que de la mienne?

Chilon qui n'était pas brave, regarda Vinicius et comprit qu'à la moindre imprudence, il était perdu.

— Je la chercherai, seigneur, et je la trouverai, s'écria-t-il vivement. Mon intention n'a jamais été de renoncer à mes recherches; je ne voulais que t'instruire du danger auquel je suis exposé depuis cette rencontre. Si Glaucos m'aperçoit, toi tu ne me verras plus jamais. Alors qui retrouvera la jeune fille?

— Que faire? Le remède?

— Aristote nous a enseigné qu'il faut sacrifier les choses médiocres aux choses importantes. Or, Glaucos est si accablé par le malheur et la vieillesse que la mort serait assurément un bienfait pour lui. Sénèque, d'ailleurs, professe également que la mort est une délivrance. Je propose donc, seigneur, d'écarter Glaucos de notre chemin.

— Engage des hommes qui l'assommeront à coups de bâton. Je les payerai. Qu'est-ce qu'il te faut?

— Mille sesterces, seigneur, car il faut compter que pour une pareille

besogne, j'ai besoin d'honnêtes bandits qui ne disparaîtront point quand ils auront touché leurs arrhes. Pour un bon travail il faut un bon salaire. Et puis j'aurai besoin de quelque chose pour moi, pour me consoler du chagrin que j'aurai de la mort de Glaucos.

Vinicius promet encore la somme et voulut savoir tout ce que Chilon avait appris depuis le temps qu'il ne l'avait vu.

Mais Chilon n'avait pas grand chose de nouveau.

Pourtant, il avait bon espoir. Le chef suprême des chrétiens, qui fut un disciple du Christ et qui reçut de lui la direction des chrétiens du monde entier, était sur le point de venir à Rome.

Sans aucun doute, tous les chrétiens voudraient le voir et entendre ses enseignements.

Ce sera l'occasion de grandes assemblées auxquelles il ne manquera pas d'assister. Et à la faveur de la foule il lui sera fort aisé d'y introduire Vinicius.

Alors ils ne pourront manquer de voir Lygie : Glaucos écarté, aucun danger ne les menacera.

Chilon avait en effet, le plus grand intérêt à se débarrasser de Glaucos qui, quoique âgé, n'était nullement le vieillard impotent qu'il avait prétendu.

Chilon n'avait pas tout à fait menti dans le récit de son aventure. Il avait bien connu Glaucos, l'avait trahi et livré avec sa famille à des bandits pour l'assassiner et le dépouiller.

Le misérable avait abandonné Glaucos mourant. Ce qu'il n'avait pu prévoir c'est que Glaucos en réchapperait. Il fallait à présent l'écarter à tout prix.

Dans cette intention, il alla, le soir même, trouver Euricius, dont le dévouement lui était assuré.

Chilon lui confia aussitôt l'affaire qui l'amenait, tout en ne parlant pas de ses projets meurtriers.

Il s'agissait pour lui de trouver deux ou trois hommes robustes pour l'aider à conjurer un péril qui le menaçait lui-même et tous les chrétiens avec lui.

Euricius et son fils s'empressèrent de déclarer qu'ils étaient disposés à lui obéir aveuglément, très sûrs qu'un aussi saint homme ne pourrait rien leur demander qui fût contraire à la doctrine du Christ.

Chilon refusa. Euricius était un pau-

vre homme épuisé par les privations et les souffrances. Son fils avait à peine seize ans. Il fallait à Chilon des hommes solides et déterminés.

— Seigneur, dit le jeune homme, je connais le boulanger Demas des esclaves et des ouvriers qui travaillent à la meule. Parmi ces derniers il en est un si fort qu'il porte seul des pierres que quatre hommes ne sauraient ébranler.



— Si c'est un chrétien, capable de se dévouer à ses frères, fais-le-moi connaître, dit Chilon.

— Il est chrétien, seigneur, comme presque tous ceux qui travaillent chez Demas. Nous pourrions le rencontrer tout de suite au repas du soir. En attendant qu'il aille au travail, il aurait le temps de causer.

Chilon accepta et ils partirent immédiatement.

— Je suis vieux, dit Chilon chemin faisant, et souvent la mémoire me trahit. Je cherche vainement à me rappeler en ce moment le nom de ce disciple qui livra le Christ aux Romains.

— Seigneur, c'est Judas, qui s'est pendu, dit le jeune homme surpris d'un tel défaut de mémoire.

— Ah ! oui ! Judas, dit Chilon.

Ils marchèrent encore quelque temps en silence.

— Je voudrais bien voir cet hercule meunier, se disait Chilon. Si c'est un roué et un coquin il faudra que j'y mette le prix; si c'est un bon chrétien vertueux et bête, j'en obtiendrai ce que je voudrai, sans bourse délier.

Comme il faisait ces réflexions, le fils d'Euricius qui était parti à la recherche de l'ouvrier, arriva accompagné d'un homme.

A sa vue, Chilon poussa un soupir de satisfaction. Jamais il n'avait vu de proportions si athlétiques.

— Je te présente, seigneur, le frère que tu veux voir, dit le jeune homme.

— Que la paix du Christ soit avec lui, répondit Chilon. Quant à moi, mon fils, dis à notre frère si je mérite sa confiance et retourne auprès de ton vieux père qu'il ne faut pas laisser seul.

— C'est un saint homme, expliqua le fils d'Euricius, il a donné tout ce qu'il possédait pour me racheter de l'esclavage.

Le gigantesque ouvrier s'inclina et baisa la main de Chilon.

— Comment t'appelles-tu, mon frère? questionna le Grec.

— Au saint baptême, j'ai reçu le nom d'Urbain.

— Urbain, mon frère, as-tu quelque temps pour causer avec moi?

— Je ne prends le travail qu'à minuit.

— Nous avons donc le temps. Descendons vers le fleuve et là nous causerons librement.

Chilon regardait l'ouvrier dont le visage, en dépit d'une certaine dureté et d'un air de tristesse ordinaire chez les barbares, reflétait la simplicité et la bonté.

— C'est un bon niais, pensa-t-il, qui me tuera Glaucos pour rien.

Chilon leva les yeux vers la lune et d'une voix assourdie par l'émotion commença de parler de la mort du Christ. Son discours avait quelque chose de grave et de solennel. L'ouvrier pleurait; quand Chilon rappela l'abandon de la dernière heure et se lamenta que personne n'eût été là pour Le défendre des outrages des Juifs et des soldats, le barbare serrait ses poings énormes, animé d'une fureur mêlée de regrets.

Brusquement Chilon lui demanda :

Urbain, sais-tu qui était Judas?

— Oui ! oui ! Je le sais. Il s'est pendu !

Le Grec poursuivit :

— Et s'il ne s'était pas pendu ! Et si quelque chrétien se retrouvait face à face avec lui sur terre ou sur mer, n'aurait-il pas le devoir de venger le supplice et le sang de notre Sauveur ?

— Qui donc, mon père, pourrait ne pas le venger ?

— Nous devons pardonner à ceux qui nous ont offensé; mais nous n'avons pas le droit de pardonner les offenses faites à Dieu. Et de même que le serpent engendre le serpent, de même la méchanceté engendre la méchanceté, et la trahison la trahison. De Judas est sorti un traître nouveau. L'un a livré notre Sauveur aux Juifs et aux Romains et l'autre se prépare à livrer aux loups les brebis du Seigneur. Si personne n'y met obstacle, si personne n'écrase la tête du serpent, tous les chrétiens sont condamnés et avec eux la gloire de l'Agneau.

Il y eut un nouveau silence où l'on n'entendit plus que le chant lointain des meuniers et le bruit des meules.

— Mon père, demanda enfin l'ouvrier, quel est ce traître ?

Chilon baissa la tête.

Ce traître ? C'était un fils même de Judas, qui sous couleur d'adorer le Christ se mêlait aux chrétiens dans le seul but de dénoncer ses frères à César, lui persuadant qu'ils se refusent à reconnaître sa divinité, qu'ils empoisonnent les fontaines, immolent les enfants et ne rêvent que d'anéantir Rome de telle sorte qu'il n'en reste pas une pierre debout.

Dans quelques jours les prétoriens recevraient l'ordre d'enchaîner les vieillards, les femmes, les enfants et de les faire tous périr. Voilà ce que préparait ce nouveau Judas. Mais si personne n'a puni le premier, si personne n'a défendu le Christ à l'heure de sa mort, peut-être il se trouvera quelqu'un pour écraser ce nouvel infâme, avant qu'il ait arraché l'ordre fatal à César.

Urbain qui avait écouté, silencieux, se leva brusquement :

— Moi, mon père.

— Eh ! bien, va parmi les chrétiens, entre dans nos maisons de prières et informe-toi de Glaucos; et quand tu l'auras trouvé, au nom du Christ, tue-le.

— Glaucos, répéta l'ouvrier pour fixer le nom du traître dans sa mémoire.

— Le connaîtrais-tu ?

— Non, je ne le connais pas. Nous sommes des milliers de chrétiens à Rome, mais, dans la nuit de demain, tous jusqu'au dernier se réuniront à l'Ostrianum, car le grand disciple du Christ est parmi nous et c'est là qu'il va prêcher. Je demanderai qui est Glaucos à mes frères et je le tuerai.

— A l'Ostrianum, répéta Chilon, mais c'est en dehors des portes... Tous les chrétiens ?... demain soir ?... à l'Ostrianum ?

— Oui, mon père, c'est notre nécropole. Ne sais-tu donc pas que le grand disciple doit y prêcher ?

— Je suis absent de chez moi depuis deux jours : je ne sais pas d'ailleurs où est l'Ostrianum. Je ne suis arrivé que depuis peu de temps de Corinthe, où je dirige la communauté.

Mais, puisque le Christ t'a inspiré de tuer Glaucos, va demain à l'Ostrianum et en rentrant à la ville tue-le. Et pour ta récompense, tous tes péchés te seront pardonnés.

— Soit, je le tuerai et même sous les yeux de tous les chrétiens en plein Ostrianum, car si l'on doit pardonner à ses propres ennemis, l'on ne peut pardonner aux ennemis de Dieu. Mais avant, je veux que Glaucos soit condamné par les chefs des chrétiens, par l'évêque ou par l'apôtre.

— Nous n'avons pas le temps d'attendre qu'il soit jugé, dit Chilon. De l'Ostrianum, le traître s'en ira tout droit, chez César à Antium, ou bien il se mettra à l'abri chez un noble dont il est le serviteur.

Chilon comprit qu'il fallait emporter la conviction de l'homme, lui donner des preuves.

— Ecoute, Urbain, je demeure à Corinthe, mais à Rome j'enseigne la doctrine du Christ à une jeune fille de mon pays, nommée Eunice, une esclave de Pétrone, l'un des amis de César.

Eh bien ! c'est dans la maison de Pétrone que j'ai entendu Glaucos promettre de livrer tous les chrétiens à César et de plus, s'engager à livrer à un de ses parents une jeune vierge...

Mais il s'interrompit. Les yeux de l'homme venaient de prendre une expression de férocité singulière.

— Qu'as-tu, mon fils ? dit Chilon inquiet.

— Rien, mon père, demain je tuerai Glaucos.

Pétrone à Vinicius.

« Assurément, Vénus t'a fait perdre le jugement, la mémoire, et toute facilité de réflexion, hors de ce qui touche à l'amour.

« Et si tu lis quelque jour ta réponse à ma lettre, tu reconnaitras que ton esprit ne s'intéresse plus qu'à Lygie, qu'elle seule occupe ta pensée et que toutes tes idées tournent au-dessus d'elle, comme un oiseau de proie sur le gibier convoité.

« Oui, cours les rues la nuit sous un déguisement, va dans les maisons de prières avec ton philosophe. J'admets tout ce qui tue le temps et l'espérance. Mais si tu m'aimes un peu, suis mon conseil ; puisque cet Ursus, l'esclave de Lygie est d'une force si prodigieuse, prends à ton service le lutteur Croton et ne vous lancez dans cette expédition qu'à vous trois.

« Puisque Pomponia Græcina et Lygie sont chrétiennes, c'est que les chrétiens ne sont pas des malfaiteurs. Pourtant il nous ont montré, en enlevant Lygie, qu'ils s'intéressent sérieusement aux affaires de leurs adeptes. Je sais bien que sitôt que tu verras ta bien-aimée, tu te précipiteras pour l'emporter. Mais que feras-tu tout seul avec Chilon ? Prends donc Croton qui réussira certainement. Lygie fût-elle gardée par dix serviteurs comme Ursus.

« Porte-toi bien. Quand tu n'auras plus besoin de Chilon, expédie-le-moi, en quelque endroit que je sois. Peut-être j'en ferai un deuxième Vatinius devant qui trembleront les personnages consulaires. Je voudrais vivre assez pour voir cela. Quand tu auras retrouvé Lygie, fais-m'en part. J'ai rêvé que Lygie était sur tes genoux t'enlaçant tendrement. Fais que mon songe se réalise. Puisse-tu vivre dans un ciel sans nuages où tout ne sera que parfums et que roses. »

Vinicius avait à peine achevé la lettre de Pétrone que Chilon entra dans la bibliothèque.

— Seigneur, euréka !

— Tu l'as vue ?

— J'ai vu Ursus, je lui ai parlé.



— Tu sais où ils se cachent ?

— Non, Seigneur, mais c'est tout comme. Je sais qu'Ursus, qui se fait appeler Urbain, travaille chez un meunier du nom de Demas. Il suffira à l'un quelconque de tes esclaves de le suivre au matin quand ils s'en retournent de son travail pour connaître la cachette. Ursus étant en ville, la divine Lygie doit y être aussi, et ce soir, sans aucun doute, elle ira à l'Ostrianum.

— L'Ostrianum ? Où est-ce ?

— C'est un cirque abandonné. Le grand pontife dont je t'ai parlé, a avancé son arrivée à Rome. Cette nuit il baptisera et prêchera dans ce cimetière.

— Eh bien, tu seras content de ton salaire et tu m'accompagneras ce soir à l'Ostrianum.

— A l'Ostrianum, dit Chilon qui ne se souciait pas du tout d'y aller. Noble tribun, je t'ai promis de découvrir Lygie, mais non point de l'enlever. Pense que si cet ours lygien, après avoir tué Glauco, savait que je l'ai trompé, mon compte serait bon.

Vinicius prit dans un coffre une bourse qu'il jeta à Chilon.

— Quand Lygie sera chez moi, tu en recevras une pareille.

— O véritable Jupiter ! s'écria Ghilon.

— Tu mangeras ici et tu pourras dormir après. Mais tu ne sortiras de la journée et ce soir tu m'accompagneras à l'Ostrianum.

Le Grec eut un mouvement d'hésitation et d'effroi, mais il se rassura et dit :

— Seigneur, l'on ne peut résister à ta volonté. Du reste cette bourse a emporté la mienne et c'est pour moi un honneur et un plaisir de t'accompagner.

Vinicius impatient, l'interrompit pour le questionner minutieusement sur sa conversation avec Ursus.

Ils conclurent que dans la nuit, on découvrirait la retraite de Lygie et qu'on l'enlèverait au retour de l'Ostrianum.

Vinicius se rappelant à propos les conseils de Pétrone envoya ses esclaves lui chercher Croton. Chilon fut complètement rassuré en entendant le nom du célèbre lutteur.

Plein d'appétit, il s'assit donc devant la table où l'intendant l'appela dans l'atrium. Puis, copieusement restauré, il

s'enroula dans son manteau, s'étendit sur un banc et dormit. A l'arrivée de Croton, les esclaves l'éveillèrent.

Croton venait de régler, avec Vinicius, le prix de l'expédition et disait :

— Je m'engage, noble seigneur, à saisir de cette main que tu vois, la personne que tu m'indiqueras et de cette autre à mettre en déroute sept Lygiens comme cet Ursus. Enfin, quand j'aurais tous les chrétiens à mes trousses comme des loups affamés, je porterai la jeune fille chez toi. Et si je ne fais comme je viens de le dire, je consens à être fouetté ici.

— Seigneur, s'écria Chilon, ne fais point cela. Les chrétiens nous lapideront et à quoi nous servira sa force ? Il vaut mieux prendre la jeune fille quand elle sera rentrée chez elle et ni les uns, ni les autres, nous ne courrons le moindre risque.

— C'est ainsi que j'entends faire, dit Vinicius.

— C'est toi qui payes, c'est toi qui commandes, répondit Croton.

Chilon reprit :

— Seigneur, j'y songe : les chrétiens doivent sans doute avoir certains signes de reconnaissance, des *tessera* sans lesquelles l'on ne peut pénétrer dans l'Ostrianum. C'est ainsi qu'on procède dans les maisons de prières et Euricius m'a remis un jour, une tessera de ce genre.

Il serait prudent que j'aie le trouver, m'informer auprès de lui et lui demander de me livrer de ces jetons d'entrée.

— Parfait ! noble philosophe, dit Vinicius, tu parles comme un sage. Va donc chez Euricius, mais par précaution, laisse ici, jusqu'à ton retour, la bourse que je t'ai donnée.

Chilon, à la pensée de se séparer de son argent eut une grimace ; mais il s'exécuta.

Il fut de retour assez vite, et rapporta les jetons.

Quand la nuit tomba, ils s'envelopèrent dans des manteaux, se munirent de lanternes et de coutelas, et sortirent en hâte pour passer à la porte Nomentane avant qu'elle fût fermée.

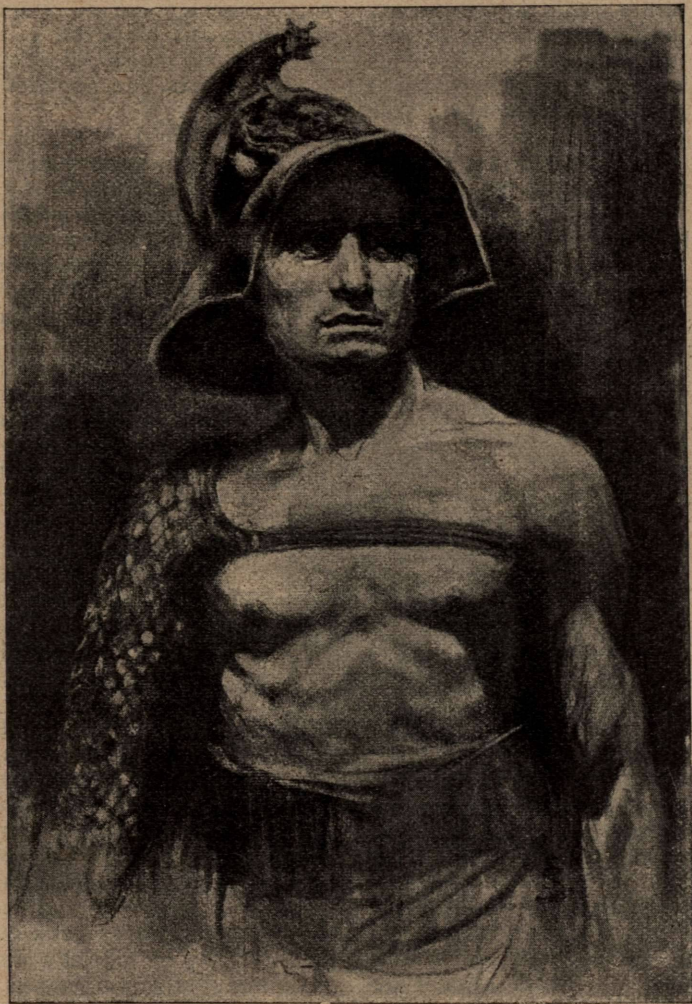
Dans la nuit noire et sans lune, ils se seraient difficilement orientés, si les chrétiens ne leur eussent indiqué le chemin.

De tous les côtés, en effet, apparaissaient des silhouettes obscures qui mar-

chaient avec précaution vers les ravins sablonneux.

Les rares passants et les paysans qui revenaient de la ville, prenaient ces pèlerins pour des ouvriers se rendant aux

— Sous ma perruque et avec les deux fèves que je me suis fourrées dans le nez, ils ne pourront me reconnaître. Du reste, ils ne sont point de méchantes gens, et même s'ils me reconnaissaient, ils ne me



Croton.

carrières de sable ou pour des gens qui allaient célébrer quelque rite funéraire.

Quelques-uns chantaient, tout en marchant, des hymnes qui semblaient des complaintes où revenait souvent le nom du Christ.

Ils marchèrent en silence et Chilon, toujours plus effrayé à mesure qu'on avançait, dit :

tuerait pas. Au fond, ce sont de très honnêtes et très estimables gens, et je les aime.

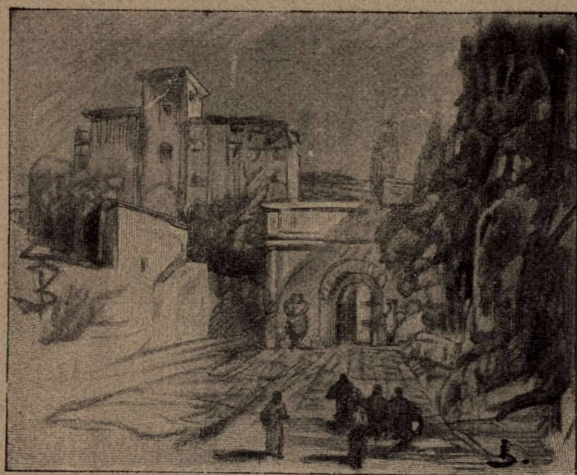
Enfin des lueurs percèrent les ténèbres, et à la clarté naissante de la lune, ils aperçurent un mur tapissé de lierre. Ils étaient à l'Ostrianum.

A l'entrée deux carriers prenaient les jetons. Vinicius et ses compagnons

entrèrent dans une vaste enceinte entourée de murs. Au centre, coulait une fontaine. La place était parsemée de monuments funèbres. Une foule de gens circulait à la clarté de la lune et des lanternes. Soit pour se garantir du froid, soit dans la crainte d'être dénoncés par des traîtres, la plupart avaient la tête cachée sous un capuchon et Vinicius trembla en pensant que s'ils restaient ainsi dissimulés, il n'arriverait pas à reconnaître Lygie.

Près du centre de l'enclos l'on apporta des torches qu'on disposa en un petit bûcher.

Et la foule commença de chanter



d'une voix basse, puis de plus en plus haute, un hymne étrange. Les visages levés au ciel semblaient supplier quelqu'un d'en descendre.

Tout à coup apparut un vieillard qui monta sur une pierre à côté du bûcher.

Il y eut un remous dans la foule et Vinicius entendit murmurer autour de lui : Pierre ! Pierre !

Les uns s'agenouillèrent, d'autres tendirent les mains vers le vieillard.

Et il se fit un silence si profond qu'on n'entendit plus que le crépitement des torches, mêlé au murmure du vent.

Le vieillard leva la main et d'un signe de croix bénit les assistants qui tombèrent à genoux. Vinicius et ses compagnons s'agenouillèrent également pour ne point se trahir.

Vinicius regardait le vieillard dont le

visage lui semblait, tout à la fois, assez commun et d'un caractère extraordinaire. Et à le considérer plus attentivement il reconnut que ce caractère tenait à sa simplicité même.

Le vieillard avait la tête nue, sans mitre ni couronne de chêne, et sur lui nul vêtement blanc ou étoilé, point de chamarrures sur la poitrine ni aucun de ces emblèmes que portaient les prêtres de l'Orient.

Pierre parla d'abord comme un père qui instruit ses enfants en leur indiquant la façon dont ils devaient vivre. Il leur dit de fuir les plaisirs et les excès, d'aimer la pauvreté, la vérité, la pureté des mœurs, de souffrir sans révolte l'injustice et les mauvais traitements, d'obéir aux lois et à leurs représentants, de répudier la trahison, l'hypocrisie, la médisance, enfin de servir d'exemples même aux païens.

Vinicius, qui ne pouvait trouver bien que ce qui s'accordait avec sa passion pour Lygie, s'irritait de ses recommandations. En exhortant à la chasteté et à la domination de ses désirs, le vieillard ne condamnait-il pas son amour ? Est-ce qu'il n'excitait pas Lygie contre lui ? A sa colère se mêlait une vive déception.

Mais ce qui mit le comble à sa stupeur, ce fut d'entendre le vieillard affirmer que Dieu était aussi l'universel amour et que

l'homme qui aime son prochain obéit au plus sublime de ses commandements ; que ce n'était pas assez d'aimer les hommes de sa propre nation, car l'Homme-Dieu est mort pour tous les hommes ; et pas assez d'aimer ceux qui nous font du bien, car le Christ a aimé les Juifs qui l'ont livré aux Romains. Il ne suffit pas, disait-il, de pardonner à ceux qui nous ont offensés ; il faut encore les aimer et leur rendre le bien pour le mal ; et il ne suffit pas d'aimer les bons, il faut également aimer les méchants, car l'amour seul peut venir à bout de la méchanceté.

Le vieillard rappela la scène du Golgotha, qu'il avait vue lui-même, sa douleur pendant les deux journées suivantes, passées avec Jean dans le jeûne, les larmes et l'accablement, croyant

qu'Il était mort, leur surprise enfin, lorsque le troisième jour, ils virent accourir Marie de Magdala, essoufflée, les cheveux en désordre et criant : « Ils ont enlevé le Maître. »

Ils pensèrent que les prêtres avaient enlevé le Christ et ils revinrent encore plus accablés. Puis d'autres disciples les rejoignirent et ils se lamentèrent tous

« Dans l'éblouissement de la clarté elle l'avait pris d'abord pour le jardinier. Mais Il avait appelé « Marie ! » Et elle avait répondu « Rabboni ! » et était tombée à ses pieds. Il lui avait ordonné alors d'aller chercher ses disciples et Il avait disparu. Mais eux ne la crurent point et comme elle pleurait de joie, ils pensèrent que la douleur lui avait fait



Pierre l'Apôtre.

ensemble, pour être mieux entendus du Dieu des armées célestes.

Ils avaient espéré que le Maître sauverait Israël ; mais après trois jours de vaine attente, ils avaient perdu tout espoir.

Le vieillard ferma les yeux, comme s'il cherchait à retrouver en lui-même l'image d'un passé lointain et il reprit :

« Au milieu de nos lamentations, Magdala accourut à nouveau, nous disant qu'elle avait vu le Seigneur.

perdre la raison. Ils retournèrent cependant et virent le tombeau vide.

« Tout à coup Il surgit au milieu d'eux, quoique la porte fût fermée et Il leur dit :

« La paix soit avec vous ! »

« Et je l'ai vu, Lui, dit le vieillard, tous nous l'avons vu et nos cœurs étaient inondés de lumière, car nous comprîmes qu'Il venait de ressusciter, que les mers seraient desséchées, les montagnes réduites en poussière et que sa gloire serait éternelle.

« Huit jours après, Thomas Didyme, de ses doigts toucha les plaies du Maître et tomba à genoux en criant : « Mon Seigneur et mon Dieu » et Lui répondit : « Tu as cru, Thomas, parce que tu as vu. Heureux ceux qui ont cru sans avoir vu ! »

« Tous nous avons entendu ces paroles et nous l'avons vu de nos yeux, car il était au milieu de nous. »

Vinicius écoutait, incrédule, et pourtant le vieillard avait dit : « J'ai vu ! » Ses idées devenaient confuses. Mais Chilon, à ce moment, tira Vinicius par son manteau, et d'une voix sourde, lui dit :

— Seigneur, près du vieillard, j'aperçois Ursus et à côté de lui, une jeune fille.

Vinicius eut le sursaut d'un homme brusquement réveillé. Il regarda dans la direction que lui indiquait Chilon, et il vit Lygie.

Vinicius aperçut Lygie et ne vit plus qu'elle. Enfin, après tant de jours, tant d'efforts, tant d'angoisses et de luttes, il l'avait retrouvée. La joie lui étreignit la poitrine à l'étouffer.

Elle était en pleine lumière. Son capuchon était tombé, entraînant ses cheveux sur ses épaules. Elle avait la bouche entr'ouverte, les yeux tournés vers l'apôtre, qu'elle regardait dans une ferveur extasiée. Elle portait un manteau de laine sombre, comme une fille du peuple et pourtant jamais Vinicius ne l'avait vue plus belle ; sa beauté se rehaussait encore du contraste de ce costume presque servile et de la noblesse de son visage de patricienne.

Près du géant lygien, elle semblait plus petite, presque une enfant. Elle lui parut amaigrie et, avec sa chair transparente, elle lui faisait l'effet d'une fleur et d'une âme.

Et elle était si différente de toutes les femmes qu'il avait possédées, soit à Rome, soit en Orient, que son désir de posséder Lygie s'en exaspéra encore.

Il demeura perdu dans son admiration, mais Chilon craignant qu'il ne se livrât à quelque imprudence, le tira par son manteau. Cependant les chrétiens recommençaient leurs prières et leurs chants.

Puis le grand apôtre se mit à baptiser dans l'eau de la fontaine ceux que les prêtres lui présentaient comme préparés au baptême.

La cérémonie semblait interminable à Vinicius tant il était impatient de rejoindre et d'enlever Lygie.

Enfin quelques-uns des assistants quittèrent le cimetière et Chilon dit à Vinicius :

— Sortons et attendons près de la porte, seigneur, car nos capuchons sont baissés et je vois des yeux tournés vers nous.

Ils sortirent et allèrent près de l'entrée, de façon à voir tous ceux qui sortiraient derrière eux. Ursus était d'ailleurs facilement reconnaissable à sa stature.

Longtemps ils attendirent, et le chant du coq annonçait l'aube, quand parurent enfin Lygie et Ursus en compagnie de quelques personnes.

Chilon crut reconnaître à côté d'eux le grand apôtre près de qui marchait un vieillard plus petit et deux vieilles femmes avec un jeune garçon qui portait une lanterne pour éclairer la route.

Derrière eux marchaient des groupes nombreux de chrétiens, auxquels Vinicius avec ses compagnons se mêlèrent.

— Seigneur, lui dit Chilon, ta jeune fille est sous une protection puissante. Elle marche à côté d'un grand apôtre et vois comme tout le monde s'agenouille sur son passage.

L'aube se levait mettant une blancheur à la crête des murs. Les arbres du chemin, les maisons et les monuments funèbres commençaient à apparaître. Vinicius ne quittait pas des yeux la taille élancée de Lygie.

Comme on arrivait, aux portes de la ville, un spectacle étrange frappa leurs yeux.

Deux soldats de gardes s'agenouillèrent au passage de l'apôtre, et lui, leur imposant les mains sur la tête, les bénit d'un signe de croix.

Vinicius n'en croyait pas ses yeux. Ainsi il y avait des chrétiens jusque parmi les soldats ! Quelle était donc l'étonnante puissance de propagation de cette doctrine !

Près des terrains vagues qui touchaient aux murs de la ville, les chrétiens commencèrent à se disperser. Il fallait laisser Lygie gagner quelque distance et la suivre plus prudemment.

Ils allèrent ainsi jusqu'à Transtévère et le soleil apparut quand le petit groupe dans lequel elle se trouvait, se sépara.

Ursus, Lygie et un petit vieillard prirent une ruelle étroite et après une centaine de pas, pénétrèrent dans une maison dont le rez-de-chaussée était occupé par les boutiques d'un marchand d'olives et d'un oiseleur. Chilon, qui marchait à cinquante pas derrière Vinicius et Croton, s'arrêta tremblant et rappela ses compagnons pour les faire revenir en arrière.

Ils revinrent vers lui pour tenir conseil.

— Va voir, lui dit Vinicius, si cette maison n'a pas une double issue.

Chilon, qui feignait quelques minutes auparavant une lassitude extrême, se précipita, cependant, aussi vite que possible et revint au bout de quelques instants.

— Non, dit-il, cette porte est la seule. Et joignant les mains.

— Seigneur, au nom de tous les dieux de l'Orient et de l'Occident, renonce à ton projet et suis mon conseil. La prudence commande de ne pas nous emparer de Lygie sur le-champ, mais de n'entreprendre l'enlèvement qu'à coup sûr.

Mais il s'arrêta subitement en voyant les yeux de Vinicius qui étincelaient comme ceux d'un loup. Il comprit que rien au monde ne pourrait en ce moment, l'arrêter dans son entreprise.

Croton balançait de droite et de gauche sa tête de brute, comme un ours dans sa cage. Une assurance absolue se lisait sur son visage.

— Je vais passer le premier, dit-il.

— Non, tu vas me suivre, répondit Vinicius.

Et ils entrèrent dans le corridor sombre.

Chilon se précipita jusqu'au coin de la ruelle voisine et anxieusement penché, s'appêta à suivre les événements.

Quand ils furent dans le couloir, Vinicius comprit les difficultés de l'entreprise.

La maison était une maison de plusieurs étages où s'entassait une population misérable.

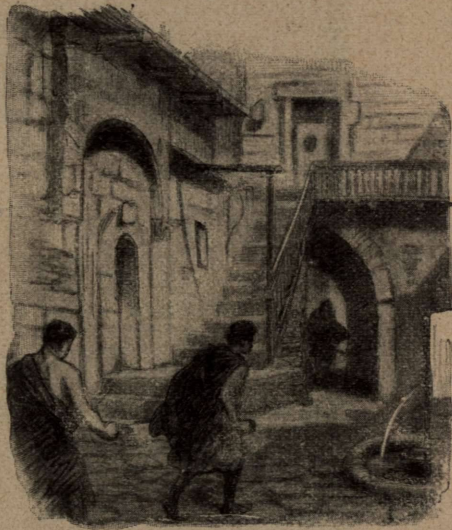
Au bout du couloir ils trouvèrent une petite cour entourée de bâtiments, sorte d'atrium qui servait à toute la maison. Au milieu une fontaine dont l'eau tombait dans un bassin de grossière maçonnerie. Des escaliers extérieurs rampaient le long des murs bâtis de bois et de pierre, et menaient à des balcons d'où

l'on entraînait dans les logements. Au rez-de-chaussée, étaient également des logements fermés par des portes de bois ou de simple rideaux de laine effrangés, rapiécés et misérables.

A cette heure matinale, la cour était absolument déserte, et personne n'était éveillé, sauf les locataires qui revenaient de l'Ostrianum.

— Que faisons-nous, seigneur? dit Croton.

— Attendons ici, pour ne pas nous



montrer dans la cour. Peut-être passera-t-il quelqu'un.

Et il songeait qu'il eût bien fait d'écouter Chilon.

Si l'on avait eu sous la main une cinquantaine d'esclaves, on eût pu garder l'entrée unique et fouiller méthodiquement tous les logements. A présent il fallait tomber juste sur celui de Lygie, sans quoi les chrétiens, qui devaient être nombreux dans la maison, pourraient donner l'alerte. On ne pouvait même sans danger interroger quelqu'un de la maison; Vinicius hésitait à rentrer chez lui pour chercher du renfort. Mais au même moment, au fond de la cour, un homme écartant un rideau, parut et se dirigea vers la fontaine.

— C'est le Lygien, murmura Vinicius.

— Faut-il lui casser les reins? demanda Croton.

— Attends.

Ursus ne les vit pas, car ils étaient

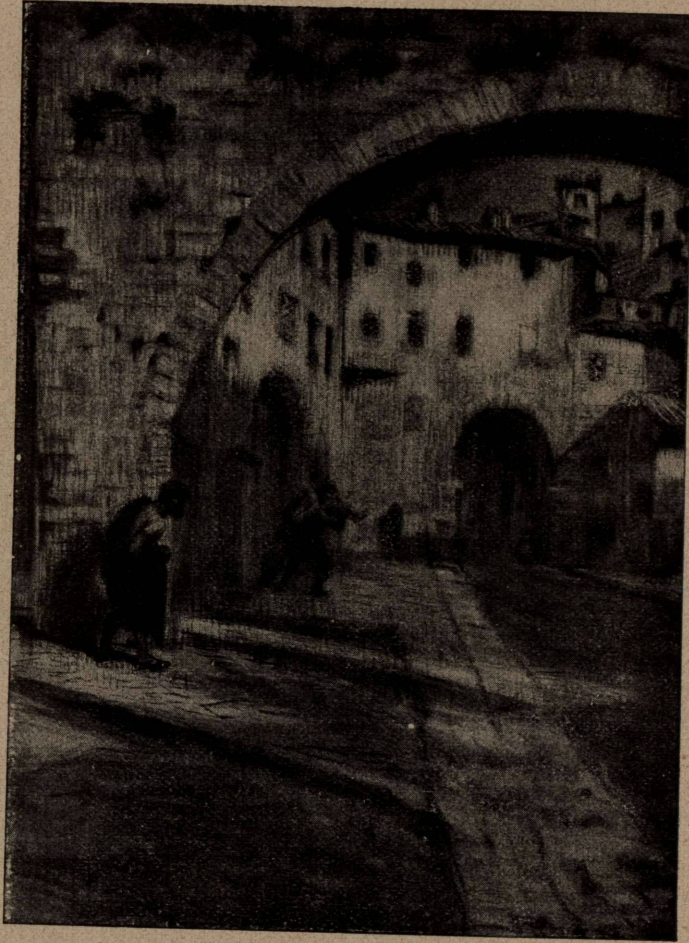
dans l'ombre du couloir et il se mit à laver paisiblement les légumes qu'il avait apportés. Quand il eut fini, il s'en retourna et disparut de nouveau derrière le rideau.

Vinicius et Croton le suivirent, pen-

Ursus était près de la porte quand le bruit des pas le fit s'arrêter. A la vue des deux inconnus il se tourna vers eux.

— Que cherchez-vous ? demanda-t-il.

— Toi ! répondit Vinicius.



Ursus avait paru portant le corps inerte de Croton.

sant entrer tout droit dans le logement de Lygie. Mais ils ne trouvèrent, derrière le rideau où avait disparu Ursus, qu'un nouveau corridor sombre, conduisant à un petit jardin planté de quelques cyprès et de buissons de myrtes, au fond duquel s'élevait une petite maisonnette isolée.

L'isolement de la maison se prêtait admirablement à leur coup de main.

Et à Croton :

— Tue.

Croton s'élança comme une bête fauve et avant que le Lygien ait pu se mettre en garde, ou reconnaître ses ennemis, il le serrait dans ses bras d'acier.

Vinicius bien sûr que rien ne pouvait résister à la force surhumaine de Croton ne s'arrêta pas à voir l'issue de la lutte et se précipita vers la maison.

Il poussa la porte et se trouva dans une chambre sombre éclairée seulement par le feu qui brûlait dans l'âtre.

La flamme éclairait le visage de Lygie. Près d'elle était le petit vieillard qui l'avait accompagnée à l'Ostrinum.

Vinicius enleva Lygie par la taille et s'élança vers la porte. D'un bras il enleva la jeune fille, de l'autre il repoussa violemment le vieillard qui s'opposait à sa sortie. Mais ce mouvement ayant fait tomber son capuchon, Lygie le reconnut et son sang se glaça à la vue du visage convulsé de Vinicius.

Elle allait s'évanouir, quand dans le jardin où l'avait entraînée Vinicius, un spectacle affreux lui secoua violemment les nerfs.

Ursus portait dans ses bras un homme entièrement plié en arrière, les reins cassés, la tête ballante et vomissant le sang.

A la vue de Lygie dans les bras de Vinicius, il donna un dernier coup de poing sur cette tête et bondit sur le ravisseur.

Un éclair traversa l'esprit du jeune patricien.

— La mort! pensa-t-il.

Comme dans un rêve il entendit Lygie crier: « Ne tue pas » et une force surhumaine délia ses bras serrés autour de la jeune fille... Tout tourna autour de lui et il s'évanouit.

Cependant Chilon, toujours à son poste à l'angle de la rue, attendait, partagé entre la terreur et la curiosité. Le temps lui semblait long.

Il envisageait cette perspective d'assez bonne humeur. Si Lygie échappait, pensait-il, il aurait encore à la retrouver et ce serait l'occasion de soutirer à Vinicius encore force sesterces. De quelque façon que l'événement tourne, ils travaillent pour moi...

Mais qu'est-ce que cela?

Sous la voûte du couloir, Ursus avait paru, portant le corps inerte de Croton jeté en travers sur son épaule, et lorsqu'il eut regardé de tous côtés il courut vers le fleuve.

Chilon s'aplatit au mur.

— S'il me voit, je suis mort, se dit-il.

Mais Ursus, emporté dans sa course, disparut sans le voir au tournant de la rue.

Chilon se précipita à travers les rues et les ruelles, avec l'agilité d'un jeune cou-

reur. Epuisé, il s'assit sur le seuil d'une maison, et songea au sort de Vinicius.

Il avait bien vu le Lygien porter le corps de Croton à la rivière; mais de Vinicius il ne savait plus rien. Était-il mort, vivant, blessé ou captif?

A la réflexion, il se dit que les chrétiens auraient reculé devant le meurtre d'un personnage aussi considérable, dont la mort eût attiré sur eux une persécution générale.

Selon toute vraisemblance, ils n'avaient fait qu'arrêter Vinicius pour donner à Lygie le temps de se mettre en sûreté.

Si le terrible Lygien ne l'a pas anéanti du premier choc, il doit vivre, et s'il vit, il reconnaîtra lui-même que je ne l'ai point trahi. Dans ce cas, loin d'avoir rien à craindre, c'est une source nouvelle de profit qui va jaillir. Je peux avertir un des affranchis de Vinicius de l'endroit où est son maître. Il s'en arrangera seul ou avec le préfet. Je puis également aller chez Pétrone et y recueillir une récompense. J'ai retrouvé Lygie; maintenant je vais me mettre à chercher Vinicius. Et quand j'aurai retrouvé Vinicius je me remettrai à chercher Lygie.

Comme il tombait de sommeil, il se dirigea vers son habitation, se jeta sur sa couche et s'y endormit aussitôt.

Il y dormit jusqu'au soir; son esclave, acheté avec l'argent de Vinicius, l'éveilla parce qu'un homme le cherchait pour une affaire urgente.

Chilon regarda discrètement par la porte; la gigantesque silhouette d'Ursus lui apparut.

Ses jambes flageollèrent et son sang se glaça.

— Syra!... Je suis sorti... Je ne connais pas ce brave homme...

— Je lui ai dit que tu étais là et que tu dormais; il a voulu que je te réveille.

— Dieux!... Je te ferai...

Mais Ursus impatienté s'approcha de la porte et passant sa tête dans la chambre:

— Chilon Chilonidès!

— La paix soit avec toi! Oui, tu es le meilleur des chrétiens... et je suis Chilon... Mais tu te trompes... Je ne te connais pas.

— Chilon Chilonidès, répéta Ursus, ton maître Vinicius te demande et veut que tu viennes avec moi auprès de lui.

DEUXIÈME PARTIE

Vinicius s'éveilla en proie à une vive douleur. Trois hommes étaient penchés sur lui, dont deux lui étaient connus : Ursus et le vieillard qu'il avait repoussé pour emporter Lygie. Le troisième lui massait le bras gauche.

La douleur était telle que Vinicius

du Christ, qui était le traître, mais bien l'homme qui a voulu lui faire commettre ce meurtre.

— C'est le mauvais esprit, dit Ursus, et moi je l'avais pris pour un ange.

— Tu me diras cela plus tard, dit Glaucos; pour l'instant, occupons-nous du blessé.

Vinicius qui s'était évanoui à nouveau, se réveilla après l'opération.

Lygie était près de son lit et tenait dans les mains une cuvette où Glaucos trempait une éponge dont il rafraichissait la tête du blessé.

Puis elle tendit vers les lèvres de Vinicius une coupe d'eau mélangée de vin.

Quand Glaucos eut achevé le pansement, il ne souffrait presque plus.

— Donne-moi encore à boire, pria-t-il.

Lygie passa dans la seconde chambre chercher une nouvelle coupe et Crispus ayant dit quelques mots à Glaucos s'approcha du lit.

— Vinicius, lui dit-il, Dieu a empêché que tu ne commettes une mauvaise action et t'a conservé la vie, pour que tu puisses revenir à des sentiments meilleurs. Dieu t'a mis à notre merci. Mais nous croyons au Christ qui nous ordonne d'aimer nos ennemis. Nous nous appliquons donc à te soigner et à te rendre la santé. Mais nous ne pourrons te garder plus longtemps.

— Vous allez m'abandonner? demanda Vinicius.

— Nous allons quitter cette maison où nous sommes exposés aux poursuites du préfet. Ton compagnon a été tué, toi-même blessé : et bien que nous soyons tout à fait innocents, c'est nous qui serions frappés par les lois.



pensant qu'on le torturait par vengeance murmura : Tuez-moi...

Eux sans se soucier de ses paroles, continuèrent leur besogne. Le terrible Ursus dont le visage barbare était empreint de tristesse, présentait un paquet de bandes à l'homme qui tenait le bras de Vinicius, tandis que le vieillard lui disait :

— Glaucos, es-tu sûr qu'il réchappera de cette blessure à la tête?

— Oui, digne Crispus. Quand Ursus l'a lancé contre le mur il a protégé sa tête de son bras. Le bras est cassé, mais la blessure de la tête est légère.

— Tu as souvent soigné nos frères, et ils te disent habile. C'est pourquoi j'ai envoyé Ursus te chercher.

— Oui, et en route, Ursus m'a avoué qu'il avait eu hier le dessein de me tuer.

— Par bonheur il m'avait communiqué son projet. Et je l'ai persuadé que ce n'était pas toi, qui est un bon serviteur

— Ne craignez rien, dit Vinicius, je vous protégerai.

Crispus n'osa pas lui dire qu'on n'avait en lui une suffisante confiance.

— Voici des tablettes et un stylet. De ta main droite qui est valide je te prie

voulu se réconcilier avec elle; mais il lui fallait du temps.

— Ecoutez-moi, chrétiens, dit-il. Cette nuit, j'étais avec vous à l'Ostrianum et j'ai entendu exposer votre doctrine.

D'ailleurs, si je ne la connaissais pas,



Lygie apparut près de son lit.

d'écrire à tes serviteurs qu'ils viennent te chercher ce soir avec une litière et te ramènent chez toi. Pour nous, nous sommes obligés de partir aujourd'hui même.

Vinicius tout blême, songea que s'il perdait à nouveau Lygie ce serait cette fois pour toujours. A tout prix il eût

vos actes suffiraient à me persuader que vous êtes bons et honnêtes.

Continuez de demeurer ici et laissez-moi y rester aussi. Demandez à cet homme qui est médecin, qui du moins, sait soigner un blessé, si je puis être porté chez moi. Avec mon bras cassé, j'ai besoin de rester quelques jours immo-

bile. Je vous déclare donc que je ne bougerai de cette place, à moins que vous ne me jetiez à la porte.

Il s'arrêta hors d'haleine, et Crispus reprit :

— Personne, seigneur, ne te fera la moindre violence. C'est nous qui sortirons pour sauver nos têtes.

Vinicius, que cette résistance irritait, fronça le sourcil et insista :

— Personne ne nous a vus entrer dans cette maison, sauf un Grec qui nous a accompagnés à l'Ostrianum. Allez le chercher chez lui. Il est à mes gages et je lui ordonnerai de garder le secret. Je vais écrire chez moi que je pars à Bénévènt. Si le Grec avait déjà instruit de cette affaire le préfet, je dirai que c'est moi qui ai tué Croton, et lui qui m'a cassé le bras. Vous ne courez donc aucun risque à rester ici. Allez vite me chercher le Grec qui s'appelle Chilon Chilonodès.

— C'est bien, dit Crispus, Glaucos restera avec toi et te continuera ses soins avec la veuve et son fils, qui demeurent dans cette maison.

— Vieillard, dit Vinicius, écoute-moi. Je te suis reconnaissant et j'ai confiance en toi. Mais avoue-moi franchement le fond de ta pensée. Tu crains que je ne fasse venir mes esclaves pour leur faire enlever Lygie.

— Oui, dit sèverement Crispus.

— Réfléchis donc à ce que je te dis. Je vais sous vos yeux annoncer mon départ à mes gens. Je n'aurai après que vous seuls autour de moi. Songes-y bien et cesse de m'irriter plus longtemps.

Et le visage contracté de colère il ajouta :

— Ne crois pas que je veuille cacher mon désir de rester ici pour Lygie. Toutefois j'ai renoncé à lui faire aucune violence... Mais si elle me quitte, j'arracherai mes bandages et me laisserai mourir de faim. Que ma mort retombe alors sur toi et sur tes frères ! Pourquoi ne pas m'avoir achevé tout de suite ?

Comme il disait ces mots, Lygie apparut. Elle s'approcha de Crispus, le visage inspiré et semblant être l'écho d'une voix supérieure, elle dit :

— Crispus, gardons-le avec nous et restons auprès de lui jusqu'à ce que Dieu lui ait rendu la santé !

— Que ton désir soit accompli, répondit Crispus.

Vinicius demeura profondément ému de cette déférence du vieillard.

Quand Lygie, quelques instants après, lui offrit à boire, il eût voulu lui prendre la main, mais il n'osa...

Il n'osa, lui, Vinicius, qui lui avait écrasé les lèvres sous sa bouche, lui qui avait dit à Acté qu'il la traînerait par les cheveux jusqu'à son lit et la ferait fouetter.

Vinicius après avoir bien expliqué à Ursus où demeurerait Chilon, écrivit quelques mots sur ses tablettes, et les tendit à Crispus.

— Je vous donne ces tablettes, parce que ce Chilon est un homme méfiant et rusé.

Quand Ursus se trouva en face de Chilon, il ne le reconnut pas, car il ne l'avait vu que la nuit et sous son manteau. Chilon se remit vite de sa terreur car la vue des tablettes lui fit comprendre que Vinicius ne le soupçonnait en rien de l'avoir attiré dans un guet-apens.

— Où me conduis-tu ? demanda-t-il.

— Au Transtévère.

— Je ne sais où c'est, car je ne suis à Rome que depuis quelques jours.

Ursus, qui savait par Vinicius que le Grec avait passé la nuit à l'Ostrianum et de là était venu à leur maison, s'arrêta interloqué.

— Tu mens, vieillard, aujourd'hui même tu as accompagné Vinicius jusqu'à notre porte.

— Ah ! fit Chilon, j'ignorais que votre maison était dans le Transtévère. Je ne connais pas les noms des quartiers de Rome. Oui, mon ami, j'ai conduit Vinicius jusqu'à votre porte, et là, je l'ai conjuré de ne pas en franchir le seuil.

J'étais aussi à l'Ostrianum, car je me suis attaché depuis quelque temps à la conversion de Vinicius ; je tenais à ce qu'il entendit le vieil apôtre.

Vinicius est un des amis les plus puissants de César et l'esprit du mal le conduit encore trop souvent. S'il tombait en seul cheveu de sa tête, César en punirait tous les chrétiens. Qu'allez-vous faire de lui ?

— Le Christ nous a ordonné la miséricorde.

Ursus eut un soupir et Chilon se dit qu'il saurait bien faire de ce terrible homme ce qu'il voudrait.

Ils étaient arrivés devant la maison

mais l'angoisse avait repris Chilon.

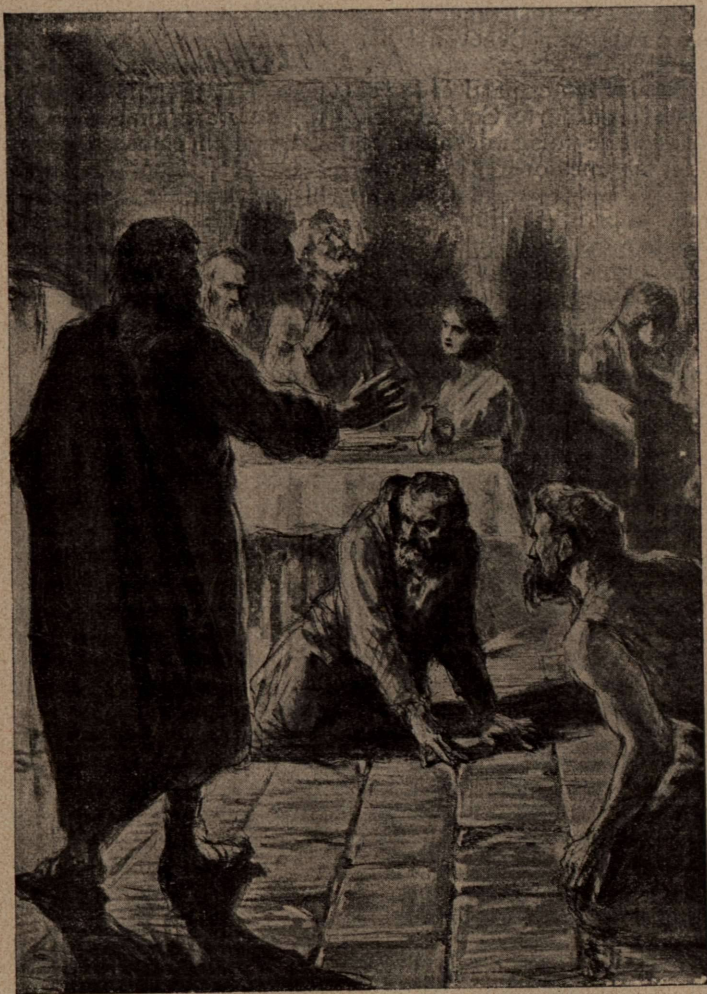
La chambre, à peine éclairée par la flamme des lampes, était dans l'obscurité.

Chilon, dans un coin, distingua Vinicius couché sur un lit.

Sans regarder autour de lui, il alla

— Croton s'est précipité sur moi, pour m'assassiner et me voler. Tu entends bien ? Moi je l'ai tué et les gens qui sont ici ont soigné et pansé mes blessures.

Chilon comprit que le discours de Vinicius avait été concerté avec les chrétiens.



Céphase, que Dieu te pardonne tes torts envers moi.

droit vers le tribun près duquel il se sentait plus rassuré.

— Seigneur ! que ne m'as-tu écouté ! dit-il les mains jointes.

— Tais-toi, fit Vinicius, et écoute.

Et ses yeux perçants fixés sur Chilon, lentement, appuyant sur les mots avec le ton d'un ordre qui devait se graver dans l'esprit du Grec, il lui dit :

— Ah ! c'était un fameux coquin, seigneur ! Et je t'avais pourtant bien mis en garde contre lui.

Vinicius le regarda d'un air interrogateur :

— Qu'as-tu fait aujourd'hui ? lui dit-il.

— Ne t'ai-je point dit, seigneur, que j'ai fait des vœux pour ta santé.

Et j'allais précisément venir te voir.

quand ce brave homme est venu me chercher de ta part.

— Voici une tablette que tu vas porter chez moi à mon affranchi. J'y écris que je pars pour Bénévènt. Tu lui expliqueras de vive voix que je suis parti ce matin sur un appel pressant de Pétrone.

Il répéta encore avec insistance :

— Je suis parti pour Bénévènt! Tu m'entends bien!

— Oui, seigneur! Tu es parti et je t'ai fait mes adieux à la porte Capène. Et depuis cet instant, je suis si désolé, que si ta générosité n'y met ordre, je mourrai.

— Eh bien! reprit Vinicius, je vais ajouter quelques mots pour qu'on sèche tes larmes. Fais-moi passer la lampe.

Chilon, de plus en plus rassuré, se leva et décrocha du mur une des lampes allumées.

Mais ce mouvement ayant fait glisser son capuchon, son visage se trouva soudain en pleine lumière. Glaucos assis sur un banc, bondit vers lui.

— Tu ne me reconnais pas, Céphase! s'écria-t-il.

Et sa voix était si terrible, qu'elle fit trembler tous les assistants.

Chilon leva la lampe et la laissa tomber aussitôt; plié en deux, d'une voix gémissante, il s'écria :

— Je ne suis pas Céphase! Ce n'est pas moi! Ayez pitié!

— Voilà le traître qui m'a vendu, dit Glaucos, qui m'a ruiné avec ma famille!

Vinicius comprit que le médecin qui l'avait soigné, était ce même Glaucos dont il connaissait également l'histoire.

Quant à Ursus, subitement éclairé par cet incident, il reconnut Chilon. Lui saisissant les bras et l'amenant à lui :

— C'est cet homme-là qui m'a persuadé d'assassiner Glaucos.

— Pitié! geignit Chilon, et se tournant vers Vinicius : Seigneur! Sauve-moi! J'ai eu confiance en toi... Dis-leur... ta lettre... je la remettrai... Seigneur! Seigneur!

Mais Vinicius le regarda d'un air indifférent. Il était fixé sur la valeur du coquin, et d'ailleurs insensible à la pitié.

— Enterrez-le dans le jardin, dit-il, un autre va porter ma lettre.

Chilon comprit que c'était son arrêt de mort; il fondit en larmes.

— Pitié! au nom de votre Dieu... Je

suis chrétien!... Si vous en doutez, baptisez-moi à nouveau, une fois, deux fois, dix fois. Glaucos c'est une erreur. Je vais vous expliquer... Je veux être votre esclave... mais ne me tuez pas! Pitié!

Sa voix s'affaiblissait, étranglée par les sanglots. Mais, derrière la table, l'apôtre Pierre se leva et dit au milieu du silence :

— Le Christ a dit : « Si ton frère a péché contre toi, punis-le. Mais, s'il se repent, pardonne-lui. »

Un silence absolu se refit.

Glaucos étant demeuré longtemps le visage dans ses mains dit enfin :

— Céphase, que Dieu te pardonne ce que tu m'as fait comme je te pardonne au nom du Christ!

Ursus dit à son tour :

— Que le Christ me pardonne comme je te pardonne.

Chilon était tombé à terre. Rampant sur les mains, les yeux hagards, il semblait chercher de quel côté viendrait la mort. Il n'en pouvait croire ni ses yeux, ni ses oreilles, ni concevoir qu'on lui fit grâce.

Il se remit peu à peu et l'apôtre lui dit :

— Va-t'en en paix.

Le Grec se leva, blême, tremblant encore, incapable de prononcer un mot, et d'instinct, s'approcha du lit de Vinicius pour y chercher une protection. Epouvanté par la clémence de ces gens, autant qu'il l'eût été par leur cruauté, il avait hâte de s'éloigner et de se trouver sain et sauf hors de leurs mains.

— Donne la lettre, seigneur! Donne la lettre!

Il saisit la tablette que tendait Vinicius, le salua ainsi que les chrétiens et se précipita dehors.

Convaincu que le Lygien allait se jeter sur lui et le tuer, il voulut fuir, mais ses jambes paralysées par l'effroi, l'en empêchèrent et il s'affaissa. Ursus était à côté de lui.

Le visage contre terre, Chilon gémit :

— Ursus!... Au nom du Christ!

Ursus lui répondit :

— Ne crains rien. L'apôtre m'a dit de te conduire jusqu'à la porte.

Chilon releva la tête :

— Tu dis? Tu ne veux pas me tuer?...

— Non, je ne te tuerai pas!

— Aide-moi à me remettre debout,

dit le Grec, tu ne me tueras pas? Mène-moi jusqu'à la rue. Après je pourrai aller seul.

Ursus l'enleva comme une plume et le mena jusqu'à l'entrée qui s'ouvrait sur la rue.

Chilon respira enfin librement. Il se tâta des pieds à la tête pour s'assurer qu'il était bien en vie et s'enfuit à toutes jambes. Au bout de cent pas, il s'arrêta et dit :

— Mais pourquoi donc ne m'ont-ils pas tué?

Vinicius, incapable de comprendre la conduite des chrétiens, n'était pas moins stupéfait de l'aventure de Chilon.

Que ces gens au lieu de se venger de lui, l'eussent traité comme ils l'avaient fait, et soigné avec tant de dévouement, il l'attribuait un peu à leur doctrine, beaucoup à la protection de Lygie et aussi à l'importance de sa personne.

Mais leur façon de se comporter avec Chilon dépassait tout ce qu'il pouvait concevoir. Pourquoi, se disait-il, n'ont-ils pas tué ce Grec?

A sa stupeur se mêla une pitié et un certain mépris pour ces chrétiens.

Il voyait en eux un bétail destiné fatalement à tomber sous la dent des loups et toute sa nature de Romain se révoltait à cette idée de se laisser dévorer.

Mais quelque chose le frappa; c'est que Chilon parti, tous les visages rayonnaient de joie autour de lui. L'apôtre ayant mis ses mains sur la tête de Glaucos, lui dit :

— Le Christ en toi a triomphé.

Crispus dit que ce jour venait de marquer une grande victoire. Au mot de victoire, Vinicius sentit toutes ses pensées en déroute et comme Lygie lui présentait à boire, il lui demanda :

— Alors, toi aussi, tu m'as pardonné?

— Je suis chrétienne et il est défendu aux chrétiens de garder de la rancune dans leurs cœurs.

— Lygie, lui répondit Vinicius, sans connaître ton Dieu, je veux lui offrir cent bœufs en sacrifice, et uniquement parce qu'il est ton Dieu.

— Quand tu auras appris à l'aimer,

dit-elle, tu l'honoreras dans ton cœur.

— Uniquement parce qu'il est ton Dieu, acheva Vinicius d'une voix sourde.

Vinicius ne tarda pas à s'endormir; il rêva qu'il voyait Lygie prêtresse d'un temple érigé au milieu d'un vieux cimetière abandonné. Il la suivait des yeux au sommet du temple.

Lui s'élançait péniblement dans un escalier tortueux qui menait jusqu'à elle, dans le but de l'enlever; derrière lui Chi'on rampant et tremblant de terreur essayait de le retenir en lui disant : « Seigneur! abstiens-toi, car c'est une prêtresse et Lui la vengera. »



Vinicius, sans comprendre quel était ce vengeur sentait qu'il allait faire un sacrilège.

Soudain, comme il atteignait le sommet du temple, il aperçut Lygie et près d'elle l'apôtre à la barbe blanche, qui disait : « Ne porte point la main sur elle, car elle est à moi! »

Vinicius s'éveilla et jeta les yeux autour de lui.

Les bûches de pin qui flamboyaient dans l'âtre, jetaient leurs reflets sur le visage de Lygie assise au pied de son lit.

Il en fut ému jusqu'au fond de l'âme.

Elle avait veillé toute la nuit précédente à l'Ostrianum; toute la journée elle l'avait soigné et maintenant, pendant que tous se reposaient, elle seule qu'il avait offensée, veillait à son chevet... Elle le faisait pour obéir à sa foi. Et dans le même temps qu'il admirait l'enseignement du Christ, un pénible sentiment s'éveillait en lui.

Combien il lui eût été plus doux que

Lygie eût agi de cette façon par seul amour de lui, de son visage, de ses yeux, de son corps de jeune athlète, c'est-à-dire pour les mêmes raisons qui avaient poussé dans ses bras tant de belles Grecques et Romaines.

Et soudain, il sentit que si Lygie eût ressemblé aux autres femmes il l'eût trouvée moins accomplie.

Elle, avait ouvert les yeux, et voyant les regards de Vinicius qui la fixaient,



elle s'approcha et lui dit : « Je suis auprès de toi. »

Et Vinicius répondit : « J'ai vu ton âme dans mon rêve. »

Le lendemain Vinicius s'éveilla fort dolent encore, mais sans fièvre. Il crut qu'on avait parlé auprès de lui.

Il regarda et s'aperçut que Lygie avait quitté la chambre.

Ursus, penché sur la cheminée, remua les cendres pour ranimer le feu.

Vinicius l'interpella.

— Hé! esclave!

Ursus tourna sa tête et avec un sourire bienveillant :

— Que Dieu, seigneur, te donne une bonne journée, mais je suis un homme libre, et non point un esclave.

— Tu n'es donc point de la maison d'Aulus? demanda-t-il.

— Non, seigneur, je sers Callina, comme j'ai servi sa mère, mais librement. Dans notre patrie, il n'y a pas d'esclaves.

— Où est Lygie? s'informa Vinicius.

— Elle a veillé toute la nuit et vient de sortir; je la remplace pour préparer ton déjeuner.

— Pourquoi n'as-tu pas veillé à sa place?

— Elle n'a point voulu; je n'avais qu'à obéir.

Ses yeux se firent plus durs et il ajouta :

— Si je ne lui avais pas obéi, tu ne vivrais plus.

— Regretterais-tu de ne pas m'avoir tué?

— Non, seigneur, le Christ a défendu de tuer.

— Et Atacin? Et Croton?

— Ce n'est pas de ma faute, murmura Ursus en regardant avec une sorte de détresse comique, ses mains qui sans doute étaient demeurées païennes en dépit du baptême.

Puis il mit une marmite au feu et accroupi près de la cheminée, il suivit la flamme d'un air pensif.

— C'est toi le coupable, seigneur, dit-il après un instant. Pourquoi as-tu voulu faire violence à la fille d'un roi?

Vinicius eut d'abord une révolte à entendre ce rustre, ce barbare lui parler sur ce ton, et se permettre même de le blâmer.

Mais le désir de parler de Lygie l'emporta sur sa colère.

— Quand César a fait enlever Callina, expliqua Ursus, j'ai songé à retourner dans nos forêts appeler les Lygiens au secours de la fille du roi.

Les Lygiens auraient certainement marché sur le Danube, car ils sont bons, bien que païens. Je leur aurais en même temps porté « la bonne parole ». Je le ferais plus tard, quand Callina sera revenue chez Pomponia. Je lui demanderai à retourner dans ma patrie, car le Christ est né bien loin et les Lygiens n'ont pas entendu parler de lui.

Il mit au feu la marmite qui contenait le déjeuner de Vinicius et suivit la cuisson tandis que ses souvenirs se reportaient à la forêt lygienne. Quand le

brouet eut longuement bouilli il le versa dans une écuelle et dit à Vinicius :

* — Glaucos a recommandé que tu bouges le moins possible, même ton bras valide, et Callina m'a ordonné de te faire manger.

Ursus s'assit près du lit et puisa le brouet dans une coupe qu'il présenta aux lèvres du malade. Il appliquait à ces soins tant de bonne volonté, tant de bienveillance souriante dans ses yeux bleus, que Vinicius ne pouvait reconnaître en lui le terrible personnage de la veille.

Et pour la première fois de sa vie le jeune patricien essayait de démêler quels sentiments pouvaient agiter le cœur d'un serviteur et d'un barbare.

Pourtant toute l'application d'Ursus ne pouvait venir à bout de sa maladresse.

Ses doigts d'Hercule enveloppaient si complètement la coupe qu'à peine il y restait une place pour les lèvres de Vinicius. Confus et s'efforçant vainement, le géant finit par avouer :

— Je vais appeler Myriam ou Nazaire, dit-il...

La portière s'écarta et Lygie parut, le visage pâli par les veilles.

— Je viens vous aider, dit-elle.

Vinicius dont le cœur battait à se rompre lui reprocha doucement de n'avoir pas songé encore à prendre quelque repos.

— J'allais justement le faire, répondit-elle gaiement, mais auparavant je veux remplacer Ursus.

Elle prit le gobelet et s'asseyant sur le bord du lit, elle fit manger Vinicius, heureux et confus. Comme elle se penchait sur lui, la chaleur de son corps, le frôlement de ses longs cheveux répandus le firent pâlir d'émoi ; il sentit dans l'enivrement de sa passion, qu'aucune tête au monde ne lui était plus chère, et que plus rien en dehors de Lygie ne comptait plus pour lui.

Il remercia Lygie et malgré toute la joie qu'il éprouvait à la sentir près de lui, il dit :

— C'est assez, va prendre quelque repos, ma divine.

— Ne m'appelle pas ainsi, répondit-elle. Je ne dois pas t'entendre me parler de cette façon.

Elle lui sourit et protesta qu'elle n'avait plus sommeil, qu'elle ne sentait plus de

fatigue et qu'elle resterait auprès de lui jusqu'à ce que Glaucos vint la remplacer.

Vinicius écoutait les paroles de Lygie, s'efforçant de trouver des mots pour lui exprimer sa reconnaissance.

— Lygie, lui dit-il enfin, j'ai pris un mauvais chemin pour me rapprocher de toi. Je te prie donc aujourd'hui de retourner chez Pomponia et je te jure qu'à l'avenir, personne ne tentera plus sur toi la moindre violence.

Le visage de Lygie s'assombrit :

— Il m'est interdit à présent de revenir près d'elle.

— Et pourquoi ? fit Vinicius surpris.

— Je sais que quelques jours après ma fuite, César a fait venir Aulus et Pomponia et les a menacés de les punir pour avoir participé à mon enlèvement. Heureusement Aulus a pu se disculper et dire à Néron : « Tu sais, César, que jamais un mensonge n'est sorti de ma bouche. Ni moi, ni Pomponia ne sommes pour rien dans sa fuite et nous ignorons même ce que Lygie est devenue. »

César le crut et n'y pensa plus. Quant à moi, j'ai renoncé à voir ou à écrire à Pomponia pour qu'elle puisse continuer à dire qu'elle ignore ma retraite, car il nous est interdit de mentir.

Et au souvenir de Pomponia, les yeux de Lygie s'emplirent de larmes, mais elle les refoula et reprit :

— Je sais combien Pomponia déplore ma perte ; mais les chrétiens ont des consolations inconnues aux autres hommes.

— Oui, dit Vinicius, vous avez le Christ et dans ce moment, où tu es assise près de moi, c'est à lui seul que tu penses. Pour moi, il n'y a qu'une divinité, c'est toi. Je voudrais te vouer toute mon adoration et mes offrandes... à toi, trois fois divine.

Bien que chacun de ces mots lui parût un blasphème, Lygie ne pouvait se défendre d'une pitié sincère pour Vinicius. Elle comprenait que ce Romain si dur, si impitoyable lui appartenait comme un esclave.

Et à voir tant d'humilité et le pouvoir qu'elle avait sur lui, elle sentit son cœur se dilater d'une joie pleine de fierté. Elle revit ce Vinicius beau comme un dieu lui avouant son amour dans le jardin d'Aulus.

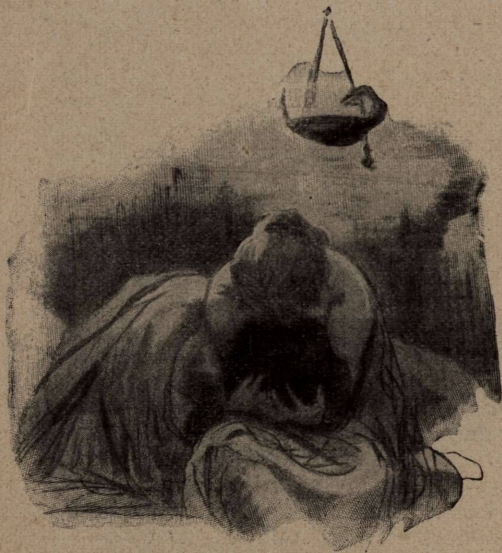
Mais là, sur ce lit de blessé, avec son

visage aquilin, son front pâli et ses yeux implorants, anéanti par son amour, il était tel qu'elle avait rêvé de le voir, tel qu'elle eût voulu l'aimer de tout son cœur...

Et brusquement elle trembla... sentant qu'une heure allait venir où l'amour de cet homme renversant tout, l'emporterait comme un ouragan.

Lygie pensait que distraire la plus mince partie de son cœur de l'amour du Christ, pour un amour profane, était un péché contre Lui et sa doctrine.

Et à compter de ce moment elle ne fit



que de rares apparitions dans la salle commune.

Elle voyait les yeux de Vinicius s'attacher à elle implorants, elle voyait qu'il souffrait silencieusement de peur qu'une plainte l'effarouchât.

Un jour elle vit qu'il avait pleuré, et pour la première fois elle pensa qu'elle pourrait sécher ses larmes d'un baiser. Se méprisant elle-même, elle passa la nuit suivante à pleurer.

Vinicius à présent dans ses conversations avec Glaucos, bannissait toute morgue. Il en était venu à penser que ce pauvre esclave médecin, la vieille Myriam et Crispus étaient, comme lui, des êtres humains.

Pourtant si le jeune patricien avait pu sans trop de peine faire plier sa violence sous la discipline chrétienne, il lui était

autrement difficile d'amener son esprit à sympathiser avec la doctrine du Christ.

Mais que deviendrait le monde et la puissance de Rome sous ce nivellement de la société, où rien ne restait des religions, de l'ordre et de la hiérarchie sociales ?

Les Romains pouvaient-ils abdiquer leur empire sur l'univers et traiter en égaux ce troupeau de peuples vaincus ?

Toutes ses idées de patricien se révoltaient à cette supposition.

Lygie, qui devinait le trouble de sa pensée, ses efforts et la répulsion qu'il éprouvait pour la doctrine chrétienne, s'en affligeait mortellement.

Un jour, qu'assise près de lui, elle lui disait qu'il n'y avait rien hors de la doctrine chrétienne, comme il commençait à reprendre des forces il s'aïda de son bras valide, posa sa tête sur les genoux de la jeune fille, et lui dit :

— La vie, c'est toi.

Lygie demeura la poitrine haletante.. le vertige la gagna, tandis qu'un frisson la parcourut des pieds à la tête. Saisissant dans ses mains la tête de Vinicius, elle voulut la soulever ; mais dans l'effort qu'elle fit ses lèvres effleurèrent presque les cheveux du jeune homme. Enivrés tous deux, ils luttèrent un moment contre une passion qui les poussait irrésistiblement aux bras l'un de l'autre. Mais Lygie se releva et s'enfuit.

Vinicius ne se douta point qu'il allait cruellement payer ce cher bonheur.

Lygie comprit qu'elle avait besoin maintenant d'être défendue contre elle-même.

Dès le matin, elle quitta sa chambre, appela Crispus dans le jardin et sous le berceau de lierre et de liserons, elle lui ouvrit son cœur et le supplia de la laisser quitter la maison de Myriam ; elle se sentait impuissante à vaincre dans son cœur, son amour pour Vinicius.

Crispus l'encouragea dans sa résolution de fuir. Il s'indignait que cette Lygie, cette fugitive qu'il avait accueillie et qu'il considérait comme un lys sans tache, cultivé dans la doctrine chrétienne, eût pu laisser entrer dans son cœur un autre amour que l'amour du Christ. Sa déception l'emplissait de chagrin et de stupeur.

— Pars et prie Dieu qu'il te pardonne tes fautes, lui dit-il d'un air accablé.

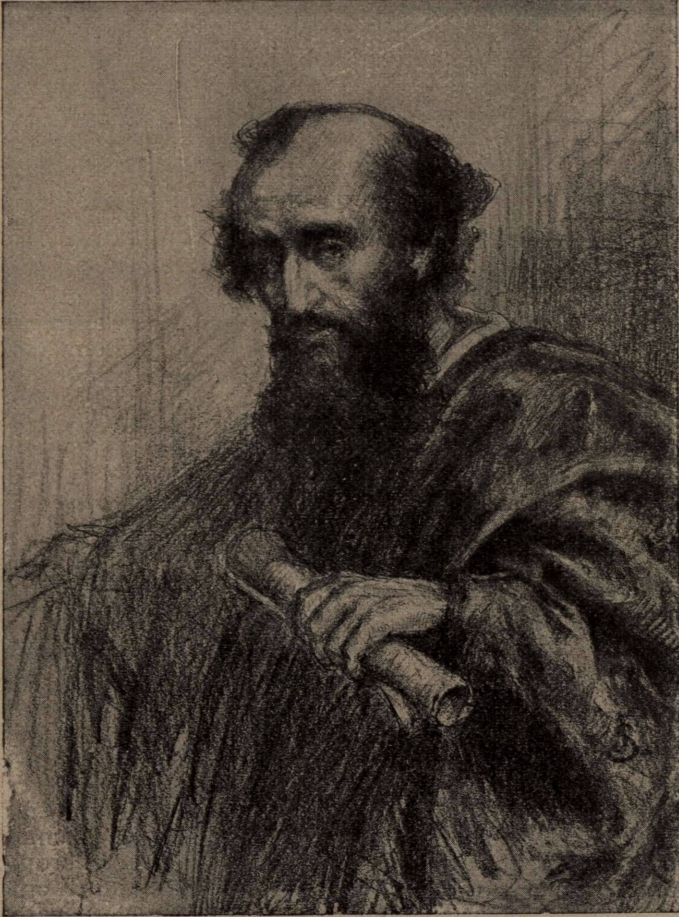
Fuis avant que le mauvais esprit t'ait perdue sans remède ; fuis avant que tu renies le Sauveur!...

Il s'arrêta soudain en apercevant à travers le rideau de lierre et de liserons, deux hommes dont l'un était l'apôtre Pierre. Quant à l'autre dont le visage

Lygie tombée à genoux, éperdue, cachait sa tête dans le manteau de l'apôtre.

Pierre imposant sa main de vieillard sur la tête de la jeune fille regarda le vieux prêtre et dit :

— Crispus, ne sais-tu pas qu'aux noces de Cana, notre Divin Maître a béni



Paul de Tarse.

était à moitié dissimulé sous le manteau il ne le reconnut pas d'abord et le prit pour le Grec.

Attirés par la voix de Crispus, ils étaient entrés sous le berceau et s'étaient assis sur un banc.

Quand le compagnon de l'apôtre découvrit sa figure ascétique et son crâne dénudé, Crispus reconnut Paul de Tarse avec ses yeux rouges, son nez aquilin et son air inspiré.

l'amour de l'épouse et de l'époux ? Crispus, crois-tu que le Christ qui accueillit Marie Magdala et lui pardonna ses péchés repousserait cette enfant pure comme le lys des champs ?

Toi, Lygie, aussi longtemps que les yeux de l'homme que tu aimes resteront fermés à la lumière de la Vérité, fuis-le pour éviter la tentation du péché, mais prie Dieu pour lui et sache que ton amour n'est pas coupable....



Vinicius à Pétrone.

« Je t'ai raconté mon séjour chez les chrétiens, je t'ai dit comment ils en usaient avec leurs ennemis, parmi lesquels ils pouvaient bien nous ranger, moi et Chilon; je t'ai dit les soins dévoués qu'ils m'ont prodigués, enfin comment Lygie avait disparu. Si Lygie eût été ma femme, elle n'eût pu me témoigner plus de dévouement qu'elle n'a fait et j'ai pensé bien des fois que l'amour seul pouvait inspirer une pareille sollicitude. Que de fois d'ailleurs, je l'ai



lu cet amour sur son visage, dans ses yeux?

« Eh bien! te le dirai-je? au milieu de ces gens simples, dans cette chambre misérable j'ai goûté un bonheur que je ne peux exprimer. Certainement je ne lui étais pas indifférent, et pourtant sans m'avertir, Lygie a quitté la maison de Myriam. Et moi, je demeure des journées entières, la tête dans les mains, cherchant une explication à sa conduite. Je t'ai dit, je crois, que je lui ai offert de la rendre aux Aulus. Il était trop tard. Les Aulus sont partis en Sicile.

« En tout cas, elle savait qu'elle pouvait être tranquille de mon côté, que jamais je n'userais contre elle de violence, et que ne pouvant oublier mon amour ni vivre sans elle, j'aurais mis tout mon bonheur à l'épouser.

« Elle s'est enfuie! Pourquoi? Elle ne courait plus aucun péril. Si elle ne m'aimait pas, il était si simple de me repousser...

« Et si cependant elle m'aimait? Alors elle fuyait devant l'amour. Je ne voulais pourtant pas lui interdire de croire en son Christ. J'étais même tout prêt à lui élever un autel dans mon atrium. Un Dieu de plus ou de moins ne m'importe guère. Volontiers j'aurais cru à celui-là et d'ailleurs les anciens dieux ne m'inspirent plus grande confiance.

« Mais les chrétiens ne se contentent pas de si peu. Il ne suffit pas de vénérer le Christ, il faut encore suivre sa doctrine.

« J'aurais beau leur promettre de me conformer à cette doctrine ils ne me croiraient point. Je comprends que leur doctrine est le renversement de la suprématie romaine. Pour eux plus de différence entre le vainqueur et le vaincu, entre le riche et le pauvre, entre le maître et l'esclave. Avec eux finit le droit et tout l'ordre du monde.

« Certes Lygie m'est infiniment plus précieuse que Rome et sa suprématie et l'univers peut crouler, si je l'ai, elle, dans ma maison... Mais ce n'est pas la question. Je te l'ai dit: les chrétiens ne se contentent pas d'une adhésion extérieure.

« Je t'ai dit qu'elle était partie à la dérobée. Mais en partant elle m'a laissé une croix, confectionnée de ses propres mains avec quelques rameaux de buis. A mon réveil j'ai trouvé cette croix près de mon lit.

« Je l'ai placée avec mes dieux, et sans savoir pourquoi je m'en approche avec crainte et respect comme d'une chose divine. J'aime cette croix parce que ce sont ses mains qui en ont réuni les branches, et je la déteste parce que c'est elle qui nous sépare. »

Vinicius entièrement guéri était rentré chez lui et y vivait enfermé, ne voyant de temps en temps que le médecin Glaucos. Il aimait ces visites qui lui procuraient l'occasion de s'entretenir de Lygie, mais Glaucos ignorait sa retraite.

Un jour, apitoyé de la tristesse de Vinicius, il lui confia que l'apôtre Pierre avait blâmé Crispus d'avoir reproché à Lygie son amour terrestre. Vinicius

pâlit d'émotion. Il avait bien cru jusqu'ici qu'il n'était pas indifférent à Lygie, mais le doute et l'incertitude l'avaient cruellement meurtri. A présent il venait d'apprendre par un étranger et par un chrétien que ses espérances n'étaient point chimériques.

Puisque Lygie l'aimait, il ne pouvait plus y avoir d'obstacle entre eux, car lui-même était disposé à honorer le Christ.

Vinicius recherchait maintenant la compagnie de Paul de Tarse dont la parole le remplissait d'étonnement et d'agitation.

Mais Paul de Tarse était parti pour Aricie et Glaucos se montrait plus rarement. Vinicius vivait dans un isolement presque absolu.

A la longue son naturel reprit le dessus, et pour oublier Lygie, il se jeta avec emportement dans les plaisirs faciles de la vie mondaine.

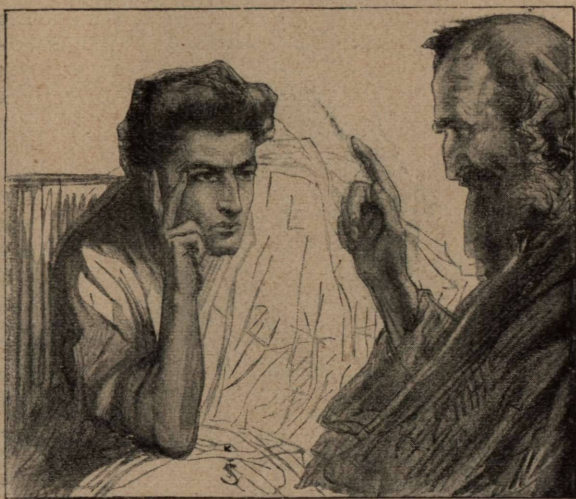
Un jour, parmi le défilé des chars de luxe, Vinicius aperçut Chrysothémis, la maîtresse de Pétrone, précédée de deux molosses et assiégée d'une cour de jeunes gens et de vieux sénateurs retenus à Rome par leurs fonctions.

Chrysothémis qui conduisait elle-même son char attelé de quatre poneys corses prodiguait autour d'elle des sourires. Elle aperçut Vinicius, et arrêtant son char le fit asseoir à ses côtés et l'emmena chez elle où il passa la nuit à festoyer. Vinicius s'y enivra si bien qu'il ne put se rappeler comment il était rentré chez lui. Il se souvint cependant que Chrysothémis lui ayant parlé de Lygie, il s'était fâché et dans son ivresse lui avait versé sur la tête une coupe de falerne. Il en tremblait encore de colère. Mais le lendemain, Chrysothémis sans rancune était venue le chercher.

Elle resta à souper chez lui et lui confia ses dégoûts. Elle était lasse de Pétrone et même de son joueur de luth. Son cœur était à prendre. Vinicius la consola toute une semaine ; mais leur liaison ne devait pas durer. Depuis l'incident du falerne, Chrysothémis s'était gardée de prononcer le nom de Lygie. Cependant Vinicius n'en détachait pas son esprit et voyait sans cesse les yeux de la jeune fille fixés sur lui.

Chrysothémis lui ayant fait une scène de jalousie à propos de l'achat de deux jeunes Syriennes, il la chassa sans plus de forme.

Il ne changea pas sa manière de vivre, il exagéra même ses débauches comme pour braver le souvenir de Lygie. Le retour de César ne le tira pas de son apathie et il fallut que Pétrone, pour l'amener chez lui, le fit chercher dans sa propre lumière. Pétrone le reçut avec empressement, mais Vinicius se laissait d'abord arracher les mots.



Puis ses pensées et ses sentiments trop longtemps comprimés, débordèrent brusquement en un flot de paroles. Il entra dans le détail de tous les événements qui l'avaient agité et se lamenta d'en être arrivé à un état de trouble où il ne démêlait plus rien de la vérité des idées et des choses.

Pétrone, frappé de l'altération des traits de Vinicius, le regardait gesticulant de ses mains comme un homme qui cherche à s'orienter dans les ténèbres. Après une réflexion, il lui demanda brusquement :

— As-tu essayé de chasser toutes ces tristesses et de goûter un peu de la vie ?

— Oui, j'ai essayé, répondit Vinicius. Pétrone éclata de rire.

— Ah ! traître ! On apprend vite les nouvelles par les esclaves ! Tu m'as pris Chrysothémis.

Vinicius avoua, d'un air dégoûté.

— Tous mes remerciements, continua

Pétrone. Je vais lui signifier son congé.

Tu m'as rendu deux services : d'abord tu m'as laissé Eunice et puis tu m'as débarrassé de Chrysothémis.

Ecoute : Tu vois devant toi un homme qui se levait tôt, faisait la fête, avait Chrysothémis, composait des satires, qui même parfois mêlait les vers à la prose et au demeurant s'ennuyait, comme César, sans savoir comment chasser ses tristes idées. Et sais-tu pourquoi tout cela?... Simplement parce que je courais bien loin chercher ce que j'avais sous la main... Une belle femme vaut toujours son pesant d'or... mais si elle vous aime



ar-dessus le marché, elle est tout bonement inestimable.

Voici donc mon nouveau raisonnement :

Je remplis ma vie de joie, comme je remplirais une coupe d'un cru illustre et j'y bois jusqu'à ce que ma main défaille et que mes lèvres blémissent. Et après, advienne que pourra. C'est ma nouvelle philosophie.

— Mais c'est ce que tu as toujours fait, et je ne vois pas la nouveauté...

Eunice, que Pétrone venait d'appeler, s'assit sur ses genoux en posant la tête sur sa poitrine.

Pétrone prit dans un plateau posé près de lui, une poignée de violettes, qu'il répandit sur les cheveux et la poitrine d'Eunice. Puis il lui découvrit les épaules. Ses lèvres erraient sur les

épaules et la poitrine frissonnantes d'Eunice, les yeux noyés de bonheur.

— Et maintenant songe à tes tristes chrétiens et compare. Si tu ne sens point la différence, tu es digne de vivre auprès d'eux. Eunice, ma divine, ordonne qu'on nous apporte des roses et qu'on prépare le déjeuner.

Il se mit à marcher à travers la salle.

— Tu prétends que Lygie t'aime, je veux le croire. Mais qu'est-ce qu'un amour qui se refuse? Cela ne veut-il pas dire qu'il y a quelque chose de plus fort que lui? Non, Lygie n'est pas Eunice.

— Tout est un sujet de souffrance, répondit Vinicius. Je t'ai vu couvrir les épaules d'Eunice de baisers, et j'ai pensé que si Lygie avait ainsi montré ses épaules, j'aurais préféré mourir. Mais à cette seule pensée, j'ai été saisi d'une terreur sacrée, comme si j'avais profané une vestale ou fait outrage à quelque divinité... Lygie n'est pas Eunice... Seulement nous ne les voyons pas l'une et l'autre des mêmes yeux. En dépit de mes souffrances, je suis heureux que Lygie ne ressemble ni à Eunice, ni aux autres femmes.

Pétrone sourit de dédain.

— Alors, ton abstinence n'est pas un sacrifice et je ne comprends plus.

— Oui, oui, dit vivement Vinicius, nous ne pouvons plus nous comprendre. Il y eut un silence.

— Que l'Enfer engloutisse tous les chrétiens! s'écria Pétrone.

Tu dis que leur doctrine est bienfaisante? Il n'est de bienfaisant que ce qui nous donne le bonheur, c'est-à-dire l'amour et la force. Et les chrétiens traitent ces choses de vanités. Et il n'est pas vrai non plus qu'ils soient justes. Si nous rendons le bien pour le mal, que rendrons-nous pour le bien? Et s'il revient au même d'être bon ou méchant, pourquoi les hommes seraient-ils bons?

— Non cela ne revient pas au même, mais d'après la doctrine des chrétiens, la récompense attend les bons dans la vie future, qui est éternelle.

— Ce sont là des choses que nous ne saurions vérifier... ou du moins que nous ne pourrions vérifier que lorsque nous n'aurons plus d'yeux... En attendant, les chrétiens sont des sots et l'avenir ne peut appartenir aux sots...

— La vie pour eux commence au lendemain de la mort.

— Peux-tu arriver à oublier Lygie ?

— Jamais.

— Alors voyage. Tu as voyagé mais comme un soldat pressé d'arriver et qui ne s'arrête pas en chemin. Qu'as-tu vu ? Rien. As-tu, comme moi, visité les temples grecs ? As-tu vu le colosse de Rhodes ? As-tu vu Alexandrie, Memphis, les Pyramides ? L'univers est grand et ne finit pas au Transtévère. Je vais accompagner César, et au retour je le quitterai pour aller vers l'île de Cypré.

Ma blonde et divine Eunice veut que nous allions à Paphos offrir des colombes en offrande à Vénus, et je veux que tu saches que tout ce qu'elle désire doit s'accomplir.

— Je suis ton esclave, dit Eunice.

— Je suis donc l'esclave d'une esclave, répondit Pétrone.

Et se tournant vers Vinicius :

— Laisse-là tes chrétiens et viens avec nous à Cypré. Je te dis que ce sont des sots ; tu le sens si bien toi-même, que ta nature se révolte à l'idée de suivre leur doctrine.

Nous, nous saurons vivre et nous saurons mourir. Et eux, que sauront-ils faire ?

Vinicius, revenu chez lui, réfléchit aux paroles de Pétrone et songea que peut-être, cette miséricorde des chrétiens ne tenait qu'à leur pusillanimité. Des hommes forts et vraiment virils pourraient-ils se conduire ainsi ?

Et c'est de là, sans doute, que venait la répulsion pour leur doctrine dans son âme de Romain.

Pétrone l'avait dit : Nous, nous saurons vivre et nous saurons mourir.

Et eux ? Pardonner ? Oui, mais ni haïr, ni aimer.

.....

César, mécontent d'être rentré à Rome ne songeait plus qu'à repartir pour l'Achaïe. Mais, en se rendant au Temple de Vesta, un incident imprévu lui fit bouleverser ses projets. Néron, sans croire aux dieux, les redoutait et la mystérieuse Vesta le remplissait d'une terreur particulière. En présence de cette divinité et près du feu sacré, son visage se convulsa, un frisson le saisit et il défaillit dans les bras de Vinicius qui, par

hasard, se trouvait derrière lui. On le transporta immédiatement au Palais, où il resta alité toute la journée. A la suite de cet événement, il fit annoncer au grand étonnement de tous les courtisans, qu'il ajournait son voyage, la divinité l'ayant mystérieusement averti d'éviter toute hâte.

Une heure après, on publiait à Rome, que César ayant remarqué l'air de tristesse des citoyens, s'était résolu à rester



au milieu d'eux pour partager paternellement leurs joies et leurs peines.

Le peuple ravi de cette décision, qui présageait des jeux et des distributions de blé, accourut au Palatin et remplit l'air de ses acclamations, en l'honneur de César. Lui, jouait aux dés avec les augustans.

— Oui, j'ai dû ajourner mon voyage, dit-il, l'Égypte et la souveraineté de l'Orient me sont assurées par les prophètes.

Vos yeux de mortels n'ont rien vu parce que la divinité se dérobe aux profanes. Mais sachez que Vesta elle-même s'est approchée de moi et m'a murmuré à l'oreille : « Recule ton voyage ». Cette intervention a été si imprévue qu'elle m'a terrifié, bien que j'eusse une preuve incontestable de la protection des dieux.

Et après un moment de réflexion :

— Savez-vous pourquoi les hommes

ont plus peur de Vesta que des autres divinités? Moi, le pontife suprême, j'ai été terrifié; et je serais certainement tombé à terre si quelqu'un ne m'avait soutenu. Qui donc était-ce?

— Moi, dit Vinicius.

— Ah! c'est toi! Et pourquoi ne nous as-tu pas accompagnés à Bénévent. J'ai su que tu avais été malade. Ton visage, en effet, en porte la trace. Ne m'a-t-on pas dit aussi que Croton avait tenté de t'assommer? Est-ce vrai?

— Oui... il m'a cassé un bras, mais je me suis défendu.

— Avec le bras cassé.

— Un barbare plus fort que Croton est venu à mon secours.

— Plus fort que Croton! s'écria Néron surpris. Tu ris! Croton était l'homme le plus fort de Rome. A présent, c'est Styphax, l'Ethiopien.

— César, je te le dis, je l'ai vu de mes propres yeux.

— Où donc est cet homme extraordinaire?

— J'ignore ce qu'il est devenu, César.

— Tu ne sais même pas de quelle nation il est?

— J'étais blessé et n'ai pas pensé à lui rien demander.

Tigellin intervint.

— Je m'en occuperai, César.

Mais Néron continua de parler à Vinicius.

— Je te remercie de m'avoir soutenu. Sans toi je me serais brisé la tête dans ma chute. Autrefois, tu étais un gai compagnon. Mais depuis ton retour de la guerre tu deviens sauvage et l'on ne te voit presque plus.

Au fait, reprit-il, que devient cette jeune fille... aux hanches étriquées... dont tu étais amoureux et que j'ai fait sortir de chez les Aulus à ton intention.

Vinicius se troubla mais Pétrone vint en hâte à son secours:

— Je suis sûr qu'il l'a oubliée... Tu vois sa confusion, seigneur... Demande-lui combien depuis il en a eu d'autres et il sera probablement très embarrassé d'en faire le compte. Les Vinicius sont bons soldats, mais encore meilleurs coqs.

Mais Néron répondit:

— L'ennui me dévore! L'avertissement de la divinité m'oblige à demeurer à Rome que j'ai en horreur. Je partirai

pour Antium. J'étouffe dans ces quartiers sans air, ces maisons en ruines, ces rues immondes. Leur pestilence se répand jusque dans mes jardins. Ah! si quelque cataclysme détruisait Rome, si quelque dieu irrité la ruinait de fond en comble, je vous montrerais ce que doit être la première ville du monde, ma capitale.

— César, répondit Tigellin, tu dis: « Si quelque dieu irrité ruinait la ville... » N'est-ce pas?...

— Oui! Eh bien?

— N'es-tu donc pas un dieu?

D'un geste las, Néron leva les épaules.

Il abaissa les paupières pour faire comprendre qu'il voulait se reposer. Les augustas saluèrent César et s'éloignèrent. Pétrone sortit avec Vinicius.

— Te voilà donc invité à la fête. Après tout, quand on a soumis l'univers, il est bien permis de se distraire.

— Ce qui me surprend, dit Vinicius, c'est que tu ne sois pas encore excédé de toutes ces fêtes.

— Et comment le sais-tu? Voilà bien longtemps, au contraire, que j'en ai par-dessus la tête. Mais je n'ai pas ton âge. J'ai des goûts qui ne sont pas les tiens. J'aime les livres, la poésie, les beaux vases, les pierres précieuses, une foule de choses auxquelles tu ne donnes même pas un regard. Enfin, j'ai Eunice, et tu n'as rien de semblable. J'aime à vivre entouré de chefs-d'œuvre. Pour toi, tu ne seras jamais un esthète. Je sais que dans la vie j'ai goûté à tout ce qu'il y avait de meilleur et toi tu cherches en vain je ne sais quoi. Si la mort frappait à ta porte, tu serais troublé, malgré ton courage, d'avoir déjà à partir. Moi, je suis prêt et j'accepterais l'inévitable avec la conscience d'un homme qui a savouré tous les fruits de la terre.

Certes, je n'ai pas de hâte; mais le moment venu, je ne ferai pas la grimace. Je tâcherai seulement de vivre gaiement jusqu'à la fin: les sceptiques sont gais. Les stoïciens, à mon avis, sont des sots. Encore leur doctrine trempe-t-elle les caractères, tandis que les chrétiens n'apportent que la tristesse qui est à la vie ce que la pluie est à la nature.

Vinicius haussa les épaules.

— On croirait que tu trembles que je ne devienne chrétien.

— Je tremble que tu ne gâches ta vie. Domine et jouis. Promets-moi que si tu rencontres un chrétien en allant chez toi, tu lui tireras la langue.

Et si, par hasard, tu tombais sur le médecin Glaucos, il ne serait même pas surpris... Au revoir.

Tigellin avait décidé de donner à César des fêtes inédites et fastueuses sur l'étang d'Agrippa pour compenser les désillusions d'Achaïe. Il voulait que les réjouissances fussent sans égales et dépassassent tout ce qui avait été imaginé par les autres courtisans. Dans cette intention, des ordres étaient partis pour que des animaux fantastiques, des poissons uniques, des plantes fabuleuses, des étoffes et des vases merveilleux y parviennent. Des provinces nombreuses furent mises à contribution et durent payer le tribut de cette orgie.

L'influence du favori grandissait chaque jour. Certes, Tigellin n'était pas plus considéré que les autres augustans, mais, avec habileté, il savait se rendre indispensable. Bien que Pétrone lui fût infiniment supérieur, autant par l'intelligence que par la rare distinction de ses manières, et quoique son caractère amusât davantage César, Tigellin restait le favori. Pétrone éclipsait son maître qui se targuait d'esprit et celui-ci jalousait son serviteur. César avait été froissé du surnom décerné à Pétrone. L'Arbitre des élégances, n'était-ce point lui, Néron ?

Par les soins de Tigellin, les tables du festin avaient été dressées sur un énorme radeau aux poutres dorées. Cette île improvisée, toute de verdure et de fleurs se trouvait reliée à des barques aux formes étranges par des cordages. Les bords du radeau disparaissaient sous les conques, pêchées dans l'océan Indien et la mer Rouge, et d'où s'échappaient des lotus et des roses. De loin en loin s'élevaient des statues de dieux. Des cages d'or ou d'argent renfermaient des oiseaux aux couleurs vives et chatoyantes. Des parfums pénétrants jaillissaient de fontaines de marbre.

Le milieu du radeau était recouvert d'un énorme velum pourpre, supporté par des colonnes d'argent ; sur les tables dressées scintillaient des verreries et des cristaux, provenant de pillages en Italie, en Grèce et en Asie mineure. Dans les

barques qui devaient transporter invités, des rameurs et des femmes au corps harmonieux, étaient assis.

Aussitôt que Néron, suivi de Poppée et des augustans, fut à bord et eut pris place sous la tente, le radeau glissa, emportant sur l'étang et les invités et les préparatifs du festin.

Des radeaux plus petits peuplés de



joueurs de harpe et de cithare suivaient dans le sillage, des musiciens dissimulés dans les ramures de la rive envoyaient vers l'île ambulante les accords atténués de la musique et des chants. César, surpris et charmé, admirait sans cacher son plaisir à Pythagore et à Poppée et quand des sirènes fictives nagèrent entre les barques, il fit force compliments à Tigellin.

Les esclaves commencèrent à servir les mets et les vins.

La beauté de Vinicius éclipsait celle des autres convives. Naguère sa face et son allure trop martiales décelaient un soldat professionnel. Maintenant la souffrance et les chagrins affinaient ses traits. Plus de hâle ni de bistre. Une tristesse sans rancune faisait ses yeux plus grands. Le buste gardait ses formes impeccables d'athlète que surmontait une tête délicate malgré sa vigueur.

Les vins glacés eurent bientôt échauffé les cœurs et les cerveaux. Des bosquets du rivage, de nouvelles barques se déta-

chaient à tout instant plus étranges que les précédentes et affectant des formes de libellules. Des nuées d'oiseaux voletaient au-dessus des assistants, retenus par des fils d'argent. A bord les convives devenaient plus bruyants et plus libres, et n'observaient plus l'ordre fixé par les organisateurs. L'exemple avait été donné par César. Il avait jugé bon de prendre la place de Vinicius à la gauche de Rubria, et parlait bas à l'oreille de la vestale. Vinicius s'empressait auprès de Poppée qui le pria de bien vouloir rattacher son pep'um entr'ouvert. La main du tribun était fébrile et maladroite. Poppée le regarda, sous ses longs cils, avec une langueur qui démentait le hochement de tête négatif dont elle secouait ses cheveux dorés.

Le soleil incandescent descendait derrière les grands arbres. Presque tous les convives divaguaient. L'immense radeau louvoyait à l'aventure et se rapprochait de la rive; derrière les buissons fleuris des hommes costumés continuaient à tirer des mélodies des flûtes de Pan et des flageolets. Le tambourin scandait le rythme; des vierges adorables se poursuivaient gaiement, déguisées en nymphes. Le crépuscule tomba: et tout à coup des milliers de lumières inondèrent de clarté l'étang et les taillis.

Des lupanars installés le long des rives taillèrent les flammes des lampes. Les filles et les épouses des plus illustres familles de Rome exhibaient leur nudité superbe au sommet des terrasses. Impudiques, du geste et de la voix, elles raccolaient les invités. Le radeau toucha terre et César et les augustans se ruèrent dans les lupanars vers celles qui les invitaient à la luxure. La folie était déchaînée; la plus épouvantable confusion régnait. César avait disparu: sénateurs, musiciens, saltimbanques, guerriers fraternisaient dans le rut et la débauche. Nymphes et satyres s'enlaçaient avec des cris d'allégresse. Les lampes s'éteignaient. On voulait de la nuit. Dans l'ombre propice des bosquets, des rires et des cris de joie fusaient. Des murmures énamourés, des souffles haletants montaient dans l'air.

Seul Vinicius avait échappé à l'ivresse. Mais il était étourdi par ces scènes qui lui rappelaient le festin offert par César dans son palais et où assistait Lygie. Des

désirs l'aiguillonnaient. Il ne songea plus à résister et imitant les autres, il se perdit dans les bosquets et se mit à poursuivre dryades et nymphes. Il rencontra un cortège improvisé, composé de vierges conduites par une Diane. Il se précipita pour apercevoir de plus près le visage de l'adéesse. Son cœur brusquement cessa de battre: il lui semblait que la Diane au croissant d'argent était Lygie. Les vierges l'entourèrent et dansèrent autour de lui une sarabande impudique et, dans l'espoir de le provoquer à les poursuivre elles prirent la fuite sans qu'il les pourchassât.

Une grande tristesse l'envahissait. Pourquoi n'était-il pas près de Lygie? Jamais elle ne lui avait semblé plus virginale; jamais il ne l'avait tant adorée, qu'au milieu de cette débauche infâme. Tout à l'heure, il avait failli céder à la tentation. Maintenant la honte le serrait à la gorge, il suffoquait de dégoût et il s'enfuit loin de ces lieux épouvantables. Mais il avait fait à peine quelques pas qu'il se heurta à une femme, recouverte d'un voile; deux bras souples l'enlacèrent et une voix ardente murmura:

— Viens, je t'aime!

Vinicius sursauta.

— Qui es-tu?

La femme se pressait contre lui.

— Personne ne nous verra, nous sommes seuls ici. Je t'aime et je te veux!

— Qui es-tu?

— Devine!

Elle pressait ses lèvres sur ses lèvres, le serrant dans ses bras.

— Cette nuit est faite pour l'amour, pour toutes les folies. Tout est permis aujourd'hui. Prends celle qui s'offre et qui t'aime! L'ardent baiser de cette ombre voilée ne fit qu'accroître son dégoût. Il se souvint que son cœur et son âme étaient à une autre, à la chaste Lygie.

Il devint brutal et insultant:

— J'en aime une autre, et qui que tu puisses être, laisse-moi.

L'inconnue l'enserrait plus tendrement, quand un bruissement de branche vint troubler le duo; l'apparition s'enfuit en riant d'un rire mauvais et menaçant.

Pétrone survint.

— J'ai entendu et vu, dit-il.

— Partons d'ici, supplia Vinicius.

Ils rejoignirent leurs litières en

s'écartant très hâtivement du bosquet.

— Je te reconduis chez toi, fit Pétrone.

Ils montèrent dans la même litière et ne prononcèrent aucune parole pendant la route. Quand ils furent arrivés, Pétrone demanda :

— Sais-tu qui était cette femme ?

— Rubria ?

— Non.

— Qui, alors ?

Pétrone se pencha à son oreille :

— Rubria s'est donnée à César, le feu de Vesta est profané.

— Mais celle qui m'a provoqué ?

A voix très basse, Pétrone répondit :

— Augusta, la divine.

Il y eut un lourd silence.

Pétrone reprit :

— César, dans son ivresse, a tenté de posséder Rubria devant elle. Sans doute elle a voulu se venger de l'affront. J'ai cru devoir intervenir. Si tu avais repoussé l'augusta, après l'avoir reconnue, nous étions perdus, toi, Lygie et moi aussi.

Vinicius se révolta :

— Ma raison s'égare ! Rome, César, les fêtes de Tigellin, l'augusta, tous me donnent la nausée.

— Tu divagues, Vinicius, tu perds toute mesure.

— Je n'aime que Lygie. Tout autre amour me répugne ; je suis las de vos banquets, de vos orgies, de vos débauches et de vos crimes !

— Qu'as-tu, Vinicius. Tu parles comme si tu étais chrétien.

Le jeune homme prit son front dans ses mains et, d'une voix désespérée :

— Hélas, Pétrone ! Je n'en suis pas digne !

César décida que sous trois jours on devait partir pour Antium et que Pétrone aurait à l'accompagner.

Un affranchi avait apporté le matin même les noms des invités ; son nom figurait sur la liste, ainsi que celui de Vinicius qu'il alla prévenir immédiatement.

— Félicite-toi d'être parmi les favoris. Pour mon compte, si j'avais été omis sur la liste, j'aurais considéré cet oubli volontaire comme un arrêt de mort.

Vinicius entra dans une grande colère.

— Et si quelqu'un ne se rendait pas à l'invitation ?

— Il en recevrait incontinent une autre d'un genre encore plus désagréable. Il faudrait se préparer à faire un voyage assez long d'où, paraît-il, on ne revient pas. Vinicius, mon ami, il te faut aller à Antium.

— Nous ne sommes que des esclaves lâches et méprisables. Nous vivons dans des temps maudits. Aller à Antium ! Forcé ! Contraint ! Nous sommes des esclaves, te dis-je !

— C'est aujourd'hui seulement que tu t'en aperçois, Vinicius ? Mais parlons



sérieusement. J'ai cru devoir dire au Palatin que tu étais indisposé. Il faut croire qu'on ne m'a pas cru sur parole, puisque ton nom est sur la liste et que quelqu'un a dû user de son influence pour te procurer cet honneur. Pour Néron, tu n'es qu'un soldat ignorant tout, de la musique et de la poésie, à peine pourrais-tu l'entretenir de courses. L'aimable invitation émane, sois-en persuadé, de Poppée. Cela signifie que sa passion n'est point un simple caprice. Elle a la volonté de faire ta conquête.

— Augusta ! Quelle impudeur !

— Fais des vœux, Vinicius, pour que Vénus lui suggère une autre passion dans un très court délai. Sa folie et son audace peuvent la perdre et te perdre en même temps. Sois prudent, au moins tant qu'elle te désirera.

— Tu as entendu ce que je lui ai

répondu dans le bosquet : que j'en aime une autre et que je ne veux point d'elle.

— De la posséder une heure, cela t'empêchera-t-il d'aimer Lygie? Et puis songe à ceci: Poppée a aperçu Lygie au Palatin, et elle aura bientôt deviné pour qui tu la méprises et dédaignes ses rares faveurs. Elle s'efforcera de retrouver Lygie et y réussira. Ta conduite aura pour résultat de déterminer ta mort en même temps que celle de Lygie. M'as-tu compris?

Vinicius écoutait d'un air distrait, sa pensée vagabondait bien loin. Il sortit de son rêve et dit :

— Il faut que je lui parle.

— Parler à qui? A Lygie? Où veux-tu la trouver? Dans les cimetières antiques ou encore au Transtévère?

— N'importe où! Il faut que je la voie.

— Elle se montrera sans doute plus prudente que toi, bien que chrétienne. A moins qu'elle ne désire ta perte.

Vinicius eut un sourire de dédain.

— N'est-ce pas elle qui m'a tiré des mains d'Ursus?

— Hâte-toi: Barbe-d'Airain ne saurait tarder à partir. Il est aussi aisé de lancer des arrêts de mort d'Antium que d'ici.

Vinicius était retombé dans sa rêverie et gardait le silence. Il ne pensait plus qu'à se ménager une entrevue avec Lygie.

Le lendemain, Chilon arrivait sans qu'on l'attendit.

Il se présenta famélique et loqueteux. Néanmoins, les serviteurs ayant reçu, une fois pour toutes, l'ordre de le laisser pénétrer à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, personne ne songea à s'opposer à son entrée. Il se dirigea sans hésitation vers l'atrium, et se trouva en présence de Vinicius.

— Comment! C'est toi! Chilon! D'où viens-tu? lui dit Vinicius.

— Mes affaires vont mal, geignit Chilon. Tout ce que tu m'avais donné si généreusement m'a été dérobé par une infâme créature. Elle s'est enfuie en emportant tout. Je suis maudit! Tu sais si je te suis dévoué, et combien je t'aime, viens-moi en aide. Tu ne peux oublier que j'ai risqué ma triste vie pour toi?

— Et c'est toutes les nouvelles que tu apportes?

— Je t'apporte mon adoration pour toi et aussi quelques nouvelles. Je sais où habite la divine Lygie. Je te

montrerai, maître, la rue et la demeure.

— Dis vite!

— Chez le patriarche des prêtres chrétiens, chez Linus. Elle s'y trouve sous la surveillance d'Ursus... Il travaille la nuit chez un meunier qui se nomme comme ton ancien intendant... Demas! Linus est courbé sous le faix de l'âge, en dehors de lui il n'y a que deux vieilles femmes impotentes... Je t'ai dit qu'Ursus s'absentait la nuit. Donc si on envahissait la demeure la nuit, le Lygien n'y serait point.

Un flot de sang empourpra la face de Vinicius.

La tentation l'envahissait. Le moyen n'était pas douteux, certes, mais il était méprisable. Et pourtant si Lygie était là, qui donc la lui enlèverait? Si elle consentait à se donner à lui, elle serait pour toujours sa maîtresse. Les chrétiens avec leurs préjugés et leur triste croyance le révoltaient. Foin des stupides doctrines! Il voulait aimer et vivre comme les autres. Quant à savoir comment Lygie accommoderait ses amours avec ses sentiments religieux, voilà qui était le dernier de ses soucis. D'ailleurs, quand Lygie aurait goûté aux fruits de l'amour, qui sait si elle ne méprisait pas sa doctrine.

Et si elle le repoussait, pourquoi ne l'épouserait-il pas? Et ne lui ferait-il pas ainsi oublier sa témérité? Oui, il se donnerait tout entier à celle à qui il devait la vie.

Le souvenir de la scène où le poing d'Ursus s'était levé, menaçant, sur son crâne, lui revint en mémoire. Il la revit anxieusement penchée sur sa couche. Ses yeux allèrent se fixer vers la petite croix qu'elle lui avait laissée en lui disant adieu. Irait-il, à nouveau, envahir le discret asile? Mais il ne suffisait pas qu'elle fût chez lui, qu'il l'enlaçât de force dans ses bras. Il voulait son cœur et son âme. Allait-il la traîner malgré son gré? La violenter, ne serait-ce pas faire fuir la joie et l'amour, et souiller à jamais ce qu'il y a de plus précieux, de plus cher dans la vie?

Il se méprisait d'avoir pu songer à pareille infamie. Son regard s'appesantit avec sévérité sur le misérable Chilon. Cet ancien complice lui inspirait un dégoût invincible. Et sa nature impulsive l'encourageant à la violence, il se tourna vers Chilon :

— Pour que tu ne partes pas, dit-il, sans avoir reçu le juste salaire de tes bons conseils, tu recevras trois cents coups de verge.

Le coquin était devenu livide. On sentait une décision irrévocable chez Vinicius. Le Romain cruel réapparaissait en lui.

Le Grec tomba à genoux suppliant.

— Seigneur! Pourquoi ai-je mérité ta colère? Je suis un vieillard famélique... Est-ce ainsi que tu sais reconnaître les bienfaits de ton serviteur?

— Je te traite comme tu as traité les chrétiens.

Il appela et l'intendant accourut.

Chilon avait saisi les jambes de Vinicius et les serrait convulsivement. Il était plus pâle qu'un suaire.

— Seigneur! Seigneur! je suis vieux, je ne saurais supporter trois cents coups!... Cinquante, je t'en prie! Pas trois cents! Grâce! Au nom du Christ! Grâce!

Vinicius fut impitoyable. En un tour de mains, deux esclaves s'emparèrent de Chilon et l'entraînèrent.

Vinicius ne se laissa pas émouvoir. L'ordre qu'il venait de donner lui semblait légitime. Ils'efforçait de coordonner les pensées qui l'assaillaient. La victoire qu'il venait de remporter sur lui-même, soulageait sa conscience. Il avait le sentiment qu'il venait de se rapprocher du cœur de Lygie et qu'il en serait récompensé. Ce qu'il inquiétait, c'était de savoir si Lygie approuverait la correction infligée à Chilon. Sa religion n'ordonnait-elle pas le pardon de l'offense?

Le cri suprême : « au nom du Christ! » retentit dans l'âme de Vinicius. Il se souvint que c'était par une invocation semblable que Chilon s'était tiré des griffes du Lygien et il décida de lui faire remise du restant du supplice.

Il allait faire venir l'intendant, quand celui-ci survint :

— Seigneur, le patient n'a pas su résister à la correction, je le crois défunt. Faut-il continuer à le fouetter?

— Qu'on s'efforce de le rappeler à la vie et qu'on l'amène ici.

L'intendant disparut derrière une porte; mais ce ne fut pas chose facile que

de ranimer le Grec. Vinicius s'impatientait, quand les esclaves apportèrent Chilon hors d'état de marcher.

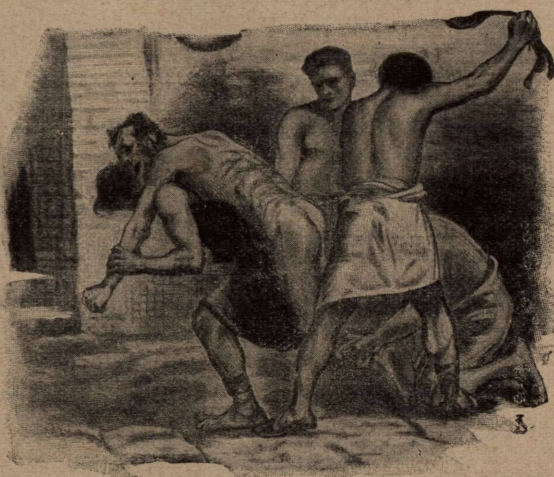
Il était décomposé, et le long de ses jambes grêles, des filets de sang coulaient souillant la mosaïque. Il fit un effort et tomba à genoux.

Les esclaves, sur un signe de Vinicius, s'étaient retirés.

— Sache que je t'ai pardonné au nom du Christ, à qui moi-même je suis redevable de la vie.

— Je le servirai, ô seigneur, Lui, comme toi-même.

— Lève-toi! et conduis-moi vers la demeure de Lygie.



— Volontiers, seigneur, mais je meurs de faim. Fais-moi l'aumône des restes de l'écuelle de tes chiens et, tout de suite après, je te conduirai.

Vinicius lui fit servir un repas copieux, et le gratifia, en outre, d'un manteau décent et d'une pièce d'or. Les coups et la privation avaient déprimé Chilon à un tel point que, malgré qu'il fût restauré, il lui fut impossible de se tenir sur ses jambes, non qu'il y mit de la mauvaise volonté, car il redoutait, au contraire, que Vinicius le suspectât de résistance.

— Un peu de vin me réchaufferait, j'en suis certain, dit-il, en claquant des dents.

On obtempéra à son désir, et quand il fut réconforté, ils partirent. La route était longue; Linus habitait comme presque tous les chrétiens, au Transtévère, tout proche de la maison de Myriam.

Chilon désigna un modeste logis isolé, enclos d'un mur assez élevé, tout recouvert de lierre.

— C'est là, seigneur.

— Bien, maintenant disparais, et avant, retiens ce conseil : ne te souviens jamais que tu m'as guidé ici ; oublie ce chemin, aussi bien celui qui mène chez Myriam. Ne garde aucun souvenir de cette maison et ne pense plus aux chrétiens. Tu viendras tous les mois voir mon affranchi qui te comptera deux pièces d'or. Si tu te risquais encore à surveiller les chrétiens, tu seras livré au préfet de la ville.

Chilon se prosterna et dit :

— J'oublierai.

Mais aussitôt que Vinicius eut tourné l'angle de la ruelle, il tendit furieusement le poing dans sa direction et s'écria :

— Par Acté et les Furies, je n'oublierai jamais !

Vinicius précipita sa marche et se dirigea vers la demeure de Myriam.

Quand il entra, il trouva dans la salle commune, outre Myriam et son fils Nazaire, Pierre, Glaucos, Crispus, et aussi Paul de Tarse, revenu la veille de Frigella.

La surprise se peignit sur tous les visages quand Vinicius apparut.

— Au nom du Christ que vous glorifiez, je vous salue.

— Que son nom soit honoré à travers les siècles, répondirent les assistants.

— Je viens en ami, car je n'ai qu'à me féliciter de vos bontés.

— C'est en ami que nous te recevons, répondit Pierre. Prends place à notre table, partage notre pain ; tu es notre hôte.

— Avant de partager votre repas, je veux vous fournir une preuve de ma loyauté. Ecoutez-moi tous, toi Pierre et toi Paul de Tarse, plus particulièrement. Je sais où Lygie s'est réfugiée. Je pourrais invoquer les droits que César m'a consentis sur elle. Vous n'ignorez pas que j'ai plus de cinq cents esclaves dans mes différentes maisons, il me serait donc aisé d'envahir son asile et de m'emparer d'elle. Rassurez-vous, je n'ai pas songé à le faire et jamais je ne le ferai.

— A cause de cela même, dit Pierre, ton cœur sera purifié et la bénédiction du Seigneur descendra sur toi.

— Avant de vous connaître, je n'aurais pas hésité à commettre cette violence. Quelque chose, je le sens, est changé

dans mon âme. Vos vertus, votre doctrine, que je ne professe pas, m'ont métamorphosé. La violence m'apparaît comme injuste. C'est donc à vous que je m'adresse, vous qui remplacez le père et la mère de Lygie et je vous dis en toute humilité : Donnez-la moi pour épouse. Je fais serment de ne point lui interdire de confesser le Christ auquel elle croit, et même d'étudier en toute conscience sa doctrine.

Il parlait à haute voix et d'un air décidé. Un silence profond avait suivi sa prière.

Il reprit, allant au-devant des objections qu'il devinait :

— Je n'ignore pas quels sont les obstacles : je ne suis pas encore chrétien ; pourtant je ne suis ni votre ennemi, ni celui du Christ. J'aime Lygie à en mourir ; pour obtenir son consentement et le vôtre, il me serait aisé de dire : « Baptisez-moi ! » mais ma conscience me dicte de vous crier : « Eclairez-moi ! » Lygie est plus pure que la neige des montagnes et je vous vénère parce que c'est votre doctrine qui l'a faite ainsi. Je veux connaître votre religion qu'inc tient compte, m'a-t-on affirmé, ni du bonheur terrestre, ni de la puissance romaine, pas plus que de ses lois. Vraiment, peut-il en être ainsi ? Seriez-vous les ennemis de la vie ? Est-ce un péché que d'aimer ? Quelle est votre vérité ? Faut-il que je renonce à Lygie ? Allons, dites-le-moi. Si derrière votre porte se trouve la lumière, ouvrez-moi !

Pierre dit : « Nous apportons l'amour ! »

Et Paul de Tarse ajouta :

— Sans l'amour, alors même que je parlerais toutes les langues de l'humanité, je serais comme l'airain.

Une émotion avait gagné le cœur du vieil apôtre à voir cette âme suppliciée par le doute et qui, semblable à un oiseau en cage, s'élançait vers la lumière. Il étendit ses mains vers Vinicius :

— Frappez, et l'on vous ouvrira. La grâce du Seigneur est sur toi ; je bénis en ta personne, et ton âme et ton amour, au nom du Rédempteur.

A ces mots qui lui rendaient l'espoir, Vinicius s'élança vers l'apôtre, et cet orgueilleux descendant des Quirites qui, hier encore, n'aurait pas daigné reconnaître un homme semblable à lui dans un étranger, s'empara des mains du vieux

Galiléen et les pressa contre ses lèvres avec un respect religieux.

Les assistants s'écrièrent d'une voix unique :

— Gloire au Seigneur dans les cieux !

Vinicius leva un regard rayonnant vers

Rome, vous serez en absolue sécurité ; perdus et ignorés au milieu de la foule, il vous sera facile de faire même des adeptes à la cour de César.

Je possède une villa à Antium et nous nous réunirons à la barbe de Né-



Lygie se détachait dans l'ombre, les yeux mi-clos...

Pierre qui se réjouissait d'avoir conquis une âme nouvelle.

— Je ne doute plus que le bonheur peut résider parmi vous, dit-il, puisque mon cœur déborde de joie, et j'espère que vous me convaincrez définitivement sur votre doctrine, mais César part pour Antium, il me faut l'accompagner ; j'en ai reçu avis. Désobéir serait courir à la mort. Que ne venez-vous avec moi ! Vous m'enseignerez votre vérité. Loin de

ron pour écouter vos enseignements.

Les apôtres ne songeaient qu'au retentissement qu'aurait dans le monde idolâtre, la conversion d'un augustin, issu d'une des plus anciennes familles de Rome. Pierre, en sa qualité de pasteur de la communauté, ne pouvait partir ; Paul de Tarse accepta d'accompagner le jeune tribun à Antium.

Toute la reconnaissance de Vinicius allait à Pierre et il était désolé qu'il fût

impossible à l'apôtre de le suivre. Toutefois, il remercia Paul de Tarse de son dévouement, et adressa une requête au vieil apôtre avant de le quitter :

— N'ignorant plus la demeure de Lygie, il me serait loisible d'aller la trouver moi-même et lui demander, ce qui serait bien naturel et ne pourrait l'offenser, si elle m'acceptera pour époux le jour où je serai devenu chrétien; mais je préfère en signe de soumission respectueuse, te prier, toi, apôtre, de m'autoriser à la voir et de m'accompagner toi-même près d'elle. Que je puisse lui parler avant de partir et mon cœur sera plus calme; qu'elle me dise de sa voix si douce, qu'elle a oublié tout le mal que j'ai pu lui faire et si elle consentira à me rendre heureux.

Pierre eut un sourire de bonté :

— Qui donc pourrait te refuser ce plaisir si naturel?

Immédiatement, il pria Myriam d'aller chercher Lygie, lui recommandant de ne pas parler de la présence de Vinicius parmi eux.

Les maisons étaient voisines. Au bout d'un instant le jeune homme put apercevoir Lygie.

Vinicius eût voulu se précipiter à sa rencontre, mais à la vue de ce visage adoré, le bonheur le paralysa, et il demeura immobile, le cœur défaillant.

De son côté Lygie s'était arrêtée dès le seuil, confuse. Il y avait de l'effroi et de l'étonnement dans ses deux yeux qui interrogeaient.

Elle fut vite rassurée car tous les regards des apôtres étaient remplis de bienveillance, Pierre vint à elle et dit :

— L'aimes-tu toujours, Lygie?

D'une voix assourdie par l'émotion, elle répondit :

— Oui.

Déjà Vinicius était à genoux à son côté. L'apôtre imposa ses mains sur leurs jeunes têtes, en disant de sa voix profonde :

— Aimez-vous en notre Seigneur et pour sa gloire, car il n'y a point de péché en votre amour.

Dans le jardin entourant la maison, Vinicius parlait à la jeune fille, avec des mots pleins de tendresse et répétait ce que tout à l'heure il avait confessé aux apôtres. Il expliquait le trouble de son âme égarée et les métamorphoses qu'elle

venait de subir. Il rappela leurs rencontres chez Aulus, au Palatin, à l'Ostrianum où elle écoutait la parole de Pierre. Il l'avait toujours aimée! Chilon venait de découvrir sa retraite et lui avait conseillé de l'enlever; il avait préféré lui demander son libre consentement, à elle. Il bénissait la bonne pensée qui lui était venue, puisqu'il était près d'elle et qu'elle ne le fuyait pas comme autrefois.

— Ce n'est pas toi que je fuyais, fit Lygie.

— Pourquoi partir, alors?

Elle leva sur lui ses yeux si candides, et la tête baissée, répondit :

— Tu le sais...

Ecrasé par l'excès de joie, Vinicius n'arrivait plus à trouver les mots qui auraient exprimé tout son amour. Mais il devinait confusément que quelque chose de plus grand que la beauté des statues venait de naître au monde : une âme!

Lygie lui avoua, en rougissant, qu'elle l'aimait déjà dans la demeure des Aulus, et que certainement si du Palatin, il l'avait ramenée chez ses parents, elle leur aurait confié son amour et aurait tout tenté pour apaiser leur courroux.

— Paul de Tarse doit m'enseigner vos doctrines, dit Vinicius; quand j'aurai la foi, je demanderai le baptême et m'efforcerai à reconquérir l'amitié d'Aulus, il n'y aura plus d'obstacle. Alors je t'installerai à mon foyer.

Lygie leva sur lui ses yeux emplis de clarté et répondit :

— Alors, je te dirai : « Où tu seras, Caius, je serai, Caiä. »

Ils s'arrêtèrent sous un cyprès, Lygie s'appuya au tronc, pendant que Vinicius disait d'une voix persuasive :

— Commande à Ursus d'aller chercher ce qui t'appartient chez les Aulus, tes meubles et tes jouets d'enfant et de les transporter chez moi.

— Ce n'est pas l'usage d'agir ainsi...

— Oui, on les apporte d'habitude derrière la fiancée, mais négligeons cette coutume. Je les emporterai dans ma villa d'Antium, et il me semblera que tu es près de moi.

— Je ferai ce que Pomponia décidera, murmura la jeune fille, rougissant davantage.

Puis ils se turent de nouveau, n'écoulant plus que les battements de leurs deux cœurs. La figure de Lygie si délicate et si blanche se détachait dans l'ombre comme un lis; ses yeux étaient à demi-clos, sa gorge palpitait. Vinicius défailait de bonheur...

Vinicius, le soir venu, se décida à rentrer chez lui. Ses pas le portèrent vers le Forum où il aperçut la litière dorée de Pétrone que portaient huit Bithyniens. Il les arrêta d'un geste et écarta les rideaux.

— Que tes rêves te soient favorables, fit-il, en éclatant de rire à la vue de Pétrone qui sommeillait.

— Ah! c'est toi! sursauta Pétrone. Oui, je me suis assoupi, j'ai passé la nuit au Palatin. Quoi de neuf?

— Si tu as été au Palatin, c'est à toi qu'il faut le demander. Si tu m'en crois, renvoie la litière et viens finir la soirée chez moi; nous causerons d'Antium et de bien autre chose.

— Volontiers, mon cher Vinicius; et Pétrone descendit de sa litière.

Il prit son ami par le bras et dit :

— Tu n'oublies pas que c'est après-demain que nous nous mettons en route pour Antium. Sois exact.

Mais avant, j'ai un désir ardent de me distraire. Que l'un de tes serviteurs prenne ma litière et aille quérir Eunice. Fais venir aussi ton joueur de cithare pour le repas.

Vinicius fit selon le désir de son oncle, mais affirma qu'il n'avait nul agrément à parler du voyage à Antium.

— L'humanité va plus loin que le Palatin, surtout pour ceux qui ont l'esprit et le cœur occupés ailleurs. As-tu gardé le souvenir du jour où nous fûmes chez Aulus Plautius. Je te montrai pour la première fois une jeune vierge. N'est-ce-pas qu'elle était plus belle que nos divinités?

— Comme tu t'exaltes. Il est certain que je me rappelle Lygie.

— Lygie est ma fiancée.

— Tu dis?

Vinicius s'était levé de son siège et appelait l'intendant.

— Fais venir tous les esclaves, tous et à l'instant!

Pétrone n'était pas encore revenu de sa surprise.

Demas, l'affranchi, allait sortir. Vinicius se tourna vers lui :

— Ceux qui ont servi dans cette maison depuis vingt ans auront leur liberté. Ils devront se présenter demain chez



le prêteur. Les autres recevront trois pièces d'or. Je veux que tout soit fête et joie dans ma maison et que sur tous, reflète le bonheur qui inonde mon âme!

Les esclaves étaient survenus et, mis au courant, restaient abasourdis, n'en croyant point leurs oreilles. Tout à coup, un immense cri s'échappa de leurs bouches :

— Grâce à notre seigneur.

Le maître les congédia d'un geste. Les esclaves se ruèrent vers les portes, craignant que Vinicius ne reprit sa parole. La maison s'emplit de chants d'allégresse.

— Demain, dit Vinicius à l'intendant,

tu les réuniras dans le jardin et tu leur ordonneras de tracer devant toi les signes qu'ils voudront sur le sol. Ceux qui dessineront un poisson seront affranchis par la grâce de Lygie.

Pétrone n'était pas de ceux qui s'étonnent longuement,

— Oui, oui, un poisson... Chilon m'a averti : c'est le signe conventionnel des chrétiens. Il faut saisir le bonheur là où il se rencontre. Que pendant de longues années votre chemin soit parsemé de pétales de fleurs. Mes souhaits sont tes souhaits.

— Je redoutais ton blâme, je te sais gré de tes vœux, bien que rien n'eût pu changer ma détermination.

— Pourquoi t'aurais-je blâmé ? Peut-être as-tu raison, et je ne veux que te féliciter. Une question : serais-tu déjà converti à la foi chrétienne ?

— Non. Paul de Tarse doit m'instruire dans la doctrine du Christ ; ce que je sais, c'est qu'il est absurde de dire que les apôtres sont les ennemis de la joie et de la vie, comme tu l'affirmais.

— Tant mieux pour la petite Lygie et pour toi.

Il haussa les épaules et dit :

— Cette secte gagne du terrain. Ses adeptes ont une habileté étonnante pour circonvenir les gens.

— Ils sont des milliers à Rome même, sans parler de l'Italie, de la Grèce et de l'Asie. Il y a des chrétiens parmi les prétoriens et dans les légions ; on en compte dans le palais de César. Des pauvres et des riches, des plébéiens et des patriciens adoptent leur doctrine de charité. Qui sait, Pétrone, si un jour tu n'auras pas la foi !

— Non ! Pour me convaincre que cette religion renferme la vérité, la sagesse humaine aussi bien que divine, il faudrait faire un effort cérébral, et j'exècre toute fatigue. Je n'ai qu'une confiance relative, c'est vrai, en l'Olympe, aussi m'en suis-je créé un sur la terre. C'est plus sûr. Je saurai m'en contenter jusqu'à mon dernier jour qui sera lointain si César ne m'expédie l'ordre de m'ouvrir les veines.

La musique des joueurs de cithare incitait Pétrone au sommeil, il bâilla.

Le souper était servi. A table, Vinicius narra l'aventure de Chilon.

— L'idée n'était pas mauvaise, en soi,

fit-il, puisqu'il y a eu un résultat. Moi, j'aurais donné cinq pièces d'or à Chilon, mais je l'aurais fait mourir sous les coups. Peut-être un jour pourrait-il devenir dangereux. Mais je dors ; bonsoir.

Pétrone et Vinicius se séparèrent. Vinicius gagna sa bibliothèque et écrivit à Lygie :

« J'ai le désir qu'en ouvrant tes paupières tu trouves un souvenir de moi dans cette épître. Avant de m'endormir, je t'écris, bien que je n'oublie pas que je dois te voir demain. César part après-demain pour Antium, je suis contraint de le suivre. Hélas ! Il m'est impossible de désobéir. Maintenant, ce n'est plus ma vie que j'exposerais, mais mon bonheur. Toi seule pourrais exiger que je reste ; si tu le veux, je t'obéirai. En ce jour de liesse, j'ai cru devoir libérer les esclaves qui ont servi vingt ans chez moi, les autres ont été récompensés. J'ai cru que cet acte était conforme à la doctrine du Christ que tu professes. C'est toi, ma bien-aimée, qui m'a inspiré. Ils sauront que c'est à toi qu'ils doivent la liberté ; je veux qu'ils vénèrent ton nom.

« Ton souvenir fera plus courtes les heures d'absence. Si je peux me rendre libre, je courrai à Rome, près de toi, afin d'admirer tes beaux yeux et d'entendre ta voix plus harmonieuse que la cithare. Si je ne puis m'échapper, un esclave viendra s'informer de toi, et t'apportera, chaque jour, une lettre de moi.

« Je te salue, ô divine ! et me prosterne à tes pieds. Ne te fâche pas si je te nomme ma divine, mais je ne sais pas trouver d'autre mot. »

Il avait été décidé à Rome que César visiterait Ostie et qu'ensuite, par la voie du littoral, il se rendrait à Antium.

César avait la manie d'emporter dans ses déplacements la plupart des objets parmi lesquels il aimait à vivre. Un énorme troupeau d'ânesses partit dès le lever du soleil sous la conduite de bergers de la Campanie, Poppée prenant chaque matin un bain de leur lait.

Aussitôt que les ânesses furent passées, de jeunes esclaves se dispersèrent sur la voie pour la joncher de fleurs et d'aiguilles de pin.

Le défilé commença après que les cavaliers numides eurent déblayé l'avenue de la foule qui attendait le passage du cortège.

D'abord partirent des voitures surchargées de tapis d'Orient, des ustensiles de cuisine, des tentes multicolores, des amphores, des vins, des paniers de fruits.. Les objets qui auraient pu se détériorer par les cahots des chars étaient portés à bras d'hommes ; il y avait une troupe de porteurs pour les statues de bronze et de marbre, une également pour les vases étrusques, une aussi pour les vases d'or et d'argent et les verreries d'Alexandrie. Des détachements de prétoriens, à pied ou à cheval, gardaient les groupes de porteurs. Des gardiens armés de lanières de plomb surveillaient les esclaves. Puis défilaient encore les porteurs d'instruments de musique, des acrobates et des danseurs montés sur des chars surchargés d'ornements. Venaient immédiatement derrière, les esclaves destinés aux voluptés, de jeunes éphèbes et des petites filles, volées en Grèce ou en Asie Mineure. Leurs longs cheveux bouclés étaient enfermés dans des résilles d'or. Leurs faces étaient couvertes d'une épaisse couche de fards, afin que le duvet de ces fruits d'obscénité ne fût pas brûlé par le hâle de la Campanie.

Ensuite venait un bataillon de prétoriens. Ils marchaient lourdement, précédés par les étendards surmontés des aigles romaines, les plaquettes commémoratives, les statuettes germaniques et romaines et l'effigie impériale.

Des Hindous et des Arabes tenaient par des laisses d'acier, des lions et des tigres apprivoisés. Les dompteurs étaient passés maîtres dans l'art de mâter les bêtes féroces, et quand Néron avait la fantaisie d'imiter Dionysios, il se servait des animaux comme bêtes de trait. Les fauves regardaient la foule de leurs yeux mornes et glauques en soulevant leurs têtes colossales.

Puis, venaient encore les voitures impériales, les litières, un autre bataillon de prétoriens, composé de volontaires italiens, un groupe de jeunes éphèbes et d'esclaves élégants ; enfin César.

Lygie, dont la figure se dissimulait sous un voile épais, accompagnait l'apôtre Pierre qui voulait connaître l'empereur. Ursus protégeait la jeune

filles de sa force redoutée. César trônait sur un char découvert, traîné par six chevaux d'Idumée. Il se drapait dans une tunique blanche et une toge couleur d'améthyste qui mettait des reflets bleuâtres sur sa face. La graisse l'avait très épaissi depuis son retour de Naples. Un double menton bestialisait son masque. Son cou formidable s'engonçait dans un foulard qu'il devait, à toute minute, rajuster, d'une main grasse. Un orgueil surhumain se lisait sur son visage. Tout l'ensemble de son individu était à la fois terrifiant et bouffon.

On vociférait : « Salut, Apollon ! Salut, Victorieux ! Salut, Divin ! Salut, Incomparable ! » Néron souriait. D'autres curieux rompaient l'harmonie des acclamations par des railleries. Des invectives plus brutales venaient d'hommes cachés derrière des amas de pierres, à la culée du temple : « Matricide ! Oreste ! Alcéméon ! » D'autres hurlaient : « Qu'as-tu fait d'Octavie ? Rends ton manteau de pourpre ! » Quand Poppée vint à passer près d'eux, ils la qualifièrent de « Toison fauve ! » épithète qui stigmatisait les prostituées. Néron avait l'oreille fine et ne perdait aucune de ces injures. Il approchait de l'œil son miroir fait d'une émeraude polie et cherchait à reconnaître les insulteurs. C'est ainsi que son regard se fixa sur l'apôtre debout sur le bloc de marbre.

Leurs yeux se croisèrent. Les deux maîtres de l'univers se trouvèrent face à face. L'un allait disparaître comme un cauchemar sanglant, le second, humble vieillard, vêtu pauvrement, était à la veille de s'emparer du monde entier et même de cette cité jusqu'à la fin des siècles.

César passa. Tout de suite derrière lui s'avancèrent huit Africains portant une somptueuse litière où Poppée, haïe du peuple, était accoudée, vêtue des mêmes teintes que Néron. Toute une cour de serviteurs, hommes et femmes, suivait sa litière, ainsi qu'une multitude de chariots portant ses costumes et ses accessoires de beauté.

Le soleil avait depuis un moment disparu du zénith, quand s'effectua le défilé des courtisans de César. Pétrone était en litière en compagnie de son esclave favorite. Toujours agité, Tigellin se baissait sur son char et s'inquié-

taît de ce que César ne l'appelait point. La multitude saluait de bravos Licinius Pison, de rires Vitellius, et de sifflets Vatinius. L'escorte était innombrable. On se montrait un grand nombre de femmes réputées pour leur luxe et leur dévergondage.

Vinicius venait presque à la fin du cortège. Il ne comptait pas trouver là, ni l'apôtre, ni Lygie, il sauta à bas de son char.

— Comment te remercier, ô Lygie ! d'être venue. Ta présence est le meilleur des présages. Sois bénie. Il me faut par-



tir, mais la séparation sera courte. Je ferai installer des relais sur ma route, et grâce à mes chevaux, je pourrai te voir chaque fois que je serai libre jusqu'à ce que je sois autorisé à revenir. Au revoir, ô Lygie !

— Adieu, Marcus. Que le Christ t'accompagne et que ton âme s'ouvre aux paroles de Paul !

— Paul est avec moi ; il a demandé à marcher parmi mes hommes, il sera mon maître et mon compagnon. Avant de te quitter, lève ce voile, que je contemple mon unique joie. Pourquoi t'être cachée ainsi ?

Vinicius la regardait extasié, il dit :

— C'est mal, puisque tu me caches ta beauté, que je voudrais admirer jusqu'à la mort.

Et l'illustre augustan posa respectueusement ses lèvres sur les mains de l'humble plébéienne, à la stupéfaction de la populace, en lui disant adieu.

Il regagna rapidement son rang, l'escorte impériale ayant gagné du champ. L'apôtre, d'un signe de croix, eut un geste imperceptible de bénédiction. Puis il se dirigea sur le Transtévère en pensant à la souveraineté de Néron. César assassin de sa mère, fraticide et assassin de sa femme, poursuivi par une armée de fantômes, plus nombreux que ses courtisans, César, perdu de vices, bouffon infâme, maître de trente légions qui terrorisaient l'univers, César, maître de ces augustans couverts d'or et de soie, plus puissants que des monarques

et pourtant incertains du lendemain, n'était-ce pas le royaume diabolique de l'injustice ? Et dans la simplicité de son âme, il s'étonna que Dieu tolérât que ce monstre fût le maître du monde qu'il foulait au pied et qu'il pouvait bouleverser la terre dans sa main cruelle, comme pour en faire couler tout le sang et toutes les larmes.

« Maître, gémit-il, que faire en cette ville où tu m'as envoyé ? Rome possède les mers et les continents, les animaux qui peuplent le sol et les eaux ; les autres royaumes et les cités sont ses tributaires ; trente légions la protègent.

Et moi, maître, je ne suis qu'un humble pêcheur. Que ferai-je pour combattre et vaincre le mal ? »

Vinicius à Lygie :

« Nous avons dû nous arrêter à Laurentum, tant la chaleur était grande. C'est de là que je t'écris. César est l'hôte de Poppée, qui avait organisé une réception splendide dans une merveilleuse villa qu'elle y possède. Pétrone et moi avons été invités bien qu'il y eût peu d'augustans parmi les convives. Après le repas, nous sommes montés sur des barques dorées et nous ramions nous-mêmes sur la mer, moins bleue que tes yeux, ma divine ! Il est hors de doute que l'augusta était flattée d'être servie par des consulaires ou par leurs fils. César, appuyé au gouvernail, a chanté un hymne en l'honneur de la mer ; il en

avait composé la musique en compagnie de Diodore. Sais-tu ce que je faisais, dans ce moment? Je pensais à toi. Si tu le voulais, nous irions cacher notre bonheur au bord de la mer, loin de Rome, ô mon impératrice! Je possède en Sicile une terre recouverte d'une forêt d'amandiers qui, au printemps, se couvrent de fleurs roses. Là, je pratiquerai cette doctrine à laquelle Paul doit m'initier; je l'aimerai, je sais déjà qu'elle n'interdit pas le bonheur, ni l'amour. Veux-tu? J'attends la réponse de ta bouche adorée.

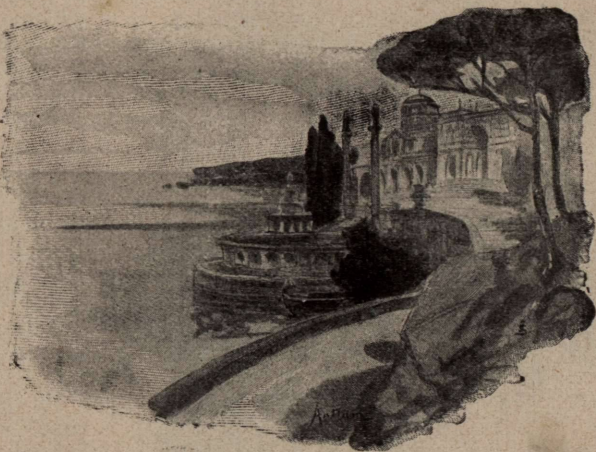
« Mais que j'achève de te conter ce qui s'est passé sur notre barque. Nous étions à quelque distance du rivage, lorsque nous aperçûmes une voile à l'horizon. Une discussion s'éleva; les uns penchaient pour une barque de pêche, les autres prétendaient que c'était un navire venant d'Ostie. J'identifiai le bateau, et l'augusta affirma que, pour mes yeux, rien ne pouvait être caché; elle se recouvrit la figure de son voile, et me demanda si je la reconnaîtrais. Pétrone vint à mon aide et dit que le soleil même devient invisible derrière un nuage. Puis elle chercha à savoir qui j'aimais parmi les dames de la cour; elle cita des noms. Je répondais de mon mieux, plaisantant; mais ton nom fut prononcé et je suis reconnaissant à Pétrone d'avoir détourné l'attention générale de ma personne; l'augusta avait relevé son voile, ses yeux étaient mauvais et furieux. Si des paroles malveillantes avaient été dites sur ton sujet, j'aurais eu beaucoup de peine à résister à la tentation de bïiser, de ma ramer, le crâne de cette femme immonde. Tu dois te souvenir de ce que je t'ai dit la veille de mon départ, chez Linus, sur ma mésaventure de l'étang d'Agrippa?

« Pétrone est inquiet. Aujourd'hui, il me suppliait encore de ne pas exaspérer l'amour-propre de l'augusta. Mais Pétrone ne peut comprendre qu'en dehors de l'amour de ma Lygie, rien n'existe plus: ni plaisir, ni beauté, et que Poppée me semble plus particulièrement méprisable.

« Voici qui, d'ailleurs, achèvera de te tranquilliser.

« Pierre m'a dit, avant que je parte, que pas un cheveu de ma tête ne tomberait; j'ai foi en sa parole. J'ai conscience que chacune de ses prédictions s'accomplira.

« Les étoiles s'effacent au firmament, ma divine! L'aube va teinter de rose, les vagues de la mer, tout dort autour de moi: je ne puis fermer les paupières, puisque je pense à toi et que je t'aime. En même temps que je salue l'Aurore, je te salue, ô ma chère fiancée. »



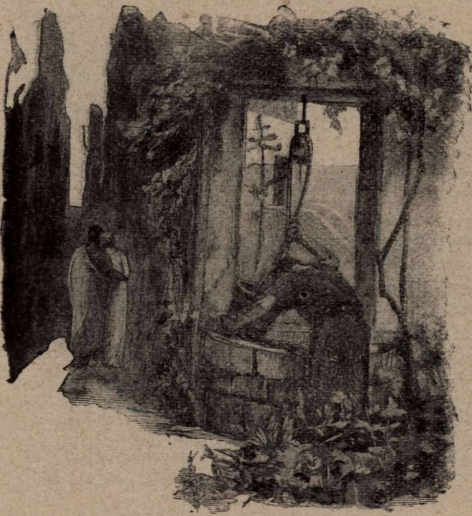
Vinicius à Lygie.

« Mon adorée, si tu n'es pas allée à Antium en compagnie des Aulus, je me fais une joie de te faire connaître, plus tard, cette ville. Tout le long du rivage s'essaiment des villas; Antium est une succession ininterrompue de portiques et de palais. Mon habitation est au bord de la côte, elle est entourée d'oliviers et un bois de cyprès s'étend derrière la villa; et quand je pense que cette demeure sera un jour la tienne, la mer qui la borde m'apparaît plus bleue, ses marbres me semblent plus blancs et ses jardins plus ombreux. Là, ô Lygie, il fera bon vivre et aimer.

« Aussitôt que nous l'avons pu, pendant le repas, nous avons eu une longue conversation avec Paul. Après avoir parlé de toi, il a commencé à m'édifier. Même sachant écrire comme Pétrone, il me serait impossible de t'exprimer tout

ce qui se passait dans mon esprit, combien mon âme vibrait.

« Explique-moi comment l'univers peut porter dans le même temps, des saints comme l'apôtre Pierre, comme Paul de Tarse et des monstres comme César. Je te pose cette question, parce qu'en quittant Paul, j'ai dû me rendre chez Néron. Il nous a infligé la lecture de son poème sur l'incendie de Troie et gémissait de ne jamais avoir vu une cité incendiée. Tigellin n'hésita pas à proposer : « Divin, un mot de toi, et avant la fin de ce jour tu verras Antium flam-



ber. » Il fut traité d'idiot par Néron : « Où irais-je respirer l'air de la mer ? J'en ai besoin pour soigner la voix dont les dieux m'ont gratifié pour le bonheur de l'humanité. Ce sont les exhalaisons malsaines de Suburre qui me rendent aphone ; Rome m'est nuisible. Rome en flammes offrirait un spectacle autrement grandiose et tragique que le feu de paille d'Antium.

« Les convives crièrent : « Fais-le ! Fais-le ! ». Ils étaient ivres. Et César de dire : « Il me faudrait des amis plus dévoués et plus discrets. » Tu peux juger de mon inquiétude, car tu es à Rome, ma divine ! Je suis maintenant le premier à rire de mon angoisse. Néron et ses courtisans, tout insensés qu'ils soient n'oseraient jamais un pareil crime. Mais on tremble toujours pour ce qu'on adore. D'ailleurs, j'espère bien qu'avant le

retour de César à Rome, tu habiteras, ô mon trésor, ta propre maison, aux Carines. Je bénis le jour et l'heure où tu passeras mon seuil, et je bénirai également le Christ que j'apprends à aimer, s'il exauce mes vœux. Je donnerai, ma vie et mon sang pour lui. Je serai son serviteur. Je complète ma pensée : nous le servirons tous les deux jusqu'à la dernière minute de notre vie.

« Je t'aime et je te salue de toute mon âme. »

Ursus, fredonnant un chant lygien, puisait de l'eau à la citerne et tirait les deux amphores attachées à la corde. Ses yeux allaient de Lygie à Vinicius, errants parmi les cyprès du jardin de Linus. Ursus était heureux. Les fiancés causaient, se tenant par la main.

— Pour avoir quitté Antium sans le consentement de César, ne redoutes-tu rien, Marcus ? questionna Lygie.

— Rien, mon amour. César doit rester cloîtré pendant deux jours avec Terpnos. Ils composent un nouvel hymne. Lorsque je suis à ton côté, mon adorée, je veux oublier César, pour ne penser qu'à toi.

Ils s'assirent sur un banc de pierre sous l'aubépine fleurie et Vinicius mit un baiser sur la main de sa fiancée.

Vinicius dit à voix presque basse :

— C'est la première fois de ma vie que je connais le bonheur absolu. J'ignorais que l'amour chaste existât ; je ne le concevais qu'ardent et impérieux, aujourd'hui je sens en moi un calme immense et doux, comme si j'étais bercé par le sommeil apaisant de la mort. Quelle tranquillité, et que la vie est belle !

Lygie appuya sa tête gracieuse sur l'épaule du jeune homme :

— Marcus, mon bien-aimé... Je t'aime...

Ils ne trouvaient plus de paroles. Le jardin s'argentait des premiers rayons de la lune.

Enfin, Vinicius rompit le silence :

— Je sais à quoi tu penses, Lygie. A peine avais-je franchi le seuil et baisé tes lèvres adorées, que je lus dans tes yeux cette question : « Est-il venu à la foi chrétienne ? A-t-il reçu le baptême ? » Non, pas encore ; Paul m'a dit : « Tu es convaincu maintenant que Dieu est des-

cendu sur terre et a été crucifié pour le salut du genre humain, c'est Pierre qui, le premier, t'a béni, c'est à lui de te purifier à la source de grâce. » Je voulais aussi, mon trésor, que Pomponia me serve de marraine et que tu sois présente à mon baptême. Et voilà pourquoi, bien que j'aie foi en la douce doctrine de notre Sauveur, je n'ai pas encore reçu le baptême. Sois donc sans crainte, ô Lygie !

Lygie fixa Vinicius de ses yeux bleus.

— C'est vrai, Marcus, je pensais à cela.

Il se sentaient heureux en dehors de toute limite, car ils devinaient qu'ils étaient liés par une force autre que l'amour : la même croyance les unissait et leur amour, basé sur la foi, devenait indestructible.

Il y eut un silence.

— Ton âme est sœur de mon âme ; tu es mon trésor le plus précieux, dit Vinicius d'une voix émue et grave. Nos cœurs palpitent à l'unisson ; nous vivrons tous les deux pour adorer notre Seigneur, ô ma bien-aimée ! Je sais, par Paul, qu'après notre mort, nos yeux s'ouvriront encore à une lumière nouvelle ! Si tu le désires nous irons nous fixer loin de Rome maudite.

Et Lygie répondit :

— Je t'aime, mon Marcus !

Le silence sacré fut troublé, tout à coup, par un rugissement farouche, semblant émaner de la terre. Lygie frissonna.

— Ce sont les lions enfermés dans les vivaria, expliqua Vinicius.

Ils écoutèrent, anxieux. Au premier rugissement, un second succédait, puis un troisième, puis dix.

Il arrivait parfois que des lions, par milliers, étaient enfermés dans les multiples arènes. La nuit, les fauves appuyaient leurs mufles aux barreaux des cages et clamaient leur nostalgie du désert et de la liberté. Les voix se donnaient la réplique par la ville et troublaient la nuit silencieuse. Lygie écoutait les bêtes, et son cœur s'étreignait d'une terreur irraisonnée.

Vinicius l'entoura de ses bras.

— Ne tremble pas ainsi, ma bien-aimée. Les jeux du cirque sont prochains, c'est ce qui explique que tous les vivaria sont peuplés.

Ils pénétrèrent dans l'humble maison de Linus, poursuivis par les rugissements effroyables des fauves.

Pétrone remportait à Antium, des victoires journalières sur les augustans qui courtoisaient Néron. L'influence de Tigellin n'existait plus. Du matin au soir on discutait sur la valeur des vers que César venait de réciter ou sur la musique qu'il avait composée. Pétrone, spirituel, éloquent, infiniment plus instruit que Tigellin et les autres augustans, devait triompher et marquer sa prépondérance. César ne savait plus se passer de la compagnie de cet homme aux pensées subtiles ; il recherchait son opinion, réclamait ses conseils, et lui témoignait une amitié presque sincère.

Pétrone, avec son scepticisme coutumier, paraissait n'attacher aucune importance à ces faveurs ; il restait spirituel et narquois. Parfois, il donnait la sensation aux augustans qu'il se moquait d'eux, de lui-même, de César et de l'univers entier. Il lui arrivait d'oser critiquer Néron en face, et quand César fronçait le sourcil et qu'on le croyait perdu, il adoucissait si bien sa critique, lui donnait même une telle saveur que César plus flatté encore, l'en estimait davantage.

Un jour, Néron lut à ses courtisans un fragment de sa Troïade. Les cris d'admiration éclatèrent quand il eut terminé. Néron interrogea Pétrone du regard.

— Brûle ces vers, ils sont mauvais, dit Pétrone.

Les assistants restèrent stupéfaits.

Cette fois Pétrone était perdu. Jamais César n'accepterait pareille blessure faite à sa vanité. Tigellin rayonnait, Vinicius devint blême, pensant que Pétrone, si sobre d'habitude, avait trop bu cette fois.

D'une voix douce et saine où grondait la colère d'un amour-propre froissé, Néron demanda :

— Voyons, par où pèchent-ils ?

Pétrone dit, en désignant les courtisans :

— Ne les écoute pas, ils n'y entendent rien. Tu me demandes pourquoi je n'aime pas ces vers ? Tu veux la vérité, sans doute ? la voici : ils seraient bons s'ils venaient d'Ovide ou de Virgile, venant

de toi, ils sont exécrables. Tu n'avais pas le droit de les écrire. L'incendie que tu dépeins manque d'intensité et de chaleur. Ferme tes oreilles aux flagorneries de Lucain. Pour un tel poème, je lui concèderais du génie; pas à toi, car tu es plus grand qu'eux tous. On est en droit d'exiger le maximum de celui qui a tout reçu des dieux. Mais tu cèdes à la paresse. Tu fais ta sieste, après le repas, alors que tu devrais travailler sans relâche. A toi qui peux créer une œuvre devant laquelle tout s'éclipse, je réponds avec franchise : « Fais des vers plus beaux encore. »

Il disait cela avec un grand détache-



ment, louant et raillant tour à tour et les yeux de Néron étaient humides d'orgueil.

— Les dieux m'ont pourvu de quelque talent, mais ils m'ont fait un présent plus rare : un critique averti et un ami qui ne sait pas cacher la vérité.

Et César étendit sa main vers un candélabre d'or, fruit du pillage de Delphes, et fit le geste de brûler ses vers.

Mais avant que la flamme eût atteint le papyrus, Pétrone s'en était emparé.

— Offre-les-moi, divin ! même indignes de ton génie, ces vers appartiennent à l'humanité !

César, ivre de joie, serra Pétrone sur sa poitrine.

— Permets au moins que je te les fasse tenir dans un coffret que je choisirai.

Et il ajouta :

— C'est toi qui as raison, ami, ma Troie brûle d'un feu de pauvre. Mais tu vas comprendre pourquoi l'œuvre est imparfaite : un statuaire qui veut créer

l'effigie d'un dieu, a besoin d'un modèle, moi, je n'ai pas eu de modèle : je n'ai jamais vu de ville en feu.

Un lourd silence plana, qui fut rompu par Tigellin :

— Je te l'ai déjà offert, divin, ordonne et Anium flambra. Mais si tu devais regretter ces palais et ces villas, je brûlerais les vaisseaux à Ostie; ou, si tu le préférerais, je ferais édifier une ville en bois sur les monts Albains, tu y mettras le feu de ta main. Ordonne, tu seras obéi.

Néron eut un sourire méprisant pour Tigellin.

— Ta pauvre cervelle se recroqueville, être stupide. Quel plaisir d'art trouverais-je à regarder flamber des cabanes en bois ? Je constate que tu n'estimes guère mon talent, puisque tu juges que ma Troïade n'est point digne d'un plus grand sacrifice.

Tigellin pâlit. Néron affecta de parler d'autre chose, et dit :

— Comme Rome doit empestier par cet été horrible. Il faudra y rentrer pour les jeux estivaux.

Et il soupira.

Tigellin s'approcha de lui et lui dit à voix basse :

— César, lorsque les augustans seront partis, fais-moi la grâce d'un instant d'entretien.

Vinicius et Pétrone quittèrent la villa impériale peu de temps après.

— Pétrone, toi que j'aime, tu m'as causé un instant d'effroi. Tu te fais un plaisir de jouer avec la mort, dit Vinicius.

— C'est là mon arène, plaisanta Pétrone, et j'ai quelque orgueil à constater que je ne suis pas un mauvais gladiateur. J'ai dompté César; si j'y trouvais le moindre plaisir, je pourrais exécuter Tigellin et prendre sa place comme préfet des prétoriens. Mais que de soucis; l'existence telle qu'elle est m'est chère, même avec les vers de César.

Néron avait composé en l'honneur de la reine de Chypre, un nouvel hymne : vers et musique étaient de son inspiration.

Débarrassé de son enrouement, sa voix n'était pas désagréable. Il sentait que sa musique plaisait à ses auditeurs,

et cette certitude ajoutait un charme tel à son chant qu'il pâlit d'une véritable émotion d'artiste, et, contre son habitude, il ne voulut point entendre les louanges des courtisans. Il resta un moment assis, comme inspiré.

— Je suis las et j'étouffe, dit-il au cithariste.

Il s'enveloppa le cou d'un foulard de soie.

Pétrone et Vinicius étaient dans un coin de la salle, il les appela près de lui.

— Venez avec moi tous deux. Toi, Vinicius, donne-moi le bras, car les forces me trahissent.

Ils s'installèrent sur la terrasse de la villa, aux dalles d'albâtre recouvertes de safran.

— J'ai besoin d'ouvrir mon cœur à quelqu'un qui m'aime, Pétrone. T'imagines-tu que je sois aveugle ou dément, ami ? Je n'ignore point que les murailles de Rome sont couvertes d'inscriptions injurieuses pour moi, qu'on m'y traite de matricide et d'assassin de ma femme. Rome me croit un bourreau monstrueux sous prétexte que Tigellin a obtenu de ma faiblesse quelques arrêts de mort contre ceux qui me voulaient du mal. On a accrédité la légende de ma cruauté, si bien que je ne sais plus si vraiment je ne suis pas cruel. Ils ne peuvent admettre que ces actes n'ont rien de commun avec l'âme de César. Nul ne croira, toi peut-être le premier, ami fidèle, que, lorsque la musique me berce, je suis aussi doux que l'enfant endormi.

— Je suis un des rares à te bien connaître, dit Pétrone. Rome n'a jamais su te comprendre.

César s'appuyait lourdement sur le bras de Vinicius, comme s'il ployait sous le faix de l'injustice, et continua à se lamenter :

— Il m'est revenu par Tigellin, qu'au Sénat on prétend que Diodore et Terpnos sont plus forts que moi sur la cithare. Toi, tu ne sais pas mentir, donne-moi ton avis loyalement : jouent-ils mieux ou même aussi bien que moi ?

— Oh ! non pas ! Tu as le doigté plus délicat, et, néanmoins, tu as plus d'énergie. Eux sont d'experts instrumentistes, chez toi on reconnaît l'artiste. Il suffit d'écouter leur musique pour comprendre la valeur de la tienne.

— En ce cas, je leur fais grâce ! Ils ne

se douteront jamais que Pétrone vient de leur sauver la vie. Et puis, s'ils périssaient, il me faudrait les remplacer.

— Il serait étrange que, par amour de la musique, tu supprimes la musique à Rome. Ne fais jamais périr l'art pour l'art, ô divin !

— Combien peu, tu ressembles à Tigellin, constata Néron.

Toi seul, peut-être, sais qu'il y a en moi deux Néron : le César que les hommes croient connaître et l'autre, qui s'est voué tout entier à l'art sacré. Celui-ci peut délirer comme Bacchus ou tuer comme la mort, son excuse est qu'il a le dégoût de la laideur et l'irrespect de ce qui vient de disparaître. Quand je ne serai plus là, combien la vie paraîtra vaine ! Quel fardeau pour un homme, que de porter le poids du pouvoir suprême et du génie !

— Je prends part à tes peines, César, et la terre et les océans s'unissent à moi pour te plaindre, sans compter Vinicius qui t'idolâtre comme un dieu.

— Bien qu'il serve Mars et non les Muses, Vinicius m'a toujours été cher, presque à l'égal de toi.

Pétrone résolut de profiter de l'état d'esprit de César pour arranger l'affaire de son neveu.

— Vinicius sert Mars, en attendant d'être le serviteur d'Aphrodite, fit-il. Permets-lui, divin, de retourner à Rome : ici, il s'étirole et dépérit. Je ne t'ai jamais reparlé de l'esclave lygienne que tu m'avais donnée, elle a été retrouvée. Vinicius est profondément épris et désire épouser la belle. Elle est de famille royale, il n'y aura donc pas déchéance. Comme un soldat zélé, bien qu'il soupire, languisse, gémissse, il attend l'autorisation de son empereur.

— Qu'a-t-il besoin de mon consentement ? Est-ce le rôle de César de choisir les femmes de ses soldats ?

— Je te le dis encore, seigneur, son amour pour toi est de l'idolâtrie.

— Eh bien, je consens à cette union. La Lygienne n'est pas mal, mais elle a les hanches un peu étroites. Augusta Poppée l'accuse d'avoir jeté un sort à notre enfant, dans les jardins du Palatin.

— Les divinités ne peuvent être touchées par les maléfices, ainsi que je l'ai dit à Tigellin.

— Je me souviens. C'est très judicieux. Il se tourna vers Vinicius :

— Tu l'aimes vraiment ?

— A en mourir, seigneur.

— Tu partiras dès demain pour Rome, ceci est un ordre, et tu ne reparaitras devant moi qu'avec l'anneau consacré au doigt.

— Merci du plus profond de mon âme, seigneur !

— Mon désir serait de ne faire que des heureux, dit César. La tâche serait agréable.

— Encore une grâce, divin : Vinicius ne saurait épouser une femme contre laquelle Augusta serait prévenue. Mais tu peux, d'un mot, ô César ! dissiper tout malentendu : déclare que c'est toi qui en as décidé ainsi.

— Je n'ai rien à te refuser, ni à toi, ni à Vinicius.

Et ils se dirigèrent vers la villa.

Augusta était dans l'atrium et s'amusaient des bavardages de Tullius Sénécion et du jeune Nerva.

César alla prendre place sur un siège incrusté d'écaille ; il parla à voix basse à l'oreille d'un jeune serviteur grec, et attendit.

Le page revint bientôt, portant un lourd coffret d'or vert. Néron y fit le choix d'un collier d'opales.

— Ces bijoux ne sont pas indignes de cette soirée, dit-il.

— Ils brillent, en effet, comme les annonceurs de l'aube, minaуда Poppée, supposant que le bijou lui était destiné.

César fit glisser les pierres en manière d'amusement.

— C'est mon cadeau de nocces, Vinicius. Tu remettras ce collier à la petite princesse lygienne, notre otage, que je t'ordonne d'épouser.

Les yeux de Poppée s'enflammèrent de haine et de colère. Elle regarda Vinicius, d'abord, puis Pétrone. Ce dernier affectait de s'intéresser vivement à la courbure d'une opale qu'il caressait de la main.

Soudain, à l'extérieur, des cris d'épouvante se firent entendre. L'affranchi de Néron se précipita dans la salle, suivi du consul Lecanius.

César fronça les sourcils.

— Rome brûle, cria Phaon qui défaillait. Presque toute la ville est en flammes !

Tous s'étaient levés, très pâles. Néron dit d'une voix enthousiaste :

— Justes dieux ! Vous me permettez de voir une ville en feu. Ma Troïade sera un chef-d'œuvre !

Il se tourna vers le consul :

— Qu'on hâte le départ. Je veux arriver assez tôt pour voir Rome brûler.

— Seigneur, Rome est anéantie. La ville est un océan de flammes. Les habitants sont pris de démence, et ceux qui ne meurent pas asphyxiés, se précipitent dans la fournaise. Rome est perdue, seigneur !

Vinicius rompit le silence qui avait suivi la nouvelle :

— Le malheur est sur moi !

Et, se débarrassant de sa toge, il s'élança hors de la villa.

TROISIÈME PARTIE

Vinicius ordonna à quelques esclaves de le suivre et s'élança dans la direction de Laurentum au milieu de la nuit noire. Tête nue, couché sur le garrot du cheval sur lequel il avait bondi, il filait, sans se préoccuper des obstacles, vêtu seulement de sa tunique.

L'étalon de race coupait le vent, et son galop insensé faisait sonner les dalles. Vinicius n'avait pas tardé à distancer les esclaves qui le suivaient sur des chevaux bien moins rapides.

Quand il eut traversé l'Ardée, l'orient se teignait de pourpre. Peut-être était-ce l'aube qui naissait?....

Hélas c'était l'incendie qui mettait du rouge au ciel. Les paroles de Lecanius lui revinrent en mémoire : « Rome n'est plus qu'un océan de flammes ». Il perdit tout espoir d'arriver à temps pour sauver Lygie. La ville serait consumée avant qu'il arrivât aux portes. Si, encore, il lui avait été donné de savoir où était le foyer d'incendie. Rien. D'évidence, le Transtévère avec ses baraques improvisées, ses masures fragiles, ses dépôts de bois, ses hangars où se faisait la vente des esclaves, tout cela avait dû flamber, tout d'abord.

Les paroles de César, toutes récentes, lui revenaient en mémoire. A n'en pas douter, il était hanté par le désir de voir brûler une ville. C'est lui, Néron, qui avait ordonné la chose monstrueuse. Quel autre aurait pu commettre pareil crime? Quel autre que Tigellin, se serait chargé de l'exécution? Et si l'ordre insensé émanait de lui, qui aurait pu dire qu'il ne se complétait pas du massacre de la foule par les prétoriens?

Ces pensées l'affolaient, quand un cavalier, venant en sens inverse, le croisa, et jeta dans l'ouragan de son galop :

« Rome est perdue ! » Il était déjà loin, pourtant Vinicius put entendre encore l'homme crier : « Les dieux ! » Ces deux syllabes l'impressionnèrent : les dieux ! Il tendit ses bras suppliants vers la voûte clouée d'étoiles, et pria. Puis il cingla sa monture avec violence. Il approchait des blanches murailles d'Aricie; il n'était qu'à mi-route de Rome.

Le cheval, fourbu par la course, s'affa

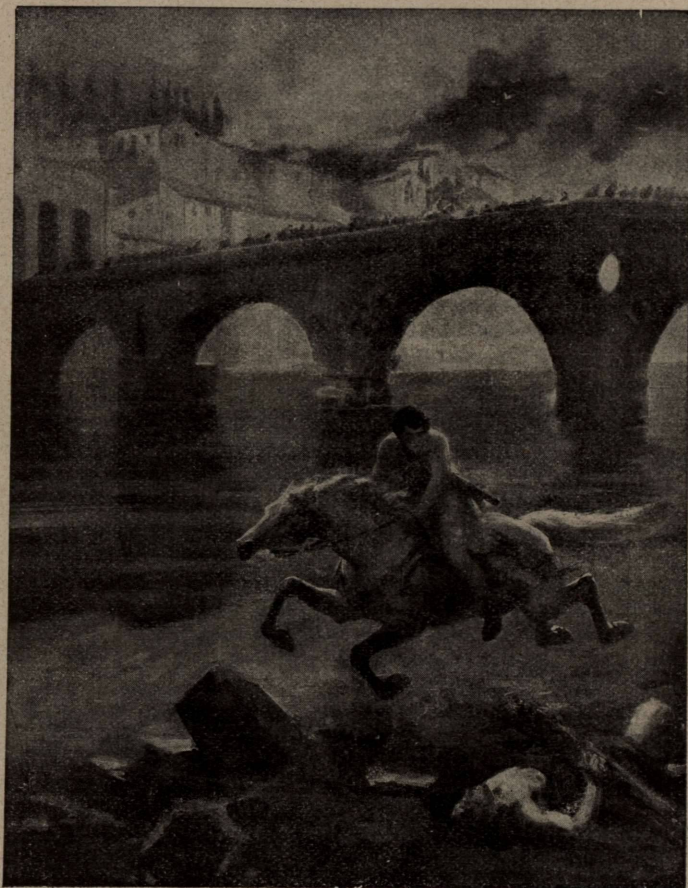


faissa devant l'auberge où Vinicius devait trouver un relais. Les esclaves se précipitèrent. Vinicius avisa un détachement de prétoriens qui, sans doute, portaient des nouvelles à Antium. Il les questionna avec anxiété.

- Quelle partie de la ville brûle ?
- Qui es-tu ? bougonna le décurion.
- Réponds sur la vie ! Je suis Vinicius, augustan et tribun militaire.
- Seigneur, le feu a pris aux approches du Grand-Cirque, parmi les baraques. Quand on nous a avertis, le centre de la ville n'était qu'une fournaise.
- Et le Transtévère ?
- Le feu ne l'a pas encore atteint ; mais les flammes envahissent avec rapidité de nouvelles voies ; le fléau n'est pas maîtrisable.

On amenait un cheval frais à Vinicius; d'un bond, il l'enfourcha et courut sur la route d'Albanum, laissant sur la droite le lac merveilleux d'Albe-la-Longue. La voie montait maintenant en pente raide, l'horizon était masqué. Le cavalier savait qu'arrivé à la

nument. Il semblait une longue écharpe qui flottait au gré du vent. A la surface planait comme un manteau de fumée, par endroits, noire, en d'autres, colorée de rose. Cette forteresse de feu et cette mer de fumée, encerclaient l'horizon comme une forêt mouvante.



Un manteau de fumée planait au-dessus de Rome quand Vinicius arriva.

crête qui cachait Albanum, il apercevrait Rome!

Vinicius atteignit le sommet lorsque l'aube se levait.

Un nuage très bas rampait entre deux vallées et supprimait les bourgs, les aqueducs, les arbres et les maisons. Une nappe grisâtre servait de trait d'union entre Albanum et Rome qui brûlait.

L'incendie n'affectait pas la forme d'une colonne de feu, ainsi qu'il en est à l'ordinaire quand brûle un unique mo-

Vinicius eut la sensation que ce n'était pas seulement la ville qui flambait, mais que l'univers entier était la proie des flammes, et qu'aucun être ne sortirait de cette mer de feu.

Il approchait d'Ustrinum à toute allure, mais il fut contraint de modérer le galop insensé de son cheval, tant la foule encombra la route. C'était une lamentable théorie de gens à pied, portant leurs hardes sur le dos, de mulets, chargés de paquets, de litières et de chariots.

C'était un grouillement indescriptible, aussi bien dans les rues que sur la place et sous les arcades des temples. Les fuyards commençaient à dresser des tentes pour abriter les enfants. Le plus grand nombre campait sans abri, et c'étaient des cris, des implorations aux dieux ou des malédictions.

Vinicius put enfin joindre le sénateur Junius; celui-ci, entouré d'esclaves bataves, lui donna des détails assez précis sur l'incendie. Le feu avait, en effet, éclaté près du Grand-Cirque, tout proche du Palatin et du mont Caelius, puis il s'était étendu avec une rapidité telle que, maintenant, tout le centre n'était plus qu'un brasier.

— Et le Transtévère?

Junius sembla surpris.

— Le Transtévère? C'est assez loin du centre?... Je n'ai pas entendu dire qu'il fût atteint au moment où j'ai quitté la ville. Les dieux seuls savent s'il brûle maintenant.

Vinicius avait repris sa course effrénée.

La ville était devant lui. Une chaleur effroyable en émanait et, malgré les clameurs de la foule, il entendait le brasier crépiter.

L'affolement d'Ustrinum n'était rien en comparaison de ce qui se passait aux portes de Rome.

Tout respect s'anéantissait. Prestige des fonctions publiques, majesté de la loi, distinction de classe, esprit de famille, tout s'écroulait. Les esclaves molestaient les citoyens; des gladiateurs allaient par bandes, gorgés de vin, et épouvaient les femmes et les enfants; ils prenaient une joie de brutes à frapper les quirites, à les tenir sous leurs pieds et à les dépouiller.

Un grand nombre de barbares, à la veille d'être vendus, avaient brisé leurs baraquements. C'était la fin de l'esclavage et la liberté reconquise.

Ils prenaient leur revanche sur leurs maîtres d'hier, qui ne savaient qu'implorer les dieux, en tendant vers eux leurs bras désolés. Avec sérénité, ils volaient les hommes et violaient les filles.

Près de la fontaine de Mercure, Vinicius reconnut un centurion qui, à la tête d'une cinquantaine d'hommes, protégeait l'enceinte du temple. Il lui ordonna de l'accompagner; l'autre n'osa pas ne pas obtempérer à la volonté du tribun et

de l'augustin, qui s'était fait reconnaître.

Ils durent enjamber des barricades de tonneaux et de caisses, de meubles de valeur, de literie, de voitures à bras, d'ustensiles de cuisine, abandonnés là pêle-mêle. Aidé des prétoriens, Vinicius avait réussi à franchir les obstacles et à sortir de la cohue.

Des fuyards lui affirmèrent qu'aucun faubourg n'échapperait à l'incendie, puisqu'il était notoire que l'autorité le propageait volontairement et ne permet-



tait pas qu'on l'éteignit. C'était un ordre, paraît-il.

Vinicius ne pouvait plus douter que César avait décidé l'anéantissement de la cité. Mithridate et les pires ennemis de Rome auraient-ils osé cela?

Une colère grondait en lui. L'instant fatal était venu pour Néron : la ville, en s'écroulant, allait anéantir l'histriion monstrueux. Il songea que les Vinicius comptaient toute une lignée de consuls... que, lui, était connu des Romains. Un nom à la foule, et qui sait! Dans son rêve ambitieux, il voulait vêtir Lygie de la pourpre impériale et en faire la dominatrice de l'univers...

Le faubourg était envahi par la fumée et une foule s'y démenait. Les habitants se hâtaient à sauver leurs guenilles et leurs meubles. Les prétoriens qui l'accompagnaient l'abandonnèrent. Comme

il essayait de forcer le passage, son cheval se cabra, refusant d'avancer. L'augustin fut désigné au populaire par la richesse de sa tunique, et mille cris de : « Mort à Néron et aux incendiaires ! » l'insultèrent. Des poings le menaçaient. Son cheval tomba et Vinicius fut obligé de se faufiler à pied parmi les fuyards, en courant le long des murs. Il décida de parvenir à la maison de Linus, mais il était contraint de s'arrêter à chaque instant, la fumée chaude lui piquant les paupières.

Il se souvint que la demeure de Linus était entourée d'un jardin qui donnait sur le Tibre, un champ le séparait des habitations voisines. Il reprit courage. Ce terrain nu avait pu arrêter les flammes. Il courut plus vite, bien que la fumée eût été remplacée par des flammèches qui menaçaient d'incendier la ruelle et de lui couper toute retraite.

Enfin, il aperçut les cyprès du jardin de Linus. Les maisons voisines grésillaient, mais la maisonnette était intacte. Vinicius, malgré la fumée qui lui coupait le souffle, se précipita à l'intérieur.

Rien !

Rien ! Lygie, Ursus et Linus avaient pu s'enfuir comme leurs voisins. Il les trouverait peut-être en dehors des portes de la ville, mêlés à la foule.

Les flammes se rapprochaient, il fallait songer à son propre salut. Il se précipita dehors et courut comme un fou vers la voie du Port qu'il avait traversée tout à l'heure. Les flammes agressives le poursuivaient. Des étincelles lui brûlaient les cheveux, le cou et les vêtements. Sa tunique était en partie consumée. Il ne sentait pas les brûlures, tout à l'idée d'échapper à l'asphyxie. Sa bouche semblait mâcher de la fumée et de la suie, sa gorge se desséchait, les flammes lui brûlaient la poitrine. Ses yeux ne voyaient plus que du rouge. La course l'avait anéanti ; seul le souvenir de Lygie le soutenait. Sans le vêtement dont il s'était emparé et qui lui recouvrait la bouche, il serait tombé depuis longtemps.

Il allait comme un ivrogne, titubant et se heurtant aux pierres du chemin.

Vinicius fit un dernier effort et cria de toutes les forces qui lui restaient. Un voile rouge lui troubla la vue, il suffoqua et tomba sur le sol.

Son cri d'appel avait été entendu, on

l'avait vu s'affaïsser ; deux hommes se précipitèrent, ils portaient des gourdes d'eau. Vinicius but avidement à l'une d'elles et la vida à moitié.

— Vous m'avez sauvé, merci. Aidez-moi à me mettre debout et j'irai plus loin, seul.

Le second compagnon lui avait versé de l'eau sur le crâne et les deux hommes le transportèrent vers leurs camarades. Chacun s'empressa, s'inquiéta de savoir s'il n'avait pas de blessures. Vinicius ne cessait pas d'être étonné de tant de sollicitude.

— Qui êtes-vous donc ? demanda-t-il.

— Nous nous efforçons à faire la part du feu, en démolissant les maisons, pour que l'incendie ne gagne pas la voie du Port, expliqua l'un des travailleurs.

— Vous m'êtes venus en aide, comment vous remercier ?

— Il faut aider son prochain, dirent des voix.

Vinicius qui, depuis l'aube, n'avait entendu que des cris de haine et de vengeance s'étonna de ces paroles de charité. Il regarda avec beaucoup d'attention ceux qui l'avaient sauvé.

Mais ses forces le trahirent et il perdit connaissance. Quand il reprit ses sens, il se trouva dans un jardin entouré de soins affectueux. Il demanda si l'on savait ce qu'était devenu Linus et les siens.

Personne ne répondit d'abord. Puis une voix que Vinicius crut reconnaître, dit :

— Ils sont hors de la Porte Nomentane, ils se dirigent vers l'Ostrianum.

Vinicius ne fut pas peu stupéfait de trouver là Chilon.

— Tu les as vus ? questionna-t-il avec anxiété.

— Oui, de mes yeux vus. Et je dois remercier le Christ qui m'a permis de t'annoncer cette bonne nouvelle en reconnaissance de tes bienfaits.

Aussitôt qu'il eut recouvré ses forces, le jeune tribun ne pensa plus qu'à rechercher Linus et Lygie.

Chilon lui indiqua les moyens les plus pratiques pour arriver à l'Ostrianum. Tout en cheminant, il lui donnait quelques détails sur l'incendie.

— Seigneur, dit Chilon, j'allais rendre visite à mon camarade Euricius, qui est établi tout près du Grand Cirque, quand le feu éclata.

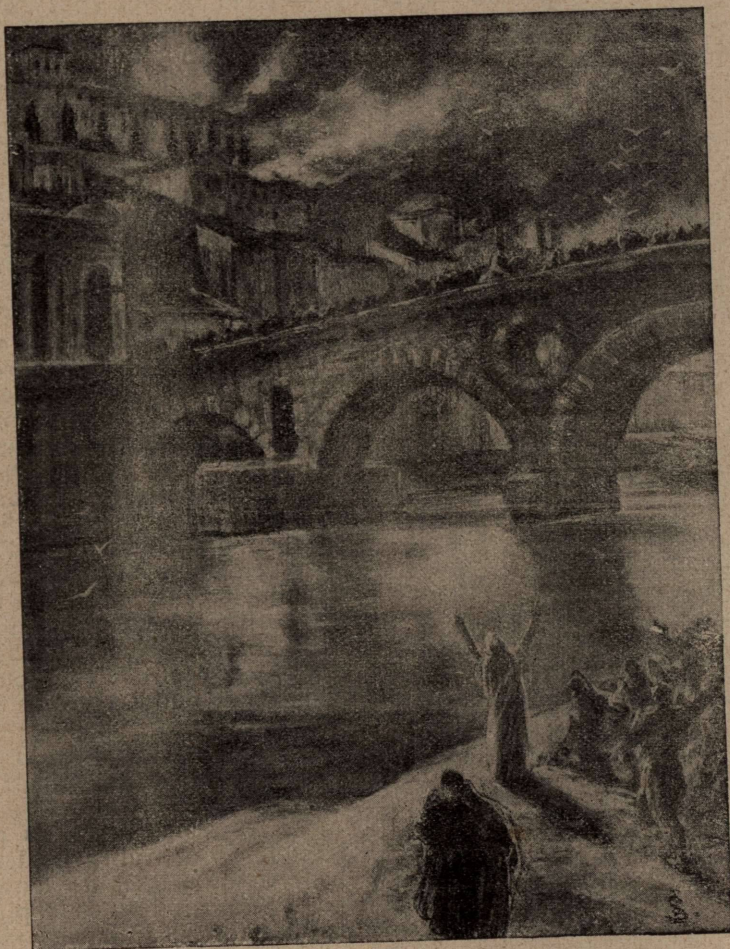
Les flammes, en un rien de temps, envahirent le Cirque et se propagèrent avec rapidité, je n'eus plus qu'une idée : sauver ma pauvre carcasse.

— As-tu vu des gens mettre le feu volontairement ?

— J'ai vu des soldats qui se frayaient

gens par le monde, seigneur, incapables de comprendre qu'il est naturel que les justes lois vous autorisent à vous emparer du bien d'autrui pour en jouir à votre fantaisie.

Vinicius, absorbé dans ses propres réflexions, ne prêta pas l'oreille aux nar



Les flammes s'étaient propagées avec une rapidité foudroyante.

un passage dans la foule, des torches à la main. J'ai vu des tueries et des cervelles humaines que les pieds foulaient sur les dalles.

C'était à croire, et tu l'aurais cru, que les barbares avaient pris la ville d'assaut et exterminaient les habitants. J'ai entendu des gens hurler de désespoir, d'autres hurler de joie. Il faut convenir qu'il ne manque pas de mauvaises

quoiseries de Chilon. Encore une fois il se tourna vers lui et demanda pour la dixième fois :

— Tu es sûr de les avoir vus à l'Ostrianum ?

— Je jure les avoir vus, de mes yeux vus ; la vierge, le lion lygien, Linus, le saint et l'apôtre Pierre.

— Avant l'incendie ?

— Avant l'incendie, ô Mithral



Vinicius insistait, parce qu'il soupçonnait Chilon de le tromper. Il arrêta sa mule et regarda fixement le vieux Grec :

— Que faisais-tu là-bas ?

Chilon se prit à trembler. Comme la plupart de ses congénères, il supposait que l'anéantissement de la ville entraî-



nait la fin de la domination romaine. Mais il était seul avec Vinicius et son audace tombait.

Il se souvenait des menaces faites par le jeune augustan en ce qui concernait l'espionnage des chrétiens.

— Pourquoi douter de ma parole, seigneur ? Pourquoi ne pas croire que je les aime ? J'ai été à l'Ostrianum parce que je suis misérable et famélique.

Pendant ton absence il m'arriva

maintes fois de souffrir de la faim. Alors je rôdais sous les murs de l'Ostrianum, car les chrétiens, bien que peu fortunés eux-mêmes, distribuent plus d'aumônes que tous les habitants de Rome réunis.

Cet argument convainquit Vinicius, il demanda la voix adoucie :

— Et tu ignores chez qui Linus est descendu depuis deux jours ?

— Tu m'as fait flageller un jour pour mon indiscretion, répliqua le Grec.

Vinicius s' impatientait :

— Tu m'as affirmé que Linus était à l'Ostrianum.

— Il faut chercher la jeune fille partout où on peut la rencontrer. Elle peut être en prière dans les carrières. Si nous ne l'y trouvons pas, on pourra peut-être nous renseigner.

— Précède-moi.

Chilon tourna à gauche avec résolution et ayant dépassé le Cirque, ils pénétrèrent dans une tranchée où la nuit était absolue. Vinicius put pourtant apercevoir des essaims de lumières papillotantes.

— Ce sont eux, dit Chilon.

— J'entends des chants, fit Vinicius.

Et de fait, l'harmonie d'un psaume montait d'une sombre anfractuosité, où les lumières disparaissaient une à une. Des portes latérales, des silhouettes surgissaient. Vinicius et Chilon furent bientôt au centre d'un groupe. Chilon sauta de sa mule et appela près de lui un jeune garçon :

— Je suis un prêtre du Christ, un évêque même. Prends soin de nos mules, et tu seras béni par moi.

Peu de temps après, ils pénétrèrent dans le souterrain, guidés par la lueur tremblante des lanternes ; une large excavation y était plus éclairée par des torches. Vinicius vit des gens qui priaient à genoux, mais ni Lygie, ni Linus, ni l'apôtre Pierre n'étaient présents.

Certains chantaient des hymnes, d'autres répétaient fébrilement le nom de Jésus, et se frappaient la poitrine.

Tout à coup, les chants et les cris cessèrent et, dominant la réunion, d'un entablement fait d'une pierre énorme enlevée, Crispus parla avec emportement.

— Faites pénitence pour vos péchés, disait-il, car l'heure est enfin venue ! Sur la nouvelle Babylone, le Seigneur a pro-

mené le flambeau dévastateur. L'heure a sonné du jugement suprême et de la destruction. Voici venu le jour du Jugement. En vérité, le voici !

Les uns se voilaient la face, certains croyaient que la terre allait s'entr'ouvrir. D'autres vociféraient : « Pitié, ô Christ ! sois miséricordieux, ô Rédempteur ! »

Quelques-uns clamaient leurs fautes, d'autres se jetaient dans les bras d'êtres chers pour y trouver un refuge.

Alors la voix de Crispus domina les clameurs :

— Renoncez aux joies terrestres, car la terre va s'ouvrir sous vos pas ! Renoncez aux amours charnelles, car le Seigneur sera sans pitié pour ceux qui auront aimé plus que Lui, leurs femmes et leurs enfants. Malédiction sur ceux qui préfèrent la créature au Créateur !

Malheur aux riches, malheur à ceux qui auront vécu dans le faste, malheur à l'homme, à la femme et à l'enfant !

Dans le silence qui s'était subitement fait, on n'entendait plus qu'une plainte : « Jésus ! Jésus ! Jésus ! ».

Mais une voix douce et calme s'éleva dans la nuit. C'était l'apôtre Pierre qui venait d'entrer dans la carrière.

La terreurs'évanouit. Les assistants se redressèrent ; les plus rapprochés embrassèrent la tunique du patriarche ! Pierre étendit ses bras sur la foule silencieuse :

— Pourquoi vos cœurs s'alarment-ils ? Nul ne saurait connaître sa destinée, avant que l'heure soit révolue. Le Seigneur a puni Babylone pour ses vices, ses crimes et sa prostitution ; mais sa miséricorde s'étend sur vous tous qui vous purifiâtes par le baptême. Vous mourrez avec Son Nom sur vos lèvres. Que la paix soit avec vous.

Après les imprécations de Crispus, les paroles de l'apôtre calmèrent l'épouvante. L'amour divin remplaçait la terreur divine.

De toutes parts on entendait des cris : « Ne nous abandonne pas au jour du danger ! » Vinicius s'était emparé du manteau de Pierre et dit d'une voix anxieuse :

— Aie pitié de moi, Seigneur. Je l'ai cherchée dans la fournaise et parmi les pillards. Nul part je n'ai pu la rencontrer. Toi seul as le pouvoir de me la rendre.

Pierre imposa ses mains sur la tête du jeune tribun et dit simplement :

— Crois ! et suis-moi.

L'incendie avait gagné le Palatin. Tigellin ayant réuni toutes les forces prétoriennes, dépêchait à chaque instant des estafettes à César pour le tenir au courant. Néron s'était mis en route, mais avait décidé qu'on n'arriverait que la nuit venue. Il ordonna une halte à proximité d'Aqua Albana. Là, il fit appeler l'acteur Aliturus, sous sa tente, pour étudier le geste qu'il ferait en disant : « O ville sacrée, qui semblait plus immortelle qu'Ida. » Convenait-il d'élever les deux bras au ciel, ou bien une main tenant le phormynx, de laisser retomber l'autre le long du corps ? Dans le poème composé en l'honneur du sinistre, devait-il introduire quelques véhéments blasphèmes à l'adresse des dieux ? Il en référa à Pétrone. En se plaçant au point de vue artistique, n'était-il pas tout indiqué que l'anathème jaillit des lèvres d'un empereur qui perdait sa patrie ?

Vers minuit, il fut en vue des murs ; une suite énorme de courtisans, de sénateurs, de chevaliers, d'affranchis, d'esclaves, de femmes et d'enfants, lui faisait escorte. Seize mille prétoriens faisaient la haie au bord de la voie qu'il devait suivre et veillaient à sa sécurité. La précaution n'était pas inutile, car le peuple vociférait et insultait le cortège scandaleux ; la foule couvrait César de malédictions et d'injures, mais n'osait se livrer à la violence. Même, de loin en loin, des applaudissements saluaient Néron, émanant de la tourbe, qui ne possédant rien, n'avait rien pu perdre dans le désastre, et qui, au contraire, escomptait une libérale distribution de blé, d'huile, de vêtements et d'argent. Quand Néron eut dépassé la Porte Ostienne, il s'arrêta un moment et clama :

« Souverain sans demeure d'un peuple sans gîte, où donc poserai-je pour la nuit, ma tête infortunée ? »

Chaque assistant retenait son souffle pour mieux entendre les paroles augustes que devait improviser Néron.

Mais César restait immobile et muet, un manteau de pourpre aux épaules, les yeux fixés sur la dévastation de l'incendie. Terpnos lui présenta le luth ; Néron leva les yeux au ciel où se reflétaient les flammes et attendit l'inspiration.

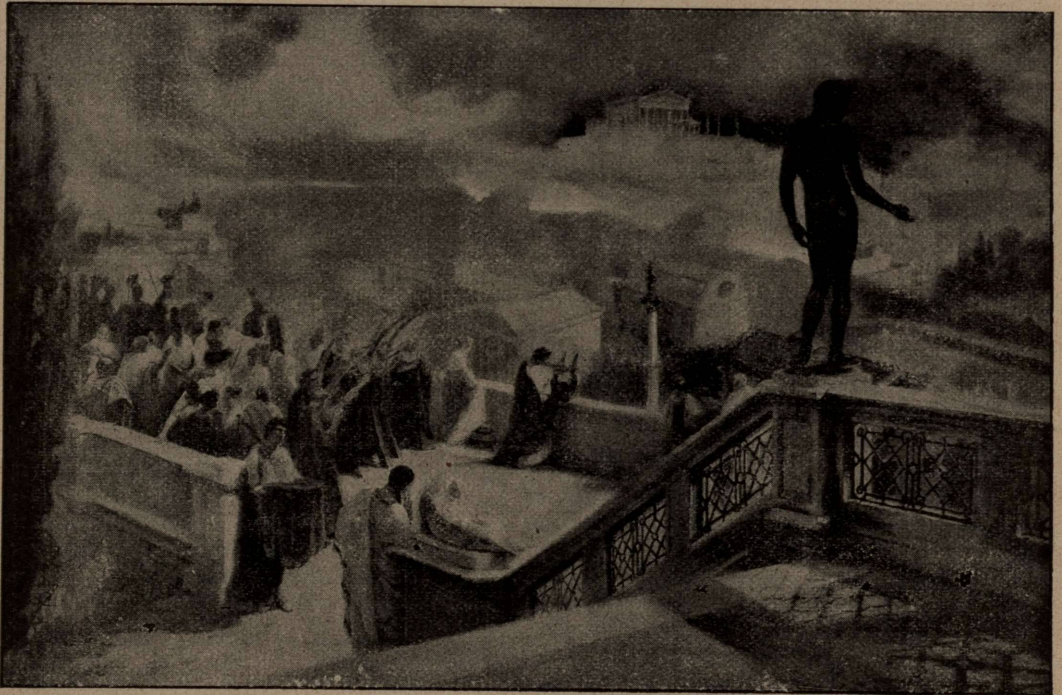
Au loin, le peuple, reconnaissant le monstre que la clarté sanglante auréolait.

poussa une clameur de haine. Surla ville, les serpents de flammes crépitaient, les reliques séculaires flambaient, Rome et son passé glorieux s'anéantissait...

Et César restait sans trouble, préoccupé uniquement de se composer un masque d'acteur tragique. Il se redressa et frappant les cordes du luth, il prononça les paroles de Friam :

rait; ses yeux s'embuèrent de pleurs. Il laissa tomber le luth qui gémit à ses pieds, et se drapant de la syrma, il demeura comme statufié.

Une salve d'applaudissements troua le silence. Au loin, le hurlement farouche de la foule répondit en écho. Personne ne doutait que César eût ordonné d'incendier Rome pour se délecter d'un spectacle



Berceau de mes pères, nid si cher à mon âme.

« Berceau de mes pères, nid si cher à mon âme. »

Sa clameur se perdait dans la nuit; et le crépitement de la fournaise, le grondement de l'incendie rendaient puérile sa voix grêle. Néanmoins, les augustans, les sénateurs et les fonctionnaires se pâmaient d'admiration. Il chanta longuement, et sa voix peu à peu s'imprégnait de tristesse.

L'hymne achevé, il improvisa, cherchant des métaphores appropriées au sinistre qui se déroulait devant lui. Son visage changea d'expression. La destruction de sa ville natale ne le troublait pas, mais il se grisait des paroles qu'il profé-

unique et chanter des hymnes. Néron surpris de cette clameur vengeresse se tourna vers les augustans et dit avec le sourire amer et désenchanté de l'homme pour lequel on est injuste et méchant.

— Voilà comment le peuple apprécie son empereur et goûte la poésie.

Dieux immortels! gémit-il, quelle nuit! D'un côté l'incendie, et de l'autre l'ingratitude populaire.

Il s'efforçait de trouver des mots nobles pour exprimer les dangers de l'heure présente, mais autour de lui, il ne vit que visages consternés, blêmes de terreur; il prit peur à son tour.

— César, dit Tigellin d'une voix mal

assurée, malgré tous mes efforts, le péril devient pressant. Parle au peuple, seigneur, fais des promesses pour gagner du temps.

— César, parler à la canaille ! Que quel qu'un parle en mon nom. Qui veut s'en charger ?

— Moi, répondit Pétrone en souriant.

— Tu es toujours fidèle, et je te retrouve toujours dans les difficultés. Va, et sois généreux en paroles.

Pétrone regarda les courtisans d'un air narquois :

— Les sénateurs présents m'accompagneront, ainsi que Pison, Sénécion et Nerva.

Ceux qu'il avait désignés se consultèrent du regard, mais furent contraints de suivre celui qui allait au danger, ironique et insouciant.

Pétrone se fit amener un cheval blanc, l'enfourcha et, suivi de ses compagnons involontaires, il se dirigea à travers les rangs serrés des prétoriens, vers la multitude hurlante.

Il n'avait aucune arme, et sa main ne tenait que la mince baguette d'ivoire qu'il portait d'habitude.

Il enfonça résolument son cheval dans la cohue.

Les cris de malédiction grondèrent. Les glaives, les pieux, les fourches menacèrent la poitrine de Pétrone. Des mains audacieuses se tendaient vers les rênes de sa monture. Lui, dédaigneux, tranquille, marchait toujours.

Il frappait d'un coup sec de son bâton les plus téméraires ; on l'aurait cru au milieu d'une foule irrespectueuse, mais pacifique. Son courage impressionnait le peuple.

Il fut reconnu et des voix multiples crièrent :

— C'est Pétrone, l'arbitre des élégances.

— Pétrone ! c'est Pétrone ! disaient ceux qui ne pouvaient approcher.

Son nom se propageait ; les cris se faisaient moins hostiles, les visages moins farouches.

Pétrone éleva en l'air sa toge blanche, bordée d'écarlate, l'agita pour indiquer qu'il voulait parler.

— Silence ! Silence !

Rapidement le silence régna. Pétrone se haussant sur son cheval, parla d'une voix distincte et forte.

— Citoyens, que ceux qui peuvent

m'entendre redisent mes paroles aux plus éloignés, et que tous se conduisent comme des hommes et non comme des fauves dans l'arène.

— Oui, oui !

— Ecoutez. Rome renaîtra de ses cendres. Les jardins de Lucullus, de Mécène, de César et d'Agrippine seront ouverts à tous. Dès demain, on distribuera en abondance du blé, du vin et de l'huile ; chacun en aura assez. César vous offrira prochainement des jeux comme l'Univers n'en a jamais rêvés, il



vous conviera à des festins et sera généreux pour son peuple.

Un long murmure souligna sa harangue. Les plus rapprochés communiquaient les promesses aux éloignés. Des cris de colère et aussi d'approbation s'élevèrent mais tout se fondit bientôt dans l'unanimité de la clameur :

« *Panem et circences !* »

Pétrone réclama à nouveau le silence :

— Je vous promets du pain et des jeux, dit-il.

Puis il fit tourner bride à son cheval, et donnant des tapes amicales sur la tête ou les épaules de ceux qui l'empêchaient de se dépêtrer du flot humain, il regagna avec indolence les rangs des prétoriens.

De l'endroit où était resté César, on n'avait pu saisir le sens de la clameur : « *Panem et circences !* » et l'on croyait à une recrudescence de la fureur populaire. On considérait Pétrone comme irrémé-

diablement perdu. Aussi, quand Néron le vit revenir sans plus de hâte, il se précipita à sa rencontre jusqu'aux premières marches.

— Qu'y a-t-il ? Est-ce la révolution ?

— Je leur ai promis tout ce que j'ai pu : du blé, de l'huile, des jeux et l'accès des jardins. Ils t'idolâtrèrent plus que jamais et hurlent en ton honneur de leurs bouches édentées. Mais, dieux immortels ! que le peuple sent donc mauvais !

— Merci, Pétrone. Je donnerai des jeux et l'hymne que j'ai composé ce soir, je le chanterai devant le peuple.

Il posa sa main sur l'épaule de Pétrone et, après un temps de réflexion, demanda :

— Parle d'après ton cœur, ami ; comment m'as-tu trouvé ?

— Merveilleux, et digne du cadre, comme le cadre était digne de toi, répondit Pétrone.

Puis il se tourna vers l'incendie :

— Contemplons encore le spectacle, et saluons une dernière fois, Rome l'ancienne !

Les paroles de l'apôtre avaient ramené l'espoir dans l'âme des chrétiens. Ils sortirent un à un de la carrière.

Pierre, en compagnie de Vinicius et de Chilon, sortit à son tour du souterrain. Ils atteignirent un monticule et purent voir la ville qui flamblait toujours. Pierre fit trois fois le signe de la croix dans la direction de Rome, et dit à Vinicius :

— Sois sans alarmes. Nous trouverons Lygie et Linus dans la cabane du carrier qui est tout près d'ici. Le Christ qui te la destinait, a veillé sur elle.

Vinicius ressentit une telle joie qu'il tomba aux genoux de l'apôtre, défaillant et incapable d'articuler un son.

Pierre n'accepta ni sa gratitude, ni ses hommages.

— Remercie le Christ et non son serviteur !

Vinicius supplia l'apôtre.

— Lave-moi de mes péchés dans l'eau du baptême, ô maître ! Je veux pouvoir me dire un fervent adepte du Christ, que j'aime de toutes les forces de mon âme. Baptise-moi au plus tôt ; je sens que mon cœur est digne de cette récom-

pense. Tout ce que le Christ ordonnera, je l'exécuterai. Dis-moi ce qui peut lui être agréable.

— Aime les hommes comme tu aimerais tes frères ; le seul moyen de lui prouver ta foi, c'est d'être juste et bon.

La hutte du carrier était creusée dans une anfractuosité du roc. La porte était fermée, mais à travers l'ouverture ménagée dans la paroi, on pouvait voir l'intérieur qu'éclairait l'âtre. Une silhouette



formidable se dressa en entendant marcher et demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Les serviteurs du Christ, répondit Pierre.

Ursus baisa le pan de la robe de l'apôtre et ayant reconnu Vinicius, porta son poignet à ses lèvres.

— C'est toi, seigneur, c'est toi ! Béni soit le nom de l'Agneau pour la joie que tu vas procurer à Callina.

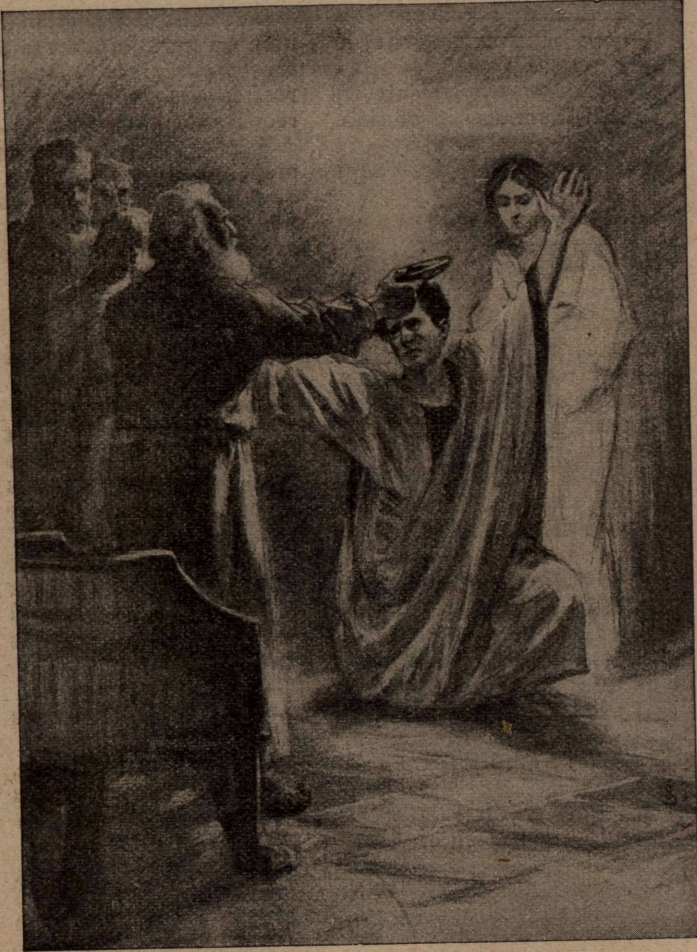
La porte ouverte, ils pénétrèrent. Linus était étendu sur une litière de paille, cloué par la fièvre ; Lygie était accroupie près du foyer.

Elle ne bougea pas, toute à sa besogne, certaine que c'était Ursus qui revenait. Vinicius s'avança en lui tendant les bras.

Une lueur de surprise et de plaisir illumina le visage de Lygie et, sans une parole, ainsi qu'un enfant qui a connu le danger et qui retrouve ses parents, elle se laissa tomber sur la poitrine du jeune homme. Il la serra contre lui avec

Antium et, de là, nous nous embarquons pour la Sicile. Ma demeure est votre demeure à tous, mes terres sont à vous. Nous rejoindrons les Aulus en Sicile et tu retrouveras Pomponia.

Lygie écoutait, comme extasiée. Ce



Au nom du Père et du Fils et de l'Esprit-Saint, reçois le baptême.

ferveur. Puis il lui caressa le front et les cheveux.

Il narra son départ d'Antium, son émoi quand il trouva la ville en flammes, ses recherches dans la maison de Linus et ses angoisses jusqu'à ce que l'apôtre lui eût indiqué sa retraite.

— Mais, maintenant que je t'ai retrouvée, je ne veux pas que tu restes ici. Je vous sauverai tous ! Nous irons à

voyage en Sicile ouvrir un horizon de félicité dans leur vie. Elle eût sans doute refusé, si Vinicius n'avait parlé que de l'emmener seule : il lui était impossible d'abandonner l'apôtre et Linus. Mais Vinicius ne venait-il pas de dire : « Venez avec moi, ma maison sera la vôtre, et mes terres seront vos terres. »

Et Lygie en l'embrassant tendrement lui dit :

— Ton foyer sera mon foyer.

Puis, rougissant de sa hardiesse, elle resta confuse dans la lumière de l'âtre. Vinicius dit à Pierre :

— Rome brûle par la volonté de Néron. Il est possible qu'il ait ordonné le massacre des habitants par les prétoriens. D'autres fléaux menacent les citoyens de Rome : la guerre civile, la famine, les assassinats et l'exil.

— La mesure déborde, dit l'apôtre, et les désastres seront insondables comme l'océan.

Puis à Vinicius, en lui désignant Lygie :

— Prends cette enfant que Dieu t'a accordée et veille sur elle.

Linus, bien que malade, et Ursus, vous suivront.

Vinicius réunit d'un geste Pierre, Linus et Lygie, et dit :

— Entendez-moi tous : le Christ n'a pas de plus humble et dévoué serviteur que moi. Et justement, parce que je dois, en la circonstance, sacrifier quelque chose de plus précieux que ma vie, je m'agenouille devant lui et fais serment de ne point abandonner mes frères en ce jour néfaste.

Son verbe se gonflait d'enthousiasme religieux, il tomba à genoux, tendit les bras vers le ciel, et cria :

— O Christ ! t'ai-je enfin compris ? Suis-je digne de ton amour ?

Ses yeux se noyaient de larmes, tout son corps était tremblant de foi ardente, il priait. Pierre prit une amphore de grès et dit avec gravité :

— Au nom du Père et du Fils et de l'Esprit-Saint, reçois le baptême. Ainsi soit-il.

Au loin, les clameurs désespérées et le tonnerre des maisons qui s'écroulaient, se faisaient entendre.

La populace avait élu domicile dans les splendides jardins de Domitia et d'Agrippine, aux environs du Champ-de-Mars et dans les jardins de Pompée, de Mécène et de Salluste. La foule campait sous les portiques de marbre, dans les bâtisses affectées au jeu de paume ; et aussi, suivant le hasard, dans les baraques réservées aux bêtes fauves.

Les denrées vinrent en telle quantité, d'Ostie et d'ailleurs, que l'on pouvait traverser le Tibre sur les barques qui avaient servi à les transporter d'un bord

à l'autre. D'immenses réserves de vin et d'huile avaient été réquisitionnées. Des montagnes descendaient sans discontinuer, des troupeaux de moutons et de bœufs. Seule, la tourbe des voleurs et des vagabonds se réjouissait des libéralités de César ; ils pouvaient piller à leur guise ; ceux qui avaient possédé quelque bien ou perdu des êtres chers, ne se laissèrent pas prendre aux grossières générosités du monstre. Ils continuèrent à récriminer.

Néron se rendait compte, malgré les mensonges de Tigellin et les flagorneries de ses courtisans, que la lutte contre le Sénat et les patriciens, qui le haïssaient, ne serait pas égale sans l'appoint du peuple.

Les augustans avaient perdu de leur superbe, ils étaient inquiets.

Néron, affolé, proposait des expédients toujours monstrueux, à moins qu'ils ne fussent stupides.

Un conseil se tint dans la maison de Tibère, épargnée par l'incendie. Pétrone émit l'avis de réaliser un projet conçu depuis longtemps : un voyage en Grèce et en Egypte. Pourquoi l'ajourner encore et ne pas échapper aux ennuis présents ? Cette motion souriait fort à César. Mais Sénèque s'éleva contre l'exode.

— Partir, c'est bien, mais revenir sera plus compliqué.

— Par Hercule ! se fâcha Pétrone, nous reviendrons, si c'est nécessaire, à la tête des légions d'Asie.

— Bien parlé, Pétrone, s'écria Néron.

Pétrone, encore un coup, allait dominer la situation. Tigellin intervint :

— Divin, le conseil est désastreux. Avant que tu n'aies gagné Ostie, la guerre civile aura tout balayé. Qui sait si, dans l'ombre, quelque vague descendant du divin Auguste ne sera pas porté sur le trône ?

— Peuh ! ricana Néron, on fera si bien qu'Auguste n'aura plus de postérité. Ses successeurs possibles nous sont connus, il est facile de les supprimer.

— Très facile, c'est certain, mais d'autres peuvent surgir. Il m'est revenu par mes soldats, que le peuple songerait à proclamer empereur un homme comme Thraséas.

Néron se mordit les lèvres.

— Peuple ingrat et insatiable ! Ils ont plus de blé qu'ils n'en peuvent consom-

mer et de la cendre brûlante pour y cuire des gâteaux ; que leur faut-il de plus ?

— Se venger ! dit froidement Tigellin.

Le silence se fit. Tout à coup, César se redressa, leva la main et déclama :

« Les cœurs ont faim de vengeance et la vengeance a faim de victimes... »

Et le visage transfiguré par ce qu'il croyait l'inspiration, il réclama son style et ses tablettes.

Néron transcrivit ses pauvres vers et, reconforté :

— La vengeance veut des victimes ! Sacrifions un personnage important à la vindicte populaire. C'est toi, Tigellin, qui as mis le feu à Rome ?

Tous frémirent. Ils devinaient que Néron ne plaisantait pas et que la menace n'était pas vaine.

Le visage de Tigellin prit une effroyable expression de fureur, il semblait un chien sur la défense :

— C'est par ton ordre que l'incendie fut allumé.

Ils se regardèrent silencieusement jusqu'au fond des yeux.

— Tu ne m'aimes pas, Tigellin ?

— Comment te prouver, seigneur ?

— Sacrifie-toi pour l'amour de moi.

— Divin César, pourquoi me tenter du délicieux breuvage du sacrifice ? Il m'est interdit d'y goûter. Le peuple seul, jusqu'à présent est révolté : ma mort pousse les prétoriens à l'insurrection, eux aussi.

C'était là une menace déguisée, car Tigellin commandait à la force armée. Néron ne fut pas dupe et devint affreusement blême.

A l'instant, un affranchi de César vint avertir Tigellin que la divine augusta désirait parler au préfet Tigellin ; elle avait chez elle des gens que le préfet avait intérêt à entendre.

Tigellin demanda l'assentiment de César, et l'ayant obtenu, il s'inclina et sortit rassuré. Il avait montré les dents quand on le menaçait et Néron était lâche.

César garda d'abord le silence. Puis voyant que les courtisans attendaient, il interrogea Pétrone.

Et Pétrone de dire encore :

— Il faut partir pour la Grèce.

Néron parut désappointé.

— J'espérais autre chose de toi, Pétrone. Si je pars, qui peut m'affirmer que les sénateurs, qui me détestent, ne proclameront pas un autre empereur ? Autrefois j'avais le peuple avec moi et contre eux. Aujourd'hui, il me hait aussi. Ah ! si ce Sénat et ce peuple n'avaient qu'une tête !

— Je te ferais remarquer, divin, que si tu désires conserver Rome, il ne serait peut-être pas superflu de conserver également quelques Romains, raila Pétrone.



Néron geignait :

— Que m'importe Rome et les Romains ! Ici, je ne vois autour de moi que haine et trahison ! Tous m'abandonnent, pas un ici qui ne soit disposé à me trahir. Je ne l'ignore point.

Dans l'instant, Poppée survint, accompagnée de Tigellin, dont les traits reflétaient un orgueil de triomphateur montant au Capitole. Il se plaça devant César et parla d'une voix douce, mais où une volonté s'imposait.

— César, prête-moi attention. Je crois avoir trouvé. Le peuple réclame vengeance et exige une victime. Nous lui donnerons des centaines, que dis-je, des milliers de victimes. As-tu jamais entendu parler de Chrestos, ô seigneur ? Celui-là même que Ponce-Pilate fit crucifier ? Tu ne peux connaître les chrétiens. Je t'ai pourtant parlé de leurs crimes et de leurs épouvantables cérémonies.

« Tous leurs prophètes vont clamant que le monde périra par les flammes. Le peuple les déteste d'instinct, et les tient

en suspicion. Ils désertent nos temples, affirmant que nos dieux sont inspirés d'un mauvais esprit. Jamais les mains d'un chrétien ne t'honorèrent d'un applaudissement. Ils nient ta naissance divine. Ils sont les ennemis du genre humain et les tiens. Ils désiraient l'écroulement de Rome, et Rome n'est plus.

« Le peuple est assoiffé de vengeance. A nous de le désaltérer. Il veut du sang et des jeux, il faut lui donner tout cela ! Le peuple te soupçonne... Que ses soupçons se précisent et aillent ailleurs.

Néron se dressa comme mu par une grande colère, et levant les bras au ciel, il jeta sa toge loin de lui et proféra d'une voix de tragédien :

— Zeus, Apollon, Héra, Athéné, Perséphone, et vous tous, dieux immortels, pourquoi nous avoir abandonnés à ces énergumènes et avoir permis qu'ils détruisent cette noble cité ?

— Ils veulent la fin du genre humain et ta perte, dit Poppée.

Néron retomba sur son siège et sembla réfléchir profondément, comme anéanti par quelque horrible vision. Puis il agita ses mains et clama :

— Quelles tortures et quelles peines pourraient châtier pareil forfait ? O dieux ! inspirez-moi des supplices nouveaux ! Je veux donner à mon peuple un tel exemple, que durant les siècles futurs, les Romains bénissent leur empereur.

Pétrone pâlit en pensant au péril qu'allaient courir Lygie et Vinicius, qu'il aimait, et aussi à tous ces malheureux dont il répudiait la doctrine, mais qu'il savait innocents. Il parla cependant avec insouciance, comme il avait coutume de le faire quand il critiquait narquoisement les inventions ridicules de César ou des courtisans.

— Suppliez les chrétiens, livrez-les à la foule, mais ayons le courage de nos actes : pourquoi voulez-vous qu'ils aient brûlé Rome ? Néron-dieu nous a donné un spectacle unique. Néron a sacrifié sa patrie à la poésie ! César, tu n'as à craindre que l'opinion de la postérité. Garde-toi qu'elle puisse dire : « Néron a incendié Rome, mais pusillanime César autant que poète sans courage, il a désavoué cette sublime action et, par couardise, il a rejeté l'acte sur des innocents ! »

Pétrone ne se faisait pas illusion sur les conséquences que comportait l'échec

du moyen désespéré auquel il recourait. Il se complaisait aux choses téméraires et hasardeuses : « Les dés roulent, pensait-il, et nous allons voir ce qui l'emportera, de la peur ou de sa folie orgueilleuse. La peur aura sans doute raison de la gloriole, alors je suis perdu ! »

Cette conviction le laissait badin et souriant.

Un lourd silence se fit. Néron eut un rictus hideux. Il restait indécis.

Tigellin affectait d'être scandalisé.

— Permets-moi de sortir, seigneur ! On te conseille de courir au-devant des pires dangers, en outre, on qualifie César de poète pusillanime, d'incendiaire et de comédien ! Mes oreilles ne sauraient en entendre davantage.

— J'ai perdu, pensa Pétrone.

Et reportant tout son mépris sur le sinistre coquin :

— Tu inventes, Tigellin, je n'ai pas parlé de comédien, autrement, c'est de toi qu'il aurait été question, car tu joues la comédie, même en cet instant.

— Parce qu'il me répugne d'écouter tes injures.

— Parce que tu affectes un amour sans bornes pour César que tu hais, si bien qu'il n'y a qu'un instant tu le menaçais des prétoriens, ce que nous avons tous compris, et lui aussi d'ailleurs.

Tigellin ne comptait pas que son adversaire jetterait sur le tapis ses derniers dés, il devint pâle et resta silencieux. C'était la dernière victoire de l'Arbitre des élégances sur son ennemi, car, hélas, Poppée vint à la rescousse :

— Seigneur, comment peux-tu tolérer qu'une aussi horrible pensée vienne à qui que ce soit, et surtout qu'on ait le cynisme de le dire devant toi !

— Que l'insulteur soit puni, dit Vitellius.

Néron fixa Pétrone de ses yeux glauques.

— C'est ainsi que tu reconnais l'amitié que j'ai toujours eue pour toi, Pétrone ?

— Si j'ai erré, prouve-moi que je me suis trompé, mais seul mon dévouement pour toi m'a dicté mes paroles.

— Punis l'insulteur, répéta Vitellius.

Et tous de crier : Qu'il soit puni !

Il souriait et arrangeait avec indolence les plis de sa toge. Il attendait la décision de César.

Néron parla :

— Vous désirez qu'il soit puni, ne savez-vous pas que c'est mon compagnon et mon ami le plus cher. Malgré qu'il ait fait saigner mon cœur, je veux qu'il n'ignore pas que mon cœur n'a pour jeux qu'il aime que le pardon.

— J'ai perdu la partie, pensa Pétrone et je suis également perdu.

César s'était levé. Le conseil était terminé.

Pétrone rentra chez lui. Néron et Tigellin se rendirent à l'atrium de Poppée, où les attendaient les gens qui avaient circonvenu le préfet.

Parmi eux, on voyait deux rabbins du Transtévère, revêtus de longues robes d'officiants et coiffés de la mitre. Un jeune secrétaire les accompagnait, ainsi que Chilon.

Quand César s'approcha d'eux, les prêtres tremblèrent et se cachèrent la figure dans les mains.

— Vous accusez les chrétiens d'avoir incendié Rome?

— O seigneur, nous les accusons surtout d'être les ennemis de l'humanité, les ennemis de Rome et les tiens également. Depuis longtemps ils menaçaient du feu, la ville et l'univers. Pour le surplus il te sera expliqué par cet honnête homme, qui ne saurait souiller sa bouche d'un mensonge, car dans les veines de sa mère, coulait le sang du peuple élu.

Néron considéra Chilon.

— Je suis à tes ordres, dit Chilon. Voici : le premier chrétien que ma mauvaise étoile mit sur ma route, était médecin, il s'appelait Glaucos. Il m'apprit qu'ils adoraient, lui et ses amis, un certain Chrestos, qui leur avait promis l'extermination de tous les êtres humains et la destruction de toutes les villes de la terre. Eux seuls vivaient pour l'aider dans son œuvre maudite. C'est pourquoi ils haïssent les fils de Deucalion et empoisonnent les fontaines; ils n'ont que blasphèmes pour Rome et les temples où l'on adore nos dieux.

« Chrestos a été mis en croix, mais en mourant, il leur a promis que le jour où Rome s'écroulerait, il reviendrait sur la terre et leur donnerait le royaume du monde.

— Le peuple comprendra pourquoi Rome fut brûlée, dit Tigellin.

— Beaucoup comprennent déjà, seigneur, reprit Chilon. J'ai parcouru les

jardins et le Champ de Mars, et ce que je sais, je l'ai dit à tous. Si vous me faites l'honneur de m'écouter encore, je vous dirai pourquoi j'ai le désir de me venger. Glaucos, le médecin, se gardait bien, au début, de me dire que la doctrine qu'il prêchait, ordonnât la haine du prochain. Au contraire, il m'affirmait que Chrestos était une divinité de bonté et que la base de sa doctrine était la charité et l'amour.

« Mon cœur candide fut pris au trébuchet de ses sophismes : J'estimais Glaucos et je me livrai à lui. Sais-tu, seigneur, comment il reconnut mes bienfaits? Il tenta de m'assassiner, d'un coup de couteau, entre Naples et Rome et il vendit ma femme, ma Bérénice, si jeune et si belle, à un marchand d'esclaves.

— Pauvre homme, s'attrista Poppée.

— Quand je fus rentré à Rome, je tentai d'être reçu par leur patriarche, espérant qu'il me rendrait justice contre Glaucos et qu'on le contraindrait à me rendre ma femme. J'ai fait force démarches vaines, mais elles m'ont permis d'approcher leur archiprêtre, de connaître un certain Paul, qui a été emprisonné, puis relâché; j'ai connu le fils de Zébédée, Linus et Clitus. Je sais où ils habitaient avant l'incendie, je connais le lieu de leur réunion; je puis vous conduire à une carrière et à un cimetière où ils célèbrent leurs pratiques infâmes.

« Là, j'ai entendu l'apôtre Pierre. J'y ai retrouvé Glaucos qui égorgeait des enfants; j'ai entendu une certaine Lygie, la fille adoptive de Pomponia Græcina, qui, n'ayant pu apporter du sang d'enfant, se targuait d'avoir ensorcelé la petite augusta, ta fille.

— César, tu entends, dit Poppée.

— Se peut-il? s'écria Néron.

— En entendant ce blasphème, j'ai bien songé à la poignarder, mais j'en fus empêché par l'augustin Vinicius, dont elle est la maîtresse.

— Vinicius? Mais elle s'est enfuie plutôt que de...

— Lygie s'est enfuie, c'est certain, mais il s'est mis à sa recherche, ne pouvant se passer d'elle. Pour un misérable salaire, je l'ai aidé dans ses recherches, c'est moi-même qui lui ai indiqué la maison où elle s'était réfugiée, parmi les chrétiens du Transtévère. Nous y avons été de compagnie, ton luttteur Croton avait

été engagé par Vinicius pour plus de sécurité. Mais un esclave de Lygie, Ursus, étouffa Croton dans une lutte. C'est un homme d'une force prodigieuse que cet Ursus, il tord le cou à un taureau aussi facilement qu'un autre tordrait une tige de pavot.

— Par Hercule, s'enthousiasma Néron, l'homme qui a étouffé Croton n'est pas indigne d'avoir sa statue sur le Forum! Mais tu te trompes ou tu mens, vieillard, car Croton a été tué d'un coup de couteau par Vinicius.

— Les hommes ont menti à ta divinité, seigneur! J'ai vu de mes propres

pands autour de toi, seigneur, que je dis la vérité; Vinicius est devenu chrétien. Pomponia est chrétienne, le jeune Aulus est chrétien, ainsi que Lygie et Vinicius. J'ai été son serviteur fidèle, pour me récompenser il m'a fait fouetter sur la demande de Glaucos, le médecin, malgré mon âge et ma faiblesse. J'ai juré par le Hadès que je n'oublierai jamais. Seigneur, venge-moi et je te livrerai l'apôtre Pierre, Linus, Clitus, Glaucos et Crispus, leurs vétérans, ainsi que Lygie et Ursus. Je vous en désignerai des centaines et des milliers. Je vous les livrerai tous!

Poppée ne songeait qu'à ses ennemis.

— Divin, il faut que tu venges notre enfant!

— Presse-toi, seigneur, presse-toi, sans quoi Vinicius aura le temps de s'enfuir. Et si l'on n'empoigne pas Vinicius en même temps, c'est vouloir ma mort.

Tigellin interrogea Néron du regard.

— Ne serait-il pas prudent, divinité, d'en finir, d'un même coup, avec l'oncle et le neveu?

Néron réfléchit.

— Non, pas maintenant. A qui ferait-on croire que c'est Pétrone, Vinicius ou Pomponia Grœcina qui ont incendié la ville. Leurs villas étaient trop belles pour qu'ils les

sacrifient. Leur tour ne tardera pas; aujourd'hui, il faut d'autres coupables...

En sortant du Palatin, Pétrone se fit conduire à sa villa. Un immense jardin, qui entourait la maison, l'avait préservée de l'incendie.

Pétrone qui connaissait Néron à fond, pressentait bien que celui-ci ne voudrait pas se désavouer incontinent; César était trop heureux d'avoir trouvé une occasion de formuler quelques beaux aphorismes sur l'amitié et l'oubli des injures, pour en atténuer l'effet par une mesure violente. Pour sévir il lui faudrait trouver un prétexte; comme il n'était pas très imaginatif, cela laissait du répit à Pétrone.

L'important était de sauver Vinicius. Pétrone supposa qu'il le trouverait chez lui; il ne se trompait pas.

— Tu as vu Lygie aujourd'hui? demanda-t-il immédiatement à Vinicius.



yeux le thorax de Croton se briser sous la pression des bras d'Ursus, qui ensuite a terrassé Vinicius, et l'eût tué, sans aucun doute, si Lygie n'était intervenue. Vinicius faillit mourir, mais les chrétiens le soignèrent, se bercant de l'espoir qu'il embrasserait leur religion. Ils réussirent.

— Quoi, Vinicius?

— Oui.

— Et Pétrone aussi? questionna traîtreusement Tigellin.

Chilon hésita, il se gratta la tête et dit:

— Heu! qui sait, c'est tout à fait possible.

— Ainsi s'explique son éloquence à défendre les chrétiens, insinua le préfet.

Mais Néron éclata de rire.

— Pétrone chrétien! Pétrone renonçant à la volupté et aux jouissances de la vie. Soyez moins stupides.

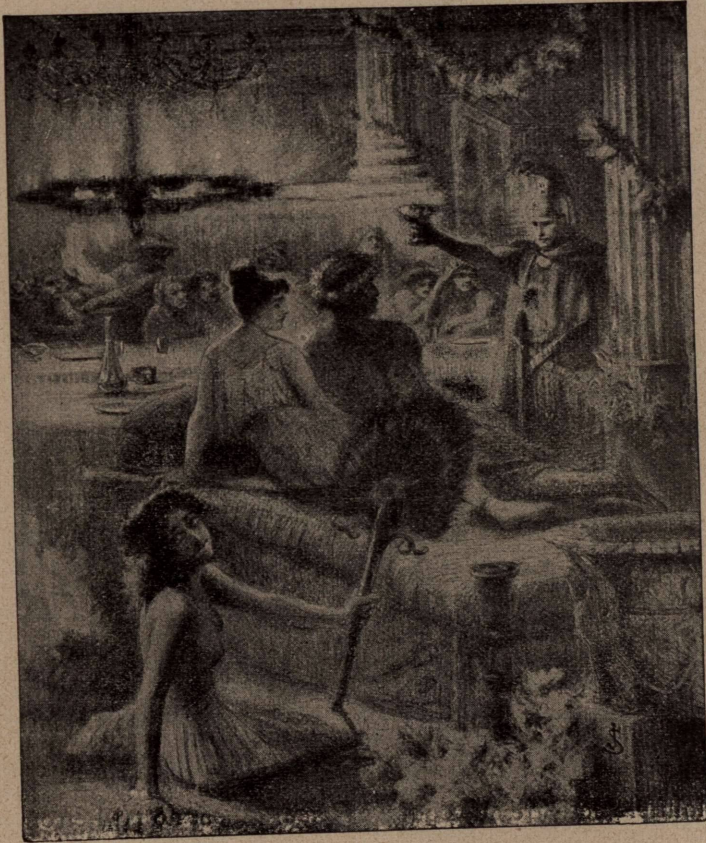
— Je jure par la lumière que tu ré-

— Je sors de chez elle à l'instant.
— Il a été décidé, en conseil, chez César, de rendre les chrétiens responsables de l'incendie de la Cité. On prépare des tortures et des exécutions; tu es prévenu, prends tes précautions sans tarder. L'inquisition peut commencer d'un instant à l'autre. Décide Lygie à

Vinicius était sur le seuil de l'atrium.
— Tiens-moi au courant par un esclave, cria Pétrone.

Resté seul, il réfléchissait à ce qui allait advenir quand Eunice entra.

Pétrone, à la vue de son esclave préférée, ne pensa plus à sa disgrâce, ni à la lâcheté des augustans. Il oublia Vinicius



Pétrone offrit une coupe au centurion.

partir sur l'heure et fuyez. Le temps presse.

Vinicius avait écouté Pétrone avec plus de colère que d'épouvante. Il était dans sa nature d'aimer la lutte, pourtant les circonstances l'incitaient à la prudence.

— Je pars, dit-il.

— Ne néglige pas d'emporter une grosse somme et sois armé. Emmène avec toi quelques chrétiens résolus. Si on s'emparait de Lygie, reprends-la de vive force.

et Lygie, et les persécutions qui les menaçaient.

— Mon maître! balbutia Eunice.

— M'aimes-tu? Donne-moi tes lèvres. Tu m'aimes vraiment?

— Autant que Zeus lui-même.

Et, toute frémissante, elle s'abandonna.

L'heure qui suivit, Eunice et Pétrone, couronnés de roses, les yeux vaguement battus, s'attablaient devant la vaisselle d'or, et tout en buvant ils écoutaient les harpes et les chanteurs.

L'hymne n'était pas achevé qu'un esclave se précipita :

— Maître, dit-il d'une voix que l'anxiété faisait trembler, un centurion, conduisant une troupe de soldats, demande à te parler de la part de César.

L'angoisse pesa sur les assistants, il n'était pas de coutume que Néron employât ses prétoriens dans ses relations avec ses amis. Tous en auguraient mal : seul Pétrone resta souriant ; il se contenta de dire, comme un homme exténué par de trop fréquentes invitations :

— Qu'il entre. Vraiment, il est impossible de dîner en paix.

L'esclave sortit et, au bout d'un instant, on entendit le pas lourd du centurion qui pénétrait dans la salle. C'était Aper que connaissait bien Pétrone ; il était couvert de son armure et portait le glaive.

— Noble seigneur, j'apporte un ordre de César.

Pétrone prit les tablettes d'un geste indifférent, et, ayant parcouru l'épître, il la remit nonchalamment à Eunice, sans que son masque trahit la moindre émotion.

— César doit lire, ce soir, un nouveau chant de sa Troïade et m'invite à l'entendre.

— Je n'ai pas d'autre mission que de remettre la missive, dit le soldat et il s'appropriait à se retirer.

— En effet, il n'y a pas de réponse. Mais, bien que tu sois pressé, tu prendras le temps, je suppose, de vider une coupe en notre compagnie et de te reposer un instant.

— Je te remercie, noble seigneur, j'accepte volontiers de boire une coupe à ta santé, mais je ne puis m'attarder : je suis en service commandé.

— Je m'étonne qu'on t'ait chargé de la mission, n'y a-t-il plus d'esclaves chez César?... Peut-être t'aurait-on envoyé par ici pour un autre service.

— Oui. A propos des chrétiens.

— Quand a-t-on commencé les perquisitions?

— Certains détachements sont partis pour le Transtévère avant midi, dit le centurion en s'éloignant.

— Seigneur, dit Eunice, César t'écrit : « Viens, si cela te plaît. » Iras-tu?

— J'irai surtout, parce que Vinicius ne peut le faire.

Une heure après, il se faisait porter au Palatin.

Ses amis d'hier, surpris de le voir invité, l'évitèrent et se tinrent à l'écart. Mais lui s'avança vers eux fier et insolent, avec la même assurance qu'aux jours où il était le dispensateur de la fortune.

Tigellin était très contrarié que César eût choisi ce jour pour déclamer son poème, c'était ouvrir la porte à l'habileté louangeuse de Pétrone, qui saurait en profiter. Pendant la lecture, Néron, par habitude, tournait constamment la tête du côté de Pétrone, cherchant une approbation.

L'Arbitre des élégances semblait très attentif et marquait, parfois, son plaisir par un hochement de tête satisfait. Quand César eut terminé, Pétrone loua beaucoup et critiqua avec la même aisance qu'en temps ordinaire. Il indiquait des corrections et affirmait que certains vers étaient un peu négligés. Néron devinait bien que les courtisans, avec leurs louanges obséquieuses et leurs hyperboles, ne songeaient qu'à se mettre bien en cour, et que seul Pétrone se passionnait à la poésie, à l'art pur où il excellait. Malgré sa volonté de boudier, Néron disputa avec lui, rétorqua ses arguments et, comme Pétrone contestait le sens de certaines phrases, il lui dit :

— Tu te rendras compte dans le dernier chant, que les expressions que j'ai choisies ne sont pas impropres.

— Bon, pensa Pétrone, j'en ai donc encore jusqu'à l'achèvement du dernier chant.

Les augustans qui avaient entendu les paroles de Néron se dirent : « Le malheur est sur nous ! Pétrone aura le temps, d'ici là, de rentrer en faveur et, qui sait, de supplanter Tigellin. » Et, comme autrefois, ils l'accablèrent d'amabilités. L'issue de la soirée remit les choses au point. Pétrone allait prendre congé, quand César lui demanda brusquement, avec une lueur mauvaise dans les yeux :

— Pourquoi Vinicius n'est-il pas là?

Pétrone eut la tentation de répondre : Vinicius s'est marié avec ton agrément, il est parti ; mais devant le sourire ambigu de César, il s'abstint, songeant qu'il n'était pas certain que Lygie et lui eussent eu le temps de sortir de Rome.

— Ton invitation, divin, n'a pu le toucher : il était hors de sa demeure.

— Dis à Vinicius que j'ai le désir de le voir, répliqua Néron; et recommande-lui, en mon nom, de se garder de manquer les jeux; tous les chrétiens y prendront une part active.

Pétrone fut très troublé par ces mots qui, à n'en pas douter, visaient Lygie. Il se pressa vers sa litière, et ordonna qu'on prit le pas de course.

— Le noble Vinicius est-il venu? demanda-t-il en rentrant chez lui.

— Il est là, depuis un instant, répondit l'esclave interrogé.

Se débarrassant de sa toge, il se précipita vers l'atrium. Vinicius était assis sur un siège à trois pieds; la tête dans ses mains, il pleurait. Le bruit des pas sur les dalles lui fit relever les yeux, brillants de fièvre.

— Lygie est incarcérée? questionna Pétrone.

— Oui, elle a été enlevée avant midi.

Ils se turent.

— Tu as pu la voir?

— Oui.

— Où est-elle?

— Dans la prison Mamertine.

Pétrone frissonna et n'osa plus questionner. Vinicius comprit son silence.

— Elle n'a pas été enfermée dans le tullanum, ni à vrai dire dans la prison. Pour une somme d'argent, le gardien lui a donné sa chambre. Ursus s'est couché en travers de la porte et veille sur elle.

— Et Ursus ne l'a pas mieux défendue?

— Il y avait cinquante prétoriens; au reste Linus s'est opposé à la bataille.

— Et Linus?

— Il est à l'agonie; on l'a laissé chez lui.

— Que comptes-tu faire?

— La sauver ou partager son sort. Comme elle, je suis chrétien.

Vinicius parlait avec calme, mais on devinait dans sa voix une douleur si effroyable que le cœur de Pétrone se contracta.

— Mon pauvre ami! As-tu un projet pour la sauver?

— J'ai largement payé les gardiens pour que tout outrage lui fût épargné. Tu es l'ami de César, tu nous as déjà sauvés tous les deux, complète ton œuvre. César me l'a donnée, vois-le et rends-moi Lygie!

Pétrone entraîna Vinicius dans la rue.

— Je ne peux rien près de César, je suis en disgrâce, ma vie est suspendue à un fil; je suis persuadé que mes prières ne feraient qu'empirer les choses. Autrement crois-tu que je t'aurais engagé à fuir avec Lygie? T'aurais-je conseillé la force? Si tu avais réussi à t'échapper, la fureur de Néron se serait retournée contre moi. Tu es mieux placé que moi pour obtenir une faveur de lui. Mais n'escompte pas un geste de pitié, c'est enfantin. Qu'elle sorte de la prison Mamertine et prenez le large. Si tu échoues, on avisera à d'autres moyens...



Le Forum était assez proche des Carines; ils y arrivèrent rapidement. Le jour commençait à poindre et l'enceinte du théâtre sortait de l'ombre. Pétrone eut un mouvement de recul.

— Trop tard!

La prison était gardée par un double cordon de troupes. Les lueurs matinales argentaient les casques et le fer des lances.

— Avançons, dit Vinicius.

Ils étaient devant les rangs. Pétrone avait une mémoire merveilleuse et connaissait non seulement tous les chefs, mais presque tous les soldats, il fit signe à un officier de garde:

— Eh bien, Niger, quoi donc! Tes soldats sont-ils devenus géoliers?

— Ma foi, à peu près. Le préfet redoutait que l'on tentât de délivrer les prisonniers.

— L'ordre est-il que personne n'entre dans la prison? demanda Vinicius.

— Que non pas, Seigneur. Au contraire, on espère que leurs proches viendront les voir, et, de la sorte, quelques

nouveaux chrétiens se prendront au piège.

Dans le même temps, de l'intérieur des murailles formidables et des souterrains, des chants très doux s'élevèrent. Les soldats se regardaient, stupéfaits.

La clameur : « Aux lions les chrétiens ! » montait sans répit de tous les coins de la ville. On ne songeait pas à mettre en doute qu'ils ne fussent les véritables auteurs de la catastrophe, le fait était avéré. La fureur populaire s'augmentait de la certitude superstitieuse que l'incendie n'avait pris des proportions aussi épou-



vantables qu'en raison de la colère des dieux contre les chrétiens. Les sacrifices expiatoires étaient bien faits pour calmer la colère des divinités et pour procurer en même temps un spectacle au peuple.

Tout de suite à l'issue du conseil, tenu dans la villa de Tibère, les proconsuls avaient reçu l'ordre d'expédier à Rome des bêtes féroces. Tigellin réquisitionna tous les vivarias des villes d'Italie. César désirait que toute trace de son crime fût submergée dans un fleuve de sang ; il voulait que la griserie du carnage grisât la ville.

Pétrone, qui avait le remords de penser que, sans le malhonnête stratagème dont il s'était servi pour séparer Lygie des Aulus, celle-ci serait encore en liberté, se multipliait en démarches. Il vit Sénèque, Afer, Crispinilla et Domitius dans un très court délai. Par eux, il

espérait parvenir jusqu'à Poppée, à Terpnos, à Diodore, au beau Pythagore, et toucher Aliturus et Pâris. A ceux-là jamais César ne refusait rien. Seul Alitarius eut le courage d'intercéder pour Lygie auprès de Néron. Il n'obtint de lui que cette réponse :

— J'ai l'âme aussi bien trempée que celle de Brutus qui sacrifia ses propres enfants au salut de sa patrie.

Ces paroles revinrent à Pétrone qui s'écria :

— Tout est perdu ! La brute s'est comparée à Brutus.

Les jours s'écoulaient. On ne trouvait plus de place pour enfermer les chrétiens. Dans les prisons trop bondées, les épidémies naissaient. Dans la crainte qu'elles ne contaminassent la ville, on précipita les événements.

Vinicius, tenu au courant de tous ces bruits, ne pouvait conserver d'espoir. Il n'avait plus d'espoir qu'en la bonté du Christ et ses prières allaient à lui.

Dans un instant de lucidité, il comprit que Pierre qui lui avait promis Lygie, qui l'avait baptisé, qui faisait des miracles, pourrait seul intervenir près du Christ et l'intéresser à ses misères.

Il retourna chez le carrier et apprit qu'une assemblée de chrétiens devait se tenir le soir même.

Quand il y arriva, Vinicius aperçut une douzaine de gens agenouillés. C'était la mince poignée de chrétiens échappée aux poursuites. On récitait un psaume, et les voix répétaient à chaque verset : « Christ, prends-nous en pitié ! »

Tous ceux qui étaient là ne doutaient pas que le Christ allait se révéler, que sa colère se manifesterait, qu'il écraserait les bourreaux et précipiterait Néron de son trône pour régner enfin sur l'univers.

Vinicius se couvrit la face et sa prière se fit muette. Il sentait, lui aussi, l'imminence de l'intervention divine.

Pierre, très ému, parla d'une voix saccadée, qu'on percevait à peine.

— J'ai vu clouer Dieu en croix sur le Golgotha, mes frères. J'ai entendu le bruit des marteaux, et je les ai vus qui dressaient la croix, afin que les multitudes puissent contempler la mort du Fils de l'Homme.

« Je les ai vus qui le perçaient de coups de piques et je l'ai vu mourir.

« Comme vous, revenant du lieu du supplice, j'ai douté, j'ai crié dans mon désespoir : Hélas, hélas ! Seigneur ! tu es Dieu ! Pourquoi ne pas t'être révélé ? Pourquoi désespérer nos cœurs qui croyaient en ta Toute-Puissance ? Pourquoi avoir souffert ? Pourquoi être mort ?

« Mais Dieu, notre Seigneur et notre maître, ressuscita le troisième jour, et il resta parmi nous jusqu'au jour où, dans une clarté fulgurante, il remonta dans son Royaume. Et comprenant combien notre foi était fragile, nous nous sommes raffermis dans la croyance, et nous sommes venus parmi vous, apporter la parole divine.

« Je vous dis au nom du Christ que ce n'est pas la mort qui est devant vous, mais la vie éternelle, ce n'est pas la douleur, mais l'inaltérable joie ; vous n'entrerez pas en esclavage, au contraire, votre règne arrive.

« A vous tous qui assisterez à la mort de ceux que vous chérissez, à vous les persécutés, les opprimés, les martyrisés, à vous qui allez mourir, je dis que vous passerez du sommeil à un réveil de bonheur, et de la nuit terrestre à l'aurore du ciel. Au nom du Christ que vos yeux s'ouvrent à la lumière de Dieu et que vos cœurs s'enflamment !

Un frisson secoua le petit groupe de chrétiens, un sang neuf coula dans leurs artères. Ce n'était plus le vieillard accablé qui priait humblement tout à l'heure, mais un apôtre formidable qui balayait la poussière de leurs âmes inquiètes.

Pierre étendit le bras, leva les yeux au ciel et demeura immobile. Sa face s'extasiait d'une vision intérieure. Il dit encore :

— Je t'aperçois, Seigneur, et tu m'indiques la route ! Ainsi, Seigneur, ce n'est pas à Jérusalem, mais dans cette cité satanique, que tu as décidé de fonder ta capitale. Ici avec les larmes et le sang de tes fidèles tu veux édifier ton Eglise. Ton royaume éternel s'érigera ici où règne Néron. Tu ordonnes, Seigneur, que ces hommes désarmés construisent de leurs ossements, Sion la Sainte ! Et tu ordonnes aussi que ton modeste serviteur règne sur ton Eglise et sur les peuples de l'Univers. Que ta Volonté soit faite, ô toi qui commandes de vaincre. Hosanna ! Hosanna !

Pierre s'éveilla de son extase, il apparut inspiré et baigné de lumière.

— Je vous bénis, mes fils, pour les supplices, pour la mort et pour l'éternité !

Ils l'entouraient, suppliants.

— Nous attendons sans crainte la mort, maître ! Mais toi, que tu vives, car tu es le vicaire du Seigneur !

Pierre les fit venir près de lui, un à un, et donna à chacun sa bénédiction. ainsi qu'un père bénit sa postérité qui se met en route pour un long voyage.

Pierre qui reconnut Vinicius, lui demanda :

— Que désires-tu, mon fils ?

Vinicius, après les paroles de l'apôtre, n'osait plus formuler un désir. Son silence implorait la pitié.

— Je sais. Ils ont emmené la vierge que tu aimes. Prie pour elle.

— Seigneur, toi qui as connu le Christ, intervins auprès de lui, pour Lygie !

Pierre ne restait pas indifférent à cette douleur. Vinicius regardait, anxieux, les lèvres de l'apôtre, d'où allait sortir la sentence de vie ou de mort.

— Vinicius, demanda Pierre, crois-tu sincèrement au Christ ?

— Seigneur, puisque je suis ici !

— Ne doute pas de Lui, la foi déplace des montagnes. Alors même que tu verrais ta fiancée sous le glaive du bourreau ou la griffe du lion, soit persuadé que le Christ peut intervenir. Crois en lui, nous allons l'implorer tous deux.

Aussitôt qu'il se fut séparé de Pierre, Vinicius se hâta vers la prison Mamertine.

Les prétoriens qui prenaient alternativement la garde, s'étaient habitués à le voir chaque jour et ne faisaient aucune difficulté pour le laisser pénétrer à l'intérieur. Cette fois il n'en fut pas ainsi : un centurion vint à sa rencontre :

— Nous avons reçu l'ordre formel de ne plus laisser entrer personne. Pardonne-moi, noble seigneur.

— De qui émane cet ordre ? demanda Vinicius très pâle.

Le centurion répondit sur un ton de compassion sincère :

— De César, seigneur. Les malades sont nombreux, on redoute que les visiteurs ne propagent l'épidémie par la ville.

« Mais rassure-toi, seigneur, Ursus et les gardiens veillent sur elle.

Puis, s'étant penché, de l'extrémité de son glaive gaulois, il dessina sur le sol la forme d'un poisson.

Vinicius le regarda avec stupéfaction.

— Et tu es prétorien ?

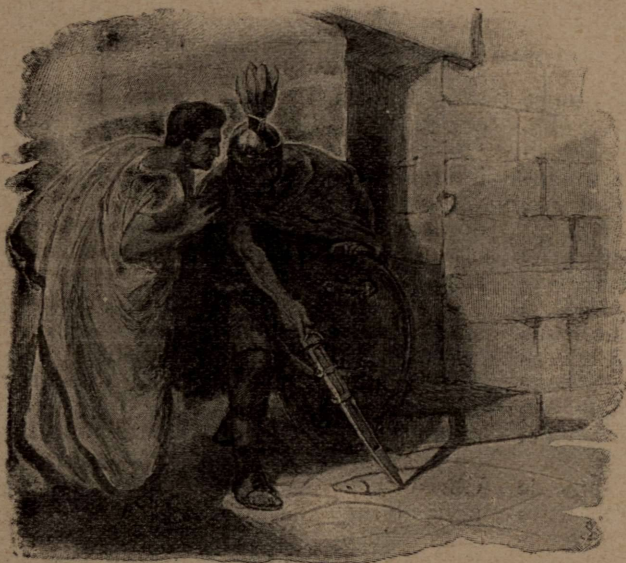
— Tant que les nôtres seront là. Et il désigna la prison.

— Sais-tu que moi aussi je suis chrétien ?

— Oui, seigneur, je sais. S'il m'est impossible de te laisser pénétrer, je peux faire parvenir une missive par les gardiens.

— Merci.

Il passa chez Pétrone qui, à son habi-



tude, faisant du jour la nuit, venait de rentrer.

— Prends un siège et écoute. J'ai été hier chez Tullius Sénécion qui recevait Néron. Poppée, qui était de la réception, avait amené son fils, le petit Rufius. Néron lut un fragment de son poème, l'enfant, gagné par le sommeil, s'est endormi au moment le plus pathétique, imitant en cela Vespasien. Hors de lui, César l'a frappé d'un cratère à la tête, et gravement blessé ; nous l'avons entendu proférer : « Cet avorton me répugne, je ne veux plus le voir ! » Tu supposes bien que l'enfant sera mis à mort.

— Mais je ne vois rien là, qui puisse nous concerner ?

— Si ; tu vas comprendre : Poppée préoccupée de son propre malheur, négligera peut-être sa vengeance. Je dois la voir ce soir et je lui demanderai grâce pour Lygie...

— As-tu appris à quelle date auraient lieu les jeux du Cirque ?

— Dans dix jours environ. La prison Mamertine n'est pas sur la liste où doivent se recruter les premières victimes. Espère encore, mon cher Vinicius. Je dirai ce soir même à l'augusta : Si tu sauves Lygie, je m'engage à sauver Rufius. Je suppose les termes du marché. Tu sais qu'il suffit d'un mot dit à propos, pour circonvenir Barbe-d'Airain. L'important c'est de gagner du temps.

Pétrone ferma les papiers, Vinicius passa dans la bibliothèque et écrivit à Lygie.

Il porta, aussitôt qu'elle fut achevée, la missive au centurion chrétien et attendit la réponse.

Près de l'endroit où Vinicius attendait, un grand bruit amena la foule. Deux coureurs faisaient place à une riche litière que portaient quatre gigantesques esclaves égyptiens.

— Place au noble augustan, criaient les coureurs.

Les yeux de l'augustan se croisèrent avec ceux de Vinicius.

Vinicius se demandait s'il n'était pas le jouet d'une hallucination.

Chilon se trouvait dans la litière.

Vinicius venait de comprendre beaucoup de choses, qui lui semblaient ténébreuses. La lumière se faisait dans son esprit. Il s'approcha de la litière :

— Salut au noble Chilon, dit-il.

— Je te salue, jeune homme, répliqua le Grec, en s'efforçant de donner à son masque un grand air de dignité et de noblesse, bien qu'il ne fût rien moins que rassuré. Je te salue, mais je suis attendu chez le noble Tigellin, j'ai peu de temps à dépenser.

Le jeune tribun regarda Chilon jusqu'au fond des yeux et lui dit d'une voix sourde, en se penchant sur lui :

— C'est toi qui as livré Lygie ?

L'autre protesta terrifié :

— Tu m'as fait fouetter quand je mourais de faim.

La voix de Vinicius s'éleva plaintive

— J'ai été cruel, Chilon.

Le Grec étouffa d'orgueil, et faisant claquer ses doigts en signe d'impatience, il dit très haut, pour que chacun l'entendit :

— Ami, si tu as une requête à me présenter, viens à ma villa de l'Esquilin, dans la matinée.

Il fit un signe, et les esclaves soulevèrent la litière, pendant que les coureurs criaient en faisant tourner leurs baguettes :

— Place pour la litière du noble Chilon Chilonidès ! Place ! Place !

En une longue épître, écrite en cachette, Lygie disait adieu à Vinicius pour l'éternité. Les gardiens l'avaient prévenue que personne ne pénétrait plus dans la prison, et qu'elle ne verrait plus Vinicius qu'au moment où on la mènerait dans l'arène. Elle le suppliait de vaincre sa douleur et d'assister aux jeux, elle serait si heureuse de le voir encore une fois avant de mourir.

L'épître ne contenait pas une plainte, il s'en dégageait une foi ardente et l'espoir d'un monde meilleur. Une seule chose semblait la rattacher à la vanité terrestre : le désir exprimé que Vinicius enlevât son corps du spoliaire, et l'enterrât dans le tombeau où lui-même devait reposer dans l'avenir, comme il aurait fait pour sa femme.

Vinicius revint le lendemain, le centurion converti s'approcha de lui :

— Le Christ, ô seigneur, t'a mis à une rude épreuve, mais il vient de t'affirmer sa faveur. Les affranchis de César et ceux du préfet sont venus cette nuit, ils ont fait choix, pour les débauches de leurs maîtres, de vierges chrétiennes ; ils ont demandé à voir ta fiancée, mais le Seigneur a voulu qu'elle soit, dans le moment, en proie à la fièvre maligne dont meurent les prisonniers du tulianum ; ils ont eu peur de la contagion, et l'ont laissée. La maladie l'a sauvée de l'outrage, elle peut aussi la sauver de la mort, car la miséricorde du Seigneur est infinie. Ils s'étaient emparés de Linus à l'agonie ; pour ne pas s'encombrer d'un cadavre, ils le laissèrent aller. Il est donc

fort possible qu'ils te rendent Lygie, à cause de sa fièvre. Le Christ lui rendra la santé, une fois libre.

Vinicius resta jusqu'au soir sous les murs de la prison, puis il rentra chez lui et dit à ses serviteurs d'aller chercher Linus et de le transporter dans une de ses villas suburbaines.

Pétrone, de son côté, ne perdait pas son temps. Il avait réussi à voir l'Augusta. Elle était au chevet du petit Rufius. L'enfant délirait, le crâne fracassé. Toute à sa douleur, Poppée se



refusa à écouter Pétrone, qui cherchait à l'intéresser à Lygie et à Vinicius. Pétrone s'employa à la terrifier.

— Augusta, tu vénères Jéhova, du moins on me l'a dit, les chrétiens prétendent que le Christ est son fils. S'ils ne se trompaient pas, il n'y aurait rien d'étonnant que tu subisses le courroux du père. Tu as offensé, sur la personne d'une vierge, une divinité inconnue : n'est-ce pas sa vengeance qui pèse sur toi, et qui sait si la vie de Rufius n'est pas enchaînée par tes actes futurs ?

— Que faire ?

— Apaise les divinités irritées.

— Par quel moyen ?

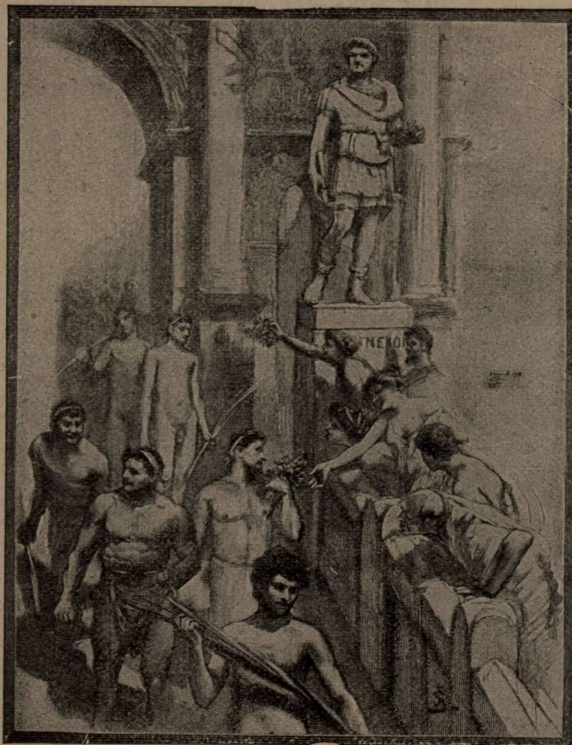
— Lygie est mourante. Réclame sa liberté à César ou à Tigellin, et fais

qu'elle achève sa misérable vie dans la maison de Vinicius.

— Mais est-ce en mon pouvoir ? demanda-t-elle troublée.

— Si tu échouais, tu pourrais tenter autre chose. Je viens simplement te dire qu'il est dans ton intérêt d'avoir la protection de tous les dieux, les nôtres et les étrangers.

Poppée, pour sauver Rufius, aurait



offert des hécatombes à tous les dieux de l'univers. Elle se rendit le soir même au Forum, chez les vestales. L'enfant fut confié aux soins vigilants de l'ancienne nourrice de l'augusta, la fidèle Sylvie.

Au Palatin, César avait décrété la mort de l'enfant qui manquait de précocité pour la poésie. La litère de l'impératrice avait à peine fait cent pas dans la ville, que deux affranchis de Néron, embusqués dans le palais de Poppée depuis le matin, et guettant l'occasion, se précipitèrent dans la pièce où était couché le petit Rufus ; l'un d'eux terrassa la vieille servante et la bâillonna.

L'autre arracha la ceinture de la nour-

rice, la noua autour du cou de l'enfant et serra.

Le petit poussa un cri, et expira sans plus se débattre.

Les misérables l'enveloppèrent dans un pan de tunique et se pressèrent dans la direction d'Ostie ; là, ils précipitèrent le petit corps dans la mer.

Quand Poppée regagna le Palatin, elle vit le berceau vide, elle comprit, et poussa des hurlements vengeurs....

Le matin où devaient commencer les jeux du Cirque, des milliers de curieux se ruèrent aux portes des Arènes, se délectant des rugissements des lions, des hurlements des hyènes et du râle des panthères. On avait affamé les animaux depuis deux jours, pour les exciter davantage. Les bêtes, furieuses, ébranlaient de leurs cris les voûtes du Cirque.

Avant le jour, des détachements de gladiateurs envahirent les couloirs du Cirque. Pour ménager leurs forces, ils allaient nus, la tête couronnée de roses, brandissant des rameaux verts, superbes de force sous la clarté naissante de l'aurore.

Leurs corps, ruisselants d'huile, apparaissaient formidables. Leurs noms, plus ou moins célèbres, couraient de bouche en bouche. Des femmes, des enfants, levaient sur eux des yeux énamourés. Cyniquement, eux choisissaient les plus désirables, et, insoucieux des dangers qu'ils allaient courir, leur adressaient des plaisan-

teries obscènes, envoyaient des baisers en criant : « Prends ceci avant que le lion le mange ! » Ensuite il s'effaçaient derrière les portes qui, pour le plus grand nombre, étaient celles de la mort.

Les préparatifs du spectacle étaient à eux seuls un spectacle. Derrière les gladiateurs apparurent les mastigophores, chargés de fustiger les combattants timorés. Puis vinrent des mulets, traînant, dans la direction du spoliaire, des chariots surchargés de cercueils.

Le peuple applaudissait. A juger par le nombre fantastique des boîtes funéraires, les morts seraient innombrables. Ensuite défilaient une escouade d'hommes

singeant, les uns Caron, les autres Mercure. Ceux-là avaient pour fonction d'achever les blessés. Venaient encore ceux qui devaient veiller à l'ordre dans le Cirque et désigner les places au public. Puis les esclaves chargés de servir les mets et les rafraîchissements. Le cortège se fermait par les prétoriens, que chaque empereur avait toujours à sa disposition, en cas d'émeute. Les vomitoires furent ouverts, et la populace se rua dans les gradins. Il fallut plus de deux heures pour que la foule compacte arrivât à se caser. Les cris du peuple grondaient comme des vagues qui déferlent, et, malgré tout, n'arrivaient pas à étouffer les rugissements des animaux.

Quand un peu de calme fut établi dans ce désordre, le préfet survint, accompagné de ses vigiles. Puis suivirent les litières, encombrées de fleurs, des sénateurs, des consuls, des prêteurs, des édiles, des fonctionnaires du Palais, des chefs de la garde prétorienne, des patriciens et des femmes élégantes.

On n'attendait plus que la venue de César pour que le spectacle commençât. Néron, contre son habitude, fut assez exact. Il était accompagné de Poppée et des augustans; parmi ceux-ci, dans la même litière, on pouvait voir Pétrone et Vinicius.

Les gardiens et les valets de l'amphithéâtre avaient été soudoyés par Vinicius. Il avait été décidé que les bestiaires cacheraient Lygie, jusqu'à ce que la nuit fût complète. Un fermier du jeune tribun devait la prendre et la conduire aux Monts Albains.

Pétrone était dans la confiance; il conseilla vivement à Vinicius de se montrer à l'amphithéâtre en sa compagnie, et de fuir aussitôt que le spectacle détournerait l'attention de César et de Tigellin. Il irait au plus vite dans les caveaux, dont il possédait les plans, et désignerait lui-même Lygie aux gardiens, afin qu'aucune confusion ne fût possible.

Après s'être montré ostensiblement, il disparut. Les gardiens le guidèrent vers une porte basse, destinée au service, et l'un d'eux, du nom de Syrus, le conduisit au milieu des chrétiens. L'homme lui dit :

— Seigneur, nous avons demandé à tous les échos une jeune fille du nom de Lygie, personne n'a pu nous renseigner.

Les chrétiens se méfiaient probablement de nous. Toi, peut-être la trouveras-tu.

Syrus ouvrit une autre porte, et ils se trouvèrent dans une immense salle, presque obscure, le jour ne filtrant qu'à travers les étroites ouvertures grillées qui la séparaient de l'arène. Au bout d'un moment, ses yeux s'accoutumèrent à la pénombre. Il vit des êtres étranges, semblables à des ours et à des loups. C'étaient des chrétiens que l'on avait cousus dans des peaux de bêtes. Malgré cette sinistre mascarade, les yeux des victimes rayonnaient d'une foi ardente. Pas une plainte ne se faisait entendre. Quelques-uns, questionnés par l'augustan au sujet de Lygie, le regardaient étonnés, comme éveillés d'un rêve.

Cependant un homme costumé d'une peau d'ours, le tira par la toge et lui dit :

— Je suis sorti le dernier de la prison. Lygie et Ursus sont restés, car Lygie était étendue, demi-morte, sur la paille.

— Qui es-tu ? demanda Vinicius.

— Le carrier chez qui l'apôtre Pierre t'a baptisé, seigneur. Je suis en prison depuis avant-hier et mon dernier jour est venu.

Vinicius regagna l'amphithéâtre, où il s'assit à côté de Pétrone, parmi les augustans.

— Elle est là ? demanda Pétrone.

— Non. Elle n'a pu quitter la prison.

— Il m'est venu une idée. Ecoute-moi, tout en affectant de regarder du côté de Nigidia qui inaugure une coiffure originale car Tigellin et Chilon ne nous quittent pas des yeux. Voici : ordonne qu'on place Lygie dans un cercueil, cette nuit même, et que ceux qui te sont dévoués la fassent sortir comme si elle était défunte. Tu sais ce que tu auras à faire ensuite.

— Oui, dit Vinicius.

Ce furent les andabates qui commencèrent le spectacle. Ces gladiateurs se battaient sous des casques sans ouvertures et, aveugles, se tuaient sans se voir.

Douze de ces andabates furent amenés sur la piste, et se mirent aussitôt à frapper dans le vide, de leurs glaives acérés, les mastigophores les piquaient de fourches afin qu'ils se rencontrassent. Le public choisi se désintéressait de ce spectacle banal. Mais la populace s'amu-

sait follement de la maladresse des gladiateurs aveugles.

Ce qui suivait, offrait un intérêt plus puissant; ce n'était plus uniquement la plèbe qui s'intéressait au combat, mais aussi les élégants. De jeunes patriciens pariaient entre eux des sommes considérables, et certains laissaient au jeu leur dernier sesterce.

Les trompes sonnèrent, un silence plana sur l'assemblée. Les yeux se fixèrent par milliers sur la porte monumentale. Des deux vantaux ouverts largement, les gladiateurs surgirent et envahirent l'arène ensoleillée. Ils firent le tour de l'arène par groupes de vingt-cinq, d'un pas rythmique et accéléré. Ils s'arrêtèrent face à César, superbes dans leur dédain de la mort. Méprisants et tranquilles, ils étendirent la main droite vers Néron, et crièrent d'une voix claire :

*Ave Cesar imperator
Morituri te salutant !*

Puis chacun d'eux prit sa place dans l'arène. Le jeu consistait à ce que chaque groupe se précipitât sur un autre et l'attaquât. Mais, avant, les plus notoires des lutteurs devaient se livrer à une série de combats individuels où l'adresse et la force des adversaires pouvaient se manifester. Le premier qui sortit des groupes fut Lanio, le champion des Gaulois, qui défia d'un geste hautain l'illustre Calendio.

Les spectateurs engageaient des paris.

- Cinq cents sesterces sur le Gaulois !
- Même somme sur Calendio !
- Mille ! par Hercule !
- Deux mille !

Lanio s'avança au centre de la lice et tint son glaive dans la ligne de défense ; il épiait l'adversaire par les ouvertures ménagées dans la visière. Il reculait prudemment devant l'agile et svelte Calendio qui évoluait autour de lui, libre de ses mouvements. Il ne portait que le filet et le trident et était presque entièrement nu. Calendio semblait une statue vivante : il narguait le mastodonte gaulois de son filet et l'exacerbait de son trident aigu en chantant l'air traditionnel :

*Non te peto, piscem peto,
Quid me fugis, galle ?*

Cen'est pas toi, c'est un poisson que je cherche
Pourquoi me fuir, Gaulois ?

Le Gaulois changea de tactique : il tourna sur place, ne quittant pas l'adversaire de ses yeux clairs.

Il apparaissait, maintenant, formidable et majestueux. Les assistants admiraient l'adresse de l'un et l'invincibilité de l'autre.

Le rétiaire prenait plaisir à agacer le géant, comme une fourmi ferait d'un scarabée. Le bouclier du Gaulois sonnait sous les atteintes du trident. Lanio gardait sa sérénité et son calme. Il semblait moins inquiet du trident que du filet que l'autre faisait tourner au-dessus de sa tête, ainsi qu'un vilain oiseau de proie. Muette d'admiration, l'assistance ne perdait aucune des passes de ce jeu formidable.

Le Gaulois attaqua. Le filet insolent échappa de la main du rétiaire, dont le bras se teignit de sang : on crut que Lanio lui avait porté le coup de grâce ; mais ce n'était qu'une feinte de la part de son subtil adversaire, qui esquiva le fer, ressaisit sournoisement son filet, et fit basculer le formidable Lanio qui s'empêtra dans le trident, glissé entre ses jambes.

Lanio s'efforça de se relever, mais le trident le clouait au sable.

Les gradins croulaient sous les applaudissements.

La volonté populaire était très partagée. Un nombre à peu près égal réclamait la grâce ou la mort. Le rétiaire attendait, pour achever son œuvre, un signe de César.

Néron gardait rancune au Gaulois qui lui avait fait perdre une grosse somme, un peu avant l'incendie, au profit de Linicius. Il baissa le pouce hors du podium. Aussitôt Calendio écrasa l'échine de son adversaire sous son genou et, par une fissure de la cuirasse du Gaulois, lui plongea son couteau dans la nuque.

Des voix s'élevèrent :

— *Peractum est !*

On enleva le cadavre et d'autres couples se provoquèrent. Après les duels, des détachements entiers en vinrent aux prises. La foule hurlait, sifflait, claquait des mains, s'amusait et excitait les combattants. Les pieds dans le sable, les gladiateurs combattaient avec des hurlements de bêtes traquées. Les poitrines heurtaient les poitrines, les membres s'enlaçaient comme des lianes, les os

craquaient, les armes trouvaient des fourreaux dans la chair, les bouches vomissaient du sang. Ceux qui débutaient étaient pris de frayer et s'enfuyaient comme des insensés autour de l'arène; les fouets plombés des mastigophores les ramenaient dans la mêlée.

Quelques blessés survivaient et tendaient des mains désespérées vers César, implorant sa grâce. Les rares vainqueurs reçurent des prix; on les couvrit de rameaux d'olivier et de couronnes. Puis, le spectacle fut interrompu sur l'ordre de Néron qui avait décidé qu'un repas fût servi.

Les augustans se moquaient du triste Chilon qui s'était évanoui au cours du spectacle; sa pleurerie était un thème de sarcasmes.

— Vilain Grec, tu as horreur de la peau trouée, prends garde que la tienne le soit, riait Vinicius.

Chilon était épouvanté, mais au point de perdre son esprit de riposte :

— Je ne suis pas fils de savetier, et je ne saurais la recoudre, répliqua-t-il.

— C'est un fromage qu'il a à la place du cœur ! s'amusa Sénécion.

— Est-ce ma faute, si pour tête tu as une hure de pourceau, riposta Chilon.

— Si la peau te démange, on pourrait te gratter !

— Gratte ta propre peau ; mais n'arrache pas tes dartres, tu supprimerais la meilleure partie de ton individu.

Chilon ripostait par une injure à une invective. Sa façon d'amuser César qui criait : « Macte ! » pour aiguiser les traits de plaisantins et les réparties de Chilon. Pétrone s'approcha du Grec :

— Tu as de l'esprit, stoïcien ; mais tu joues mal ton rôle : les dieux t'ont voulu voleur, et voilà que tu t'improvises espion. Gageons que tu finiras mal.

Chilon le regarda de ses yeux troubles, mais il ne sut trouver sur l'heure une riposte injurieuse.

Les trompes annoncèrent que le spectacle allait reprendre. Sur l'arène des esclaves ratissaient le sable, humide de sang.

Une rumeur monta dans les galeries :

— Les chrétiens ! Les chrétiens !

Les grilles grincèrent sur leurs gonds ; les mastigophores poussaient les victimes « sur le sable ! » L'arène s'emplit tout de suite d'une troupe effarée.

En sortant de l'ombre, ils étaient éblouis par la lumière ; ils couraient jusqu'au centre de la piste et tombaient à genoux, les bras au ciel.

La populace s'imagina que les chrétiens imploraient la pitié de César, elle protesta contre cette couardise. Les sifflets faisaient rage.

Mais du centre de l'arène, des voix graves entonnèrent un hymne religieux :

« *Christus regnat !* »

On comprit alors que ces hommes aux visages inspirés ne demandaient pas grâce, et adressaient leur prière, non aux sénateurs, ni à César, mais à Celui pour qui ils allaient mourir.

Une nouvelle grille fut ouverte, et la piste fut envahie par une meute hurlante de chiens à demi sauvages. Ils avaient été privés de nourriture. Les abois furieux emplirent l'amphithéâtre. Les chrétiens continuaient leur hymne sans terreur des bêtes, et reprenaient à l'unisson : « *Pro Christo ! Pro Christo !* »

Les chiens étranglèrent et meurtrirent le troupeau en prières. La foule était satisfaite : le sang giclait des blessures effroyables. Une odeur fade emplissait tout le cirque.

Parmi les hurlements et les râles, quelques voix surgissaient, plaintives et douloureuses : « *Pro Christo ! Pro Christo !* » Les derniers chrétiens moururent à genoux et disparurent sous la ruée glapissante des chiens.

De nouvelles victimes furent poussées dans l'arène. Comme leurs coreligionnaires, elles s'agenouillèrent et prièrent. Les chiens repus les flairèrent avec indifférence et allèrent se coucher, en ouvrant des gueules d'où s'écoulait le sang.

Le peuple, ivre de carnage, protesta :
— Les lions ! les lions ! Qu'on lâche les lions !

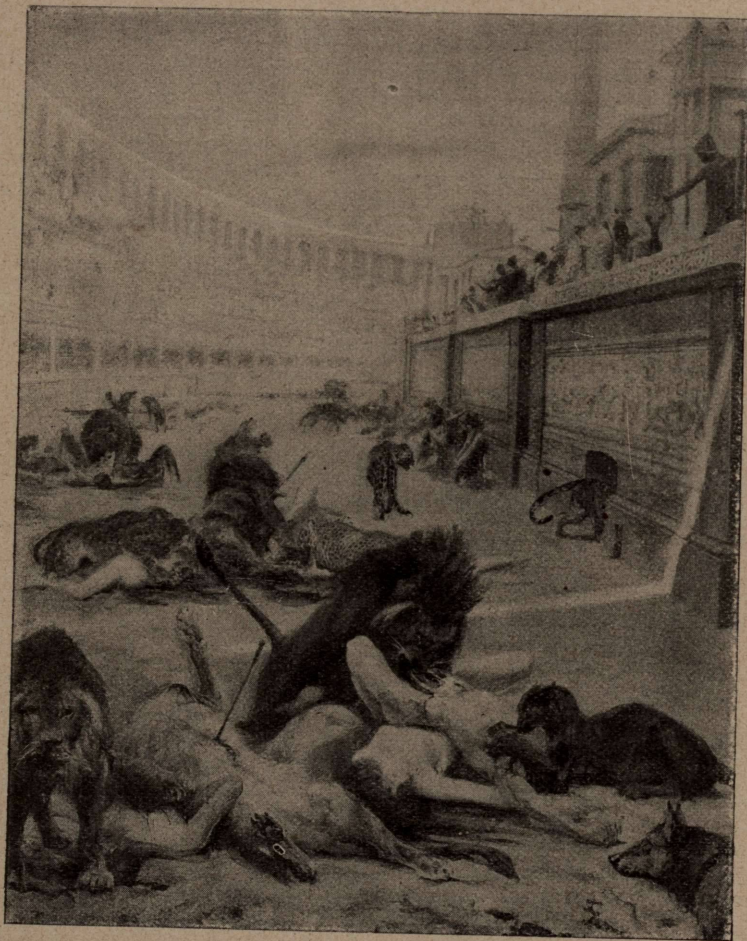
Les lions étaient réservés pour le lendemain ; mais devant l'émeute qui grondait, César céda à la volonté populaire et donna l'ordre d'ouvrir les cunicules. La foule redevint plus calme. Les grilles grincèrent à nouveau.

Tous les fauves bondirent aussitôt parmi le troupeau des chrétiens. Dans l'assistance des femmes ne purent retenir des cris de pitié, vite couverts par les applaudissements de la foule sanguinaire. Cette fois, c'était un véritable carnage. Des têtes s'engloutissaient dans des

gueules béantes, des poitrines s'ouvraient sous les griffes, des cœurs et des poumons étaient arrachés, hors des corps; des os craquaient sous les mâchoires. Des lions bondissaient par la piste, emportant des cadavres chauds; ils allaient

Des cris surhumains montaient vers le velum; et ce n'était plus que grondements de bêtes, hurlements de chiens, acclamations des fauves humains et gémissements des victimes.

César gardait son émeraude à l'œil et



Les lions dévorèrent tranquillement leur proie.

se tapir dans un coin d'ombre et dévoraient leur proie; d'autres s'étreignaient et se dévoraient entre eux, emplissant l'amphithéâtre de leurs rugissements douloureux. Les spectateurs les plus acharnés se précipitaient du sommet pour se rapprocher des barrières et ne rien perdre de la lutte, ils s'écrasaient pour voir. C'était à croire que la foule meurtrière allait se ruer dans l'arène et aider les fauves dans leur épouvantable besogne.

semblait fort intéressé. Pétrone le regardait avec dégoût et mépris. Chilon s'était évanoui et on avait dû l'emporter.

Debout, au dernier rang de l'amphithéâtre, l'apôtre Pierre contemplait les martyrs. On ne faisait aucune attention à lui, tant on était préoccupé par le spectacle. Il redressa sa haute taille, et, de même que dans la vigne de Cornélius il avait béni ceux qu'on allait emprisonner, il fit le signe de bénédiction sur ceux qui agonisaient sous la dent des

fauves. Il bénissait ceux qui mouraient pour la foi qu'il leur avait prêchée, il bénissait les âmes pieuses qui s'envolaient loin du champ de carnage. Certaines victimes l'apercevant, leurs visages s'extasiaient, ils souriaient avec béatitude à celui qui, là-haut, faisait le signe de la croix.

vague mouvante d'animaux hurlants et mordants, se déchirant entre eux quand les victimes humaines se raréfaient. Le spectacle dépassait en horreur tout ce que pouvaient accepter les assistants les plus farouches. C'en était trop. Dominant les mugissements, les abois, les



L'apôtre Pierre contemplait les martyrs.

César se lassait de l'uniformité du spectacle ; il chuchota quelques paroles à Tigellin ; celui-ci quitta précipitamment la loge et se précipita vers les cunicules.

Néron voulait donner au peuple des jeux inédits. La foule fut agréablement surprise quand les grilles s'ouvrirent à nouveau. Les bêtes les plus diverses se ruèrent dans l'arène : des tigres de l'Euphrate, des panthères de Numidie, des ours, des loups, des chacals et des hyènes faméliques. La piste ne fut plus qu'une

grogneurs, des voix nombreuses protestèrent : « Assez ! Assez ! »

Mais il était moins difficile de lâcher les bêtes que de les chasser. Néron trouva un moyen pratique de dégager l'arène et d'offrir un jeu imprévu aux assistants. Dans tous les passages, entre les bancs, il fit placer des nègres de Numidie armés d'arcs et de flèches et les fit tirer. Le peuple applaudit à cette initiative, très satisfait. Les tireurs étaient superbes et semblables à des statues de bronze. Les loups, les panthères, les ours et les

quelques chrétiens qui étaient encore vivants, s'effondraient les uns sur les autres. Les animaux, pris de panique, couraient à travers l'arène, et venaient se heurter aux barreaux. Bientôt le sol fut jonché du corps des dernières bêtes et des derniers chrétiens. La mort avait fait son œuvre.

Sur un ordre du préfet, des centaines d'esclaves munis de pelles, de fourches, de corbeilles se précipitèrent sur la lice afin de débayer l'arène. On enlevait rapidement les cadavres; les esclaves traînaient à plusieurs les animaux morts, du sable sec fut semé. Au bout d'un temps très court, toute trace des hécatombes avait disparu. Des éphèbes, costumés en amour, s'élancèrent sur la piste et semèrent des pétales de roses et de lis.

La populace se regardait avec stupéfaction, se demandant quel spectacle on lui réservait encore.

Tout à coup César apparut sur la lice fleurie, vêtu de pourpre et couronné d'or. Douze chanteurs le suivaient, portant des cithares. Néron s'avança d'un pas majestueux, un luth d'argent à la main et s'arrêta au milieu de l'arène. Il regarda le ciel comme pour y trouver l'inspiration, puis commença à chanter...

Quand César se tut, une formidable tempête d'applaudissements salua l'impérial auteur.

Les jeux étaient terminés.

Pétrone et Vinicius partirent ensemble et n'échangèrent pas un mot pendant la route, absorbés par leurs pensées. Un homme s'approcha vivement d'eux :

— L'un de vous, seigneurs, est-il le noble Vinicius?

— C'est moi, répondit l'augustin. Que me veux-tu?

— Je suis Nazaire, le fils de Myriam. Je viens de la prison et t'apporte des nouvelles de Lygie... Elle vit.

— Gloire au Christ! lui seul a le pouvoir de me la rendre! répondit Vinicius. Ordonne aux gardiens, de ma part, de placer Lygie dans un cercueil, comme si elle était morte. Recrute des hommes qui l'emporteront avec toi la nuit. A proximité des Fosses Puantes, tu trouveras des hommes à moi, avec une litière; tu leur remettras le cercueil. Tu promettras aux gardiens, en mon nom,

tout l'or qu'ils pourront emporter dans leurs manteaux.

Il parlait avec énergie, le masque de tristesse qui embrumait son visage faisant place à l'espérance.

Mais Pétrone demanda :

— Es-tu certain que les gardiens accepteront?

— Oui, répondit Vinicius, ils consentaient à préparer sa fuite, le risque était infiniment plus grand que de laisser enlever un cadavre.

— Il y a un homme qui s'assure, avec un fer rougi, que les corps qui sortent sont vraiment des cadavres, dit Nazaire. On peut l'acheter pour peu d'argent. Pour quelques sesterces il accepte, à l'ordinaire, de ne pas toucher les visages de son fer, pour une pièce d'or, il ne touchera pas le corps de Lygie, mais seulement le cercueil.

Pétrone réfléchissait.

— Il faut que tout le monde soit persuadé qu'elle est morte de la fièvre, dit-il enfin. Il faudrait que tu aies sous la main, un homme sûr.

— J'en ai un, dit Vinicius. Près de Coriola, dans la montagne, habite celui qui m'a porté dans ses bras, tout enfant, il m'est dévoué jusqu'à la mort.

Pétrone lui tendit ses tablettes.

— Ecris-lui de venir de suite. J'enverrai un courrier.

Dans la nuit, Niger, le fermier de Vinicius, arriva. Il avait pris la précaution de laisser dans une auberge de Suburre la litière et quatre esclaves de confiance, ainsi que les mulets.

Vinicius lui expliqua brièvement qu'il aimait et que sa fiancée était en prison.

— Alors, c'est une chrétienne? s'écria joyeusement Niger en regardant Vinicius dans les yeux.

— Je suis chrétien également, répondit le tribun.

Des larmes brillèrent aux cils du fermier.

— Gloire au Christ qui a enlevé la taie qui voilait ces yeux qui me sont chers.

Pétrone survint, suivi de Nazaire.

— Tout va bien, dit-il en entrant.

En effet, les choses semblaient s'arranger au mieux. Glaucos, le médecin, garantissait la vie de Lygie, malgré la fièvre qui la faisait trembler comme la feuille et qui tuait chaque jour des cen-

taines de prisonniers. Les gardiens acceptaient les offres, quant à l'homme qui contrôlait avec le fer chaud, il était acheté, ainsi qu'un aide du nom d'Athis.

— Des ouvertures ont été ménagées dans le cercueil, dit Nazaire. L'unique risque serait que Lygie poussât quelque plainte, arrachée par la fièvre, ou parlât dans le délire, en passant près des prétoriens. Par mesure de précaution, Glaucos lui administrera, avant qu'on ne la mette dans le cercueil, un soporifique. Le couvercle du cercueil ne sera pas cloué. Il sera facile de l'enlever et on portera la chère malade dans la litière préparée; nous remplacerons le corps par du sable.

— Emportera-t-on d'autres cadavres de la prison, en même temps? demanda Pétrone.

— Oui, certes; il est mort dans la nuit une vingtaine de personnes, répondit Nazaire. Nous serons obligés de marcher avec les autres porteurs, mais nous trouverons bien un moyen de nous attarder au dernier rang. Attendez-nous près du petit Temple de Libitine, et prisons Dieu que la nuit soit obscure.

Ils se séparèrent. Niger retourna à l'auberge, rejoindre ses hommes, accompagné de Vinicius et de Pétrone. Nazaire s'en fut vers la prison, portant un sac d'or sous sa tunique.

Niger aux aguets, attendait impatiemment. Enfin il aperçut des torches à travers la brume.

Il recommanda aux serveurs :

— Que les mules soient prêtes, attention.

— Ce sont eux, vous croyez? demanda Pétrone.

On put distinguer plus nettement les flammes des torches qui vacillaient au souffle du vent. Niger fit le signe de la croix et pria.

Devant le petit temple, le funèbre convoi fit halte.

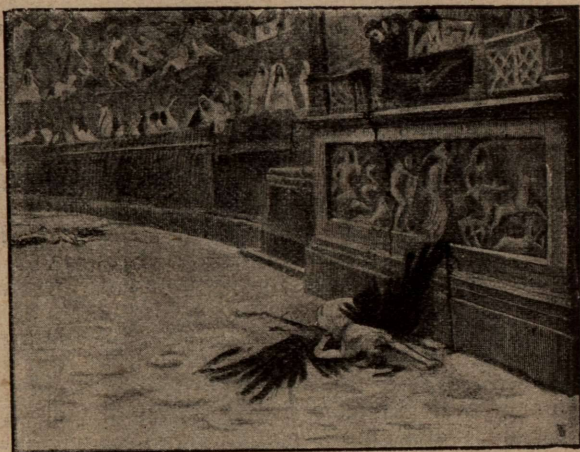
Vinicius se précipita sur le dernier groupe. Pétrone l'imita ainsi que le fermier; les esclaves bretons, porteurs de la litière les suivirent.

La voix lamentable de Nazaire se fit entendre dans l'obscurité :

— Seigneur, n'ayons plus d'espoir :

Lygie, ainsi qu'Ursus, a été déplacée; ils sont maintenant à la prison Esquiline... Le transfert s'est opéré avant minuit. Nous portons un autre cadavre au charnier, pour expliquer notre présence à l'ergastule....

Le massacre des chrétiens n'était pas terminé. Néron avait ordonné qu'eût lieu un combat de chrétiens entre eux. Pour ce combat, on les avait revêtus des costumes des gladiateurs morts. Ils avaient des armes offensives et défensives. Mais la surprise ne fut pas mince, quand on vit les martyrs jeter avec mépris les fourches, les filets et les glaives et s'em-



brasser fraternellement. Néron, furieux, ordonna que de véritables gladiateurs missent à mort ces trop pacifiques personnages. Après ce massacre, qui constituait le principal attrait des jeux, les cadavres furent enlevés, puis on représenta des scènes mythologiques de l'invention de César. Les spectateurs purent voir Hercule mourant, sur un véritable bûcher: le figurant brûlait sans conteste. César avait exigé que Chilon, qui l'amusaient par ses terreurs, assistât à la fête. Le misérable put voir, dans le tableau qui suivait, des gens qui furent ses amis: Euricius, le patriarche, qui s'était fait connaître au traître par le signe du poison et son fils Quartus. Ils furent amenés au faite du Cirque et précipités dans le vide d'une hauteur vertigineuse.

Quartus vint s'écraser sur le rebord de la tribune de Néron, et son sang rejaillit jusque sur la pourpre de César. Chilon avait fermé les yeux pour ne pas voir;

son oreille entendit pourtant la chute lourde du corps du fils de son ami; des débris de cervelle l'éclaboussèrent. Chilon défailait.

Les scènes se suivaient avec une extrême rapidité. Des gladiateurs, costumés en fauves, souillèrent les vierges aux applaudissements des brutes populaires. Des chevaux sauvages écartelèrent des fillettes impubères.

Puis les cubicules ouvrirent leurs portes, et l'on vit apparaître des centaines de chrétiens, complètement nus, portant chacun une croix énorme.

La lice s'encombra d'esclaves terrassiers chargés de creuser des trous profonds. Parmi les victimes, des vieillards chenus couraient, harcelés par les trident, le poids des poutres les faisant tituber. Croix et victimes étaient recouvertes par dérision de fleurs. Les servants du Cirque fouaillaient les martyrs de lanières plombées, les contraignant à aider les esclaves à ériger les croix dans les trous préparés.

Les esclaves noirs couchaient les chrétiens sur les madriers et enclouaient pieds et poings aux traverses. Le Cirque résonnait du bruit des marteaux.

Au premier rang des victimes promises à la férocité de la foule hurlante de joie, on apercevait Crispus. Les lions l'avaient épargné, il allait mourir crucifié.

On lui avait entouré le ventre et les reins d'une ceinture de lierre, à part cela son pauvre corps était nu. Sa tête était ceinte d'une couronne de roses. Une suprême volonté de mourir sans plaintes vaines, se lisait dans ses yeux brillants de foi et d'énergie indomptable. Son fanatisme irréductible s'exacerbait au moment du martyre.

La lice semblait maintenant une forêt où chaque arbre aurait porté un être humain.

Tout l'intérêt du spectacle consistait à voir les grimaces des suppliciés, mais leurs visages semblaient ignorer la souffrance. Les femmes avaient été placées au premier rang. La qualité de chef avait valu à Crispus, les honneurs d'être en face de la tribune de César.

Aucun des martyrs n'était encore mort. Quelques-uns à peine s'étaient évanouis sous la douleur. Aucun gémissait, aucune plainte. Certains inclinaient leurs têtes sur l'épaule, d'autres

semblaient dormir d'un sommeil sans trouble; des lèvres remuaient pieusement et priaient.

Les cris joyeux de la populace s'étaient tus; cette forêt formidable d'arbustes humains incitait à l'admiration silencieuse. La nudité des femmes devenait respectable et imposait silence à l'obsécénité.

Crispus regardait Néron. Son visage se fit si réprobateur et si courroucé, son regard s'alluma d'une flamme si effroyable, que les augustans attirèrent l'attention de Néron sur le farouche chrétien. Tous les yeux étaient fixés sur Crispus.

Sa poitrine se gonfla, les côtes saillirent, et sa voix vengeresse vociféra :

— Le malheur est sur toi, matricide !

Cette injure proférée devant tout son peuple, fit une grande impression sur Néron. La voix du chrétien, de plus en plus formidable emplissait l'amphithéâtre des malédictions :

— Le malheur te guette, assassin de ta mère ! Assassin de ton frère ! Tu es au bord de l'abîme, la mort s'avance et va te saisir, ta tombe est ouverte !

Sa barbe chenue s'agitait au-dessus de la loge impériale et les pétales des roses qui lui ceignaient la tête s'effeuillaient et allaient souffleter le visage décomposé de César.

— Assassin ! Malheur à toi ! La mort te touche.

Dans un effort suprême, il arracha sa main droite de la croix et aspergea César de son sang. L'effort l'avait brisé, ses membres eurent une dernière contraction et il mourut, la tête inclinée sur sa poitrine.

Dans la forêt des croix, les martyrs, un à un, s'endormaient du sommeil éternel.

* *

Un espoir restait à Vinicius. Puisque Nazaire avait réussi à se faire agréer comme porteur de cadavres, il pouvait user du même subterfuge, pour son propre compte. Le gardien de la prison fut soudoyé pour une très grosse somme, et consentit à prendre Vinicius au nombre des valets qui sortaient, chaque nuit, les morts des prisons. Il s'habilla en esclave, et put pénétrer, sans être reconnu.

Vinicius, certain de retrouver l'hygie, se mit à explorer les caves infectes. Dans

le premier souterrain, rien ; dans le deuxième et le troisième, pas davantage. Il commençait à désespérer quand, dans un caveau moins important, ayant projeté sa lumière vers un angle, il fut pris d'un tremblement de joie et de terreur. Il lui

— Que le Christ soit béni, seigneur ! Mais, je t'en prie, laisse-la reposer.

Lygie avait entendu toute la conversation, elle prit les mains de Vinicius dans ses mains brûlantes :

— Oh ! c'est toi ! dit-elle.



La Forêt des Croix.

avait semblé reconnaître la formidable silhouette d'Ursus. Il demanda à mi-voix :

— Est-ce toi, Ursus ?

Le géant se dressa :

— Tu ne me reconnais pas ? dit Vinicius qui, apercevant Lygie couchée auprès du mur, s'agenouilla auprès d'elle.

Ursus le reconnut alors et dit :

— Oui, me voici, chère âme. Le Christ ne voudra plus jamais nous séparer et veillera sur toi.

— Je dois mourir, Marcus, soit sur l'arène, soit ici. J'ai demandé au Christ, dans mes prières, qu'il me fût donné de te voir avant de partir : tu es près de moi, le Christ a exaucé mon vœu. J'avais la certitude que tu

viendrais. Le Sauveur a voulu que je puisse te dire adieu. Je sens qu'il m'appelle vers son séjour, mais je t'aime et ne cesserai de t'aimer.

S'efforçant de rendre sa voix calme, Vinicius voulut consoler Lygie.

— Il faut que tu vives, ma bien-aimée ! L'apôtre qui m'a communiqué sa foi a promis de prier pour toi. Le Christ ne permettra pas que tu meures.

— J'ai eu peur de la torture et de la mort quand les soldats vinrent m'arracher de notre demeure, mais maintenant je ne connais plus l'effroi. Je pars en sachant que tu m'aimes : N'oublie pas, Marcus, que, là-haut, nous nous retrouverons.

Elle suffoquait et s'arrêta pour reprendre haleine. Lygie porta la main de Vinicius à ses lèvres.

— Je t'aime, ô Lygie.

— Tu ne dois pas pleurer, ce serait pécher. Ma vie aura été courte. Je dirai au Christ que, malgré toute la peine que je te fais en mourant dans tes bras, et bien que tu restes seul, tu n'as pas eu de malédiction pour Lui. Il comprendra et voudra que nous soyons réunis.

Néron dans sa cruelle munificence voulut offrir un dernier spectacle à la populace romaine dans les jardins du Palatium. Les allées furent hérissées d'énormes pieux enduits de résine. Les chrétiens y furent attachés.

Des esclaves se tenaient à chacun des poteaux, avec des torches allumées. Les cors sonnèrent pour indiquer que le spectacle allait commencer. Les poteaux s'embrasèrent par la base, le bois imprégné de poix, flamba en un instant et les flammes claires commencèrent à brûler les pieds des chrétiens. Pourtant, malgré la douleur, certains entonnaient un hymne en l'honneur du Seigneur. Le peuple écoutait, frissonnant, mais l'horreur secoua les plus endurcis quand des lamentations d'enfants s'élevèrent vers le ciel et que des voix puériles crièrent : « Maman ! » Il recouvra sa raison et fut ému à la vision de ces têtes blondes et de ces visages innocents que crispait la douleur. Des protestations de pitié se firent entendre.

Dès le début du spectacle, Néron s'était montré à la foule sur un somptueux quadrigé de cirque, traîné par quatre chevaux blancs.

Près de la fontaine monumentale, au croisement de deux allées, il arrêta son quadrigé, fit signe aux augustans de le suivre et se mêla à la foule. Il s'arrêtait de loin en loin et faisait des réflexions ignobles sur les victimes, ou encore railait Chilon que le remords commençait à étreindre. Subitement Chilon poussa un cri d'épouvante effroyable, comme si un animal l'eût mordu, et se roula sur le sol en se voilant la face dans ses mains.

— Glaucos ! Glaucos !

Du haut du poteau enflammé, Glaucos, le vénérable médecin des pauvres, le regardait.

Il considérait d'un air triste celui qui l'avait trahi dans son amitié, qui lui avait pris sa femme et ses enfants ; il n'avait pas un regard de colère pour le misérable qui avait tenté de le faire assassiner et qui, malgré le pardon accordé au nom du Christ l'avait encore livré aux bourreaux. Glaucos ne quittait pas Chilon du regard. On pressentait qu'un drame liait ces deux hommes. Chilon, la face convulsée, semblait souffrir davantage que le martyr. Était-ce lui qui brûlait, ou l'autre ? Soudain Chilon chancela, il étendit des bras suppliants vers la victime et cria d'une voix déchirante :

— Au nom du Christ, Glaucos, aie pitié ! Pardonne !

Le martyr agita faiblement la tête et d'une voix gémissante murmura :

— Je pardonne.

Chilon, le visage convulsé, se redressa ; son visage était transfiguré.

Ce Grec un instant auparavant si tremblant et si lâche, semblait à présent, avec son regard illuminé, son front rayonnant d'extase, un prêtre inspiré d'une flamme divine.

— Qu'a-t-il ? Il est fou ! murmura-t-on autour de lui.

Mais lui, regardant la foule, la main droite levée, clamait d'une voix terrible :

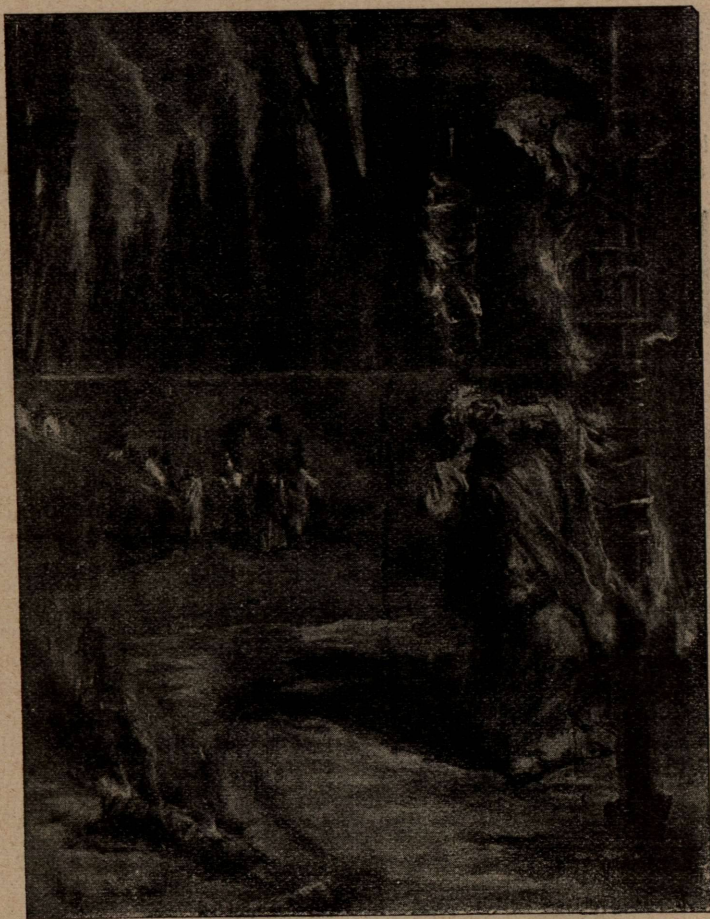
— Peuple romain, je le jure sur ma mort, ce sont des innocents qu'on fait périr ! L'incendiaire c'est lui !

Et sa main désignait Néron. Tout se tut, les courtisans restaient atterrés, tandis que Chilon debout et frémissant, tendait son doigt vers César.

Et tout à coup dans une clameur grandissante le tumulte se déchaîna. La foule se ruait pour voir le vieillard de plus près. Une tempête de cris et d'impréca-

tions éclata : « Malheur à nous ! Barbe d'Airain ! Assassin ! Matricide ! Incendiaire ! » La confusion devenait effroyable. Le remous de la foule porta Chilon jusqu'au fond du jardin. Les mâts consumés s'abattaient en travers des allées qu'ils

— Qu'y a-t-il ? Qui es-tu ?
— Un apôtre, Paul de Tarse, qui veut te sauver.
Chilon s'adossa à un arbre.
— Pour moi, murmura-t-il, il n'y a plus de salut.



Au nom du Christ ! Glaucos ! Pardonne !

emplissaient d'étincelles en répandant partout une odeur de bois et de graisse humaine calcinés. Chilon errait comme un fou, ne sachant où diriger ses pas. Il trébucha sur des corps à demi carbonisés, se heurtant à des tisons d'où jaillissaient des gerbes d'étincelles, puis il s'asseyait, regardant autour de lui les yeux hagards.

Une main se posa sur son épaule. Le Grec se retourna et apercevant un inconnu cria :

— J'ai vu ton repentir, et je t'ai entendu témoigner de la vérité.

Chilon avait saisi sa tête dans ses deux mains comme pour empêcher sa raison de s'échapper.

— Le pardon ! Pour moi... Le pardon !

— Notre Dieu est un Dieu de miséricorde, dit simplement Paul.

— Pour moi ! répétait Chilon.

— Prends mon bras et viens, notre Dieu est un Dieu miséricordieux, disait l'Apôtre. Tu as expié devant le poteau

de Glaucos, et le Christ a vu ta souffrance. Sans crainte de ce qui pourrait advenir tu as crié à Néron : « L'incendiaire, c'est toi ! » Et le Christ a entendu ton témoignage. Tu as rejeté le crime et le mensonge et le repentir emplit ton cœur...

Chilon tomba à genoux et le visage dans ses mains resta sans bouger, tandis que Paul les yeux au ciel priait.

Et soudain un cri retentit aux pieds de l'apôtre :

— Christ!... Christ!... pardonne.

Paul alla à la fontaine, puisa de l'eau



dans ses mains et revint vers le misérable toujours à genoux.

— Chilon, je te baptise au nom du Père, du Fils et de l'Esprit Saint! Ainsi soit-il!

Chilon restait à genoux comme une statue funéraire.

Enfin il dit :

— Seigneur, que dois-je faire avant de mourir?

— Aie foi et témoigne de la vérité.

Ils quittèrent le jardin au seuil duquel l'apôtre bénit encore le vieillard. Puis il se séparèrent sur la demande même de Chilon qui prévoyait que César et Tigellin le feraient appréhender. En effet, comme il rentrait chez lui, il tomba au milieu des prétoriens qui assiégeaient sa maison et qui le trainèrent au Palatin.

Tigellin qui attendait le Grec, le salua d'un air tranquille.

— Tu as commis un crime de lèse-majesté, et tu n'échapperas pas au châtiment. Mais si demain dans l'amphithéâtre

tu declares que tu as parlé sous l'empire de l'ivresse et que les chrétiens sont bien les incendiaires, tu t'en tireras avec les verges et l'exil.

— Je ne puis pas, seigneur, dit doucement Chilon.

— Que dis-tu? Tu ne peux pas! Tu n'étais donc pas ivre! Regarde ici ce qui t'est destiné.

Et il désignait dans un coin sombre de l'atrium, quatre esclaves munis de cordes et de pinces près d'un banc de bois.

— Tu as vu comment périssaient les chrétiens? Veux-tu périr de la même façon?

Et il se précipita sur Chilon et le jeta à terre en le foulant sous ses pieds :

— Tu rétracteras! Tu rétracteras!

— Je ne peux pas, seigneur, gémit Chilon, je crois au Christ.

— La torture! cria Tigellin.

Les esclaves s'emparèrent de Chilon qu'ils attachèrent avec des cordes sur le chevalet et se mirent à lui écraser les tibias de leurs pinces. Il ferma les yeux et demeura immobile et semblable à un mort.

Tigellin se pencha encore sur lui et lui cria à nouveau : Tu rétracteras!

Alors Chilon remuant ses lèvres blêmes murmura d'une voix presque éteinte :

— Je... ne peux... pas.

Tigellin fit signe aux bourreaux d'arrêter, pour lui réserver une nouvelle torture aux jeux du cirque qui avaient lieu le jour même.

L'heure du spectacle ayant sonné, les esclaves du cirque apportèrent une croix assez basse de façon que l'ours en se redressant, pût atteindre à la poitrine du supplicié.

Puis deux hommes trainèrent dans l'arène Chilon qui, les jambes broyées ne pouvait se soutenir lui-même. On le cloua sur la croix si lestement que les augustans eurent à peine le temps de le voir à leur aise.

Quand on eut redressé le poteau, les yeux se tournèrent enfin sur lui; mais c'est à peine si dans ce vieillard lamentable et nu quelqu'un pouvait reconnaître le Chilon de la veille.

Après les supplices que lui avait fait subir Tigellin, son visage était entièrement exsangue; sa langue arrachée avait

laissé une trainée sanglante sur sa barbe blanche, et l'on distinguait tous les os sous la peau tendue. Sa face douloureuse était aussi tranquille que celle d'un homme endormi. Le repentir semblait avoir pacifié l'âme meurtrie du Grec.

Les rires s'éteignirent à cette vue. Cette

se coucha au pied de la croix en grognant comme si ce misérable débris humain avait éveillé une pitié dans son cœur de bête.

Les valets du cirque tentèrent de l'exciter par leurs cris, mais les spectateurs demeuraient muets.



L'ours s'approcha de la croix, puis se redressa.

misérable loque humaine semblait si résignée et si calme, si pantelante et si pitoyable que l'on ne comprenait plus la raison de crucifier et de torturer un vieillard entré déjà en agonie.

Enfin l'ours parut sur l'arène et s'avança lourdement, balançant la tête avec des regards fuyants. Il aperçut la croix et le corps nu, s'approcha en soufflant puis se redressa. Mais au bout d'un instant, il se laissa retomber sur ses pattes,

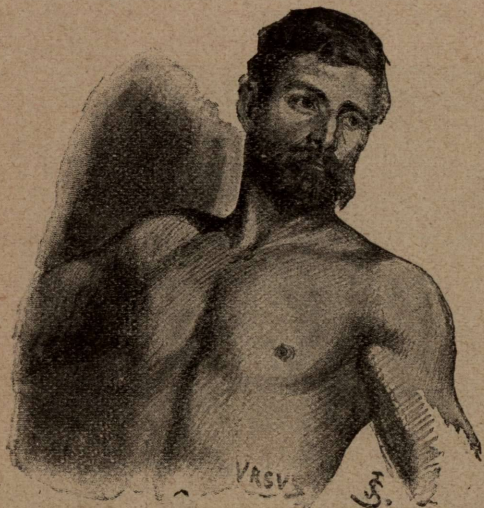
Cependant Chilon leva doucement la tête et ses regards parcoururent les gradins. Ses yeux se fixèrent tout en haut de l'amphithéâtre et son cœur se mit à battre plus vivement, puis il expira.

Quoique le peuple fût gorgé déjà de spectacles de sang, comme les derniers chrétiens devaient mourir dans la soirée une foule innombrable envahit le cirque. Les augustans étaient au grand complet, ayant deviné que César voulait jouir de



la douleur de Vinicius. Tigellin avait observé la plus grande discrétion relativement au genre de supplice réservé à la fiancée du jeune tribun.

Tous les yeux se fixaient avec une



insistance impitoyable vers le malheureux fiancé.

Lui, était à sa place, blême et baigné de sueur.

Mais la porte, faisant face à l'estrade impériale, grinça sur ses gonds, et dans l'arène éclairée s'avança le lygien Ursus.

Les augustans et la plupart des spectateurs savaient que le Lygien avait tué Croton et un murmure parcourut l'amphithéâtre.

Ursus restait immobile, semblable à quelque colosse de pierre, le visage triste et semblant attendre.

Voyant l'arène vide il regardait de ses yeux bleus d'enfant étonné, César, la foule et les portes de cunicules d'où devaient sortir ses bourreaux.

En entrant sur l'arène, il avait eu le suprême espoir de mourir sur la croix. Mais ne voyant ni croix, ni rien qui fût disposé pour en ériger une, il pensa qu'il était indigne d'une telle fin et qu'il était destiné à périr sous les griffes des fauves. Il n'avait point d'armes et s'appreta à mourir patiemment en fidèle serviteur du Christ.

Enfin la porte en face de la loge de César s'ouvrit et sous les cris des bés-
iaires, un monstrueux aurochs, portant

sur la tête une femme nue, bondit dans l'arène.

— Lygie! Lygie! s'écria Vinicius.

Et il crut que la mort lui fermait les yeux quand Pétrone lui couvrit la tête de sa toge...

A la vue de sa princesse attachée aux cornes du taureau, le Lygien qui tout à l'heure attendait tranquillement la mort avait bondi comme sous un jet de feu, et, courbé en avant, il s'élançait vers la bête affolée. Un seul cri de stupeur jaillit de toutes les poitrines, suivi d'un silence de mort.

Le Lygien s'était rué sur la bête et l'avait saisie par les cornes.

— Vois, dit Pétrone, en dégageant de sa toge la tête de Vinicius.

Vinicius se leva, redressa son visage terreux et, de ses yeux vitreux et éperdus, regarda dans l'arène.

Haletants, les spectateurs retenaient leur souffle et dans le cirque on eût entendu une mouche voler.

De mémoire de Romain, l'on avait rien vu de semblable.

Le Lygien, les pieds enfoncés dans le sable jusqu'aux chevilles, tenait l'aurochs par les cornes. Son échine s'était arrondie et sa tête avait disparu entre



ses épaules. Les muscles de ses bras faisaient des bosses telles qu'on eût dit qu'ils allaient faire éclater la peau. Le taureau s'était arrêté net. L'homme et la bête gardaient une immobilité absolue.

Mais sous cette immobilité apparente se devinait l'effroyable effort de deux puissances aux prises. L'aurochs enfoncé dans le sable avait ramassé en boule la masse noire de son corps. A présent, lequel de l'homme ou de la bête plierait le premier? L'émotion clouait toutes les lèvres, et il semblait aux spectateurs que la lutte durerait depuis des siècles.

L'homme et la bête, figés dans leur tension effroyable, paraissaient rivés dans le sol.

Soudain un mugissement étouffé s'éleva de l'arène.

Une clameur jaillit de toutes les poitrines suivie à nouveau d'un silence absolu. On croyait rever. Sous les bras de fer du barbare lentement la tête monstrueuse de l'aurochs tournait.

Le visage, le cou, les bras du Lygien avaient pris la couleur de la pourpre. Son dos s'était arrondi encore. Il se raidissait visiblement dans un effort suprême. Il allait être à bout.

Mais, plus sourd, plus rauque et plus plaintif le beuglement de l'aurochs montait avec le souffle violent du barbare. La tête de l'animal pivotait toujours et brusquement une énorme langue baveuse jaillit de sa gueule.

Les spectateurs les plus rapprochés entendirent le bruit des os broyés et la bête s'écroula, comme une masse, le garrot rompu, morte.

Rapide comme l'éclair, le géant délia les cordes et prit la vierge dans ses bras.

Un moment il resta immobile, hébété, puis il leva la tête et regarda les spectateurs.

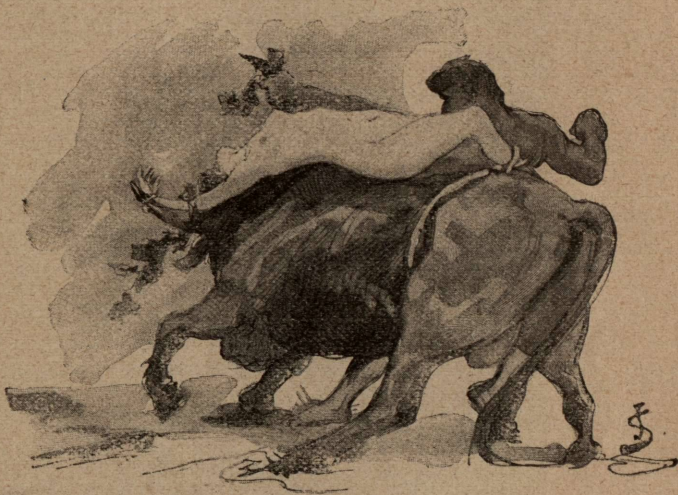
La clameur de dizaines de milliers de poitrines ébranlait les murs.

Un cri de grâce, universel, s'éleva, cri de passion, prolongé, obstiné, impérieux. Le géant devenait cher à cette foule uniquement passionnée de force physique. Il devenait le premier personnage de Rome.

Ursus comprit que le peuple réclamait sa vie et sa liberté; mais cela lui importait peu. Il jeta les yeux autour de lui et se dirigea vers l'estrade de César en

balançant Lygie sur ses bras étendus. Et ses regards implorants disaient clairement : « C'est pour elle que j'ai fait cela ! »

A la vue de la jeune fille sans connaissance dont le corps à côté du colossal Lygien semblait celui d'une petite enfant, l'émotion gagna les sénateurs, les chevaliers et la foule. Des spectateurs pensaient qu'Ursus demandait grâce pour son propre enfant. Une brusque pitié courut sur l'amphithéâtre. On était saturé de sang, de morts et de supplices... Des voix sanglotantes réclamaient leur grâce à tous deux.



Soudain, Vinicius bondit de sa place, escalada l'enceinte de l'arène, se précipita vers Lygie et couvrit de sa toge le corps nu de sa fiancée.

Puis, arrachant sa tunique, il montra sur sa poitrine la trace de ses blessures en Arménie et tendit ses mains vers le peuple.

Alors, une fureur inconnue s'empara de l'amphithéâtre tout entier. Le peuple hurlait, trépignait. L'on demandait la grâce sur le ton de la menace. Des milliers de spectateurs montraient le poing à César, les yeux étincelants de fureur.

Néron hésitait.

Non qu'il eût quelque ressentiment contre Vinicius, ni qu'il tint le moins du monde à la mort de Lygie. Mais tandis que son amour-propre le retenait de céder à la volonté populaire, sa lâcheté



l'empêchait de la braver. Tigellin qui voulait, à tout prix, triompher de Pétrone se pencha et dit :

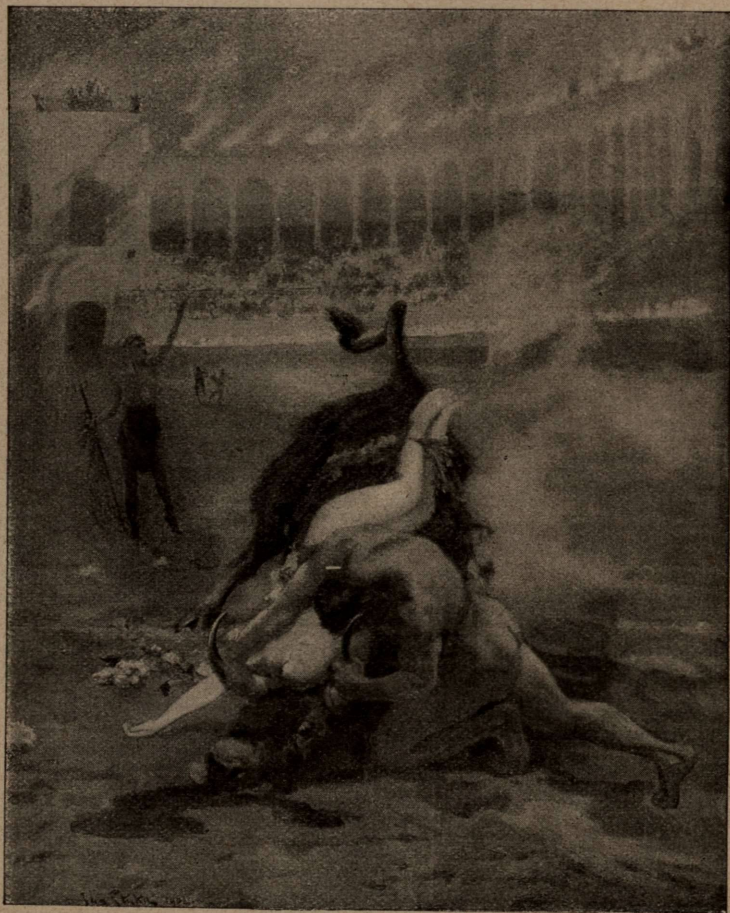
— Tiens bon, César; nous avons les prétoriens.

Néron regarda du côté de sa garde, à la tête de laquelle se tenait le farouche

reprenaient: « Barbe d'Airain! Matricide! Incendiaire! » Néron trembla.

Il comprit qu'il serait dangereux de résister davantage : une révolte éclatant dans le cirque pouvait gagner la ville et mettre le feu à tout l'empire.

Il regarda encore Subrius Flavius, les



La bête s'écroula comme une masse, le garrot rompu.

Subrius Flavius qui lui avait donné les preuves d'un dévouement sans bornes. Mais il resta frappé de stupeur en voyant le visage farouche du vieux tribun, inondé de larmes, et qui de sa main levée, faisait le signe de grâce.

La foule entraînait en fureur. Les trépignements avaient obscurci l'amphithéâtre d'un nuage de poussière. Au milieu des clameurs de grâce, les injures

augustans, les soldats et ne découvrant que des visages irrités et émus, il fit le signe de la grâce.

Le peuple avait assuré la vie des condamnés. De cet instant, ils étaient sous sa protection et personne, ni César lui-même, n'eût osé tenter contre eux la moindre entreprise. Quatre Bithyniens portèrent doucement vers la maison de Pétrone, la litière où était étendue Lygie.

Théoclès le médecin, déclara que Lygie, affaiblie par son séjour dans les prisons,



les deux chefs de la religion nouvelle vivaient encore et dans Rome même.

A tout prix, il fallait s'emparer d'eux et noyer dans leur sang les derniers vestiges de la secte maudite. Des détachements lancés à leur poursuite fouillaient toutes les maisons du Transtévère.

Le lendemain, dès l'aube, deux hommes marchaient vers les plaines de la Campanie, en suivant la voie Appienne.

L'un était Nazaire, l'autre Pierre. L'apôtre, prévenu par Vinicius, s'éloignait de Rome, la ville infernale où coulait le sang des martyrs.

Le soleil érigea son disque d'or au-dessus des vallonnements. L'apôtre s'arrêta et contempla l'astre de lumière. Il lui semblait que la sphère, au lieu de faire son ascension coutumière, roulait son cycle sur la crête des monts et s'avavançait vers les voyageurs.

Pierre s'étant fait un écran de sa main, il dit à Nazaire :

— Dans le rayonnement du soleil, j'aperçois un homme qui vient vers nous.

— Je ne vois rien, s'étonna Nazaire ; on n'entend pas le bruit de ses pas.

n'avait aucune blessure grave et serait bientôt remise

, Elle revint à elle dans la nuit.

En apercevant le visage de Vinicius doucement éclairé et penché sur elle, elle eut l'impression d'être transportée dans un monde irréel. Elle sourit à Vinicius.

— Christ t'a sauvée, dit-il, et t'a rendue à moi !

Lygie fit un effort pour lui parler, mais ses yeux se fermèrent et elle tomba dans un profond sommeil.

Vinicius demeura près de son lit. Il s'assoupit à son tour.

Quelques jours après, Pétrone revint du Palatin avec des nouvelles alarmantes. On avait découvert un chrétien parmi les affranchis de César et l'on avait saisi chez lui des lettres de Paul de Tarse et de Pierre, de Jacques de Jude et de Jean. Tigellin avait cru que l'apôtre avait péri au milieu de tous les chrétiens suppliciés. Et voilà qu'il apprenait que



Nazaire regarda l'apôtre avec une surprise mêlée d'effroi :

— Qu'as-tu, maître ?

Le bâton de l'apôtre s'échappa de ses mains, ses yeux dilatés regardaient extasiés devant lui ; son visage s'imprégnait de joie et de béatitude.

néophyte, mais l'apôtre entendit nettement une voix angélique et triste qu'il disait :

— Pierre, tu abandonnes ceux qui m'aiment, je vais vers ma future cité. Mon nouveau crucifiement affermira la foi dans le cœur de ceux qui doutent.



L'apôtre s'étendit sur le sol...

— Qu'as-tu, maître ?

Il tomba à genoux, les mains tendues, et cria :

— Christ ! Christ !

Et il s'étendit sur le sol, et sa bouche baisa des choses invisibles à Nazaire, qui restait anxieux et gardait le silence.

La voix du vieillard demanda à la vision, dans un sanglot suprême :

— Quo Vadis, Domine ?

La réponse ne parvint pas jusqu'au

L'apôtre s'écrasait dans la poussière de la route et ne proférait pas une parole.

Le jeune Nazaire supposa qu'il était évanoui ou en proie à une crise de démence. Pierre se leva tout à coup ; il reprit dans sa main sénile, son bâton de pèlerin, et, sans explication, s'achemina vers les sept collines.

Nazaire demanda instinctivement :

— Quo Vadis, Domine ?

— A Rome, dit l'apôtre inspiré.

Et il rentra dans la ville.

Paul, Jean et Linus, et tous les chrétiens l'aperçurent avec stupéfaction et terreur. Les prétoriens étaient à sa poursuite, et avaient envahi la demeure de Myriam. On le conjurait de repartir. A toutes les oburgations des fidèles, l'apôtre répondait :

— J'ai vu Notre Seigneur.

Quand le soir fut venu, il se rendit au cimetière d'Ostrianum. Il y prêcha la parole de Dieu et baptisa ceux qui voulaient être lavés de leurs péchés. Il y retourna chaque jour et des recrues, toujours plus nombreuses, accouraient pour entendre sa voix. Chaque agonie de supplicie engendrait des ferveurs nouvelles, les plaintes qui montaient dans l'arène trouvaient un écho dans des milliers de poitrines.

La Rome païenne délirait, innombrables étaient ceux qui, las des crimes et de la démente impériale, ne voulaient plus être foulés au pied du monstre imbécile. Tous ceux qui souffraient, qui mouraient de famine, tous les opprimés, les affligés accouraient entendre l'histoire réconfortante de ce Dieu qui s'était laissé mettre en croix pour sauver l'humanité et racheter ses fautes.

Ils retrouvaient un Dieu qu'ils pouvaient aimer, et se grisaient de l'idéal de bonheur et d'amour évoqué.

La vérité, désormais, pouvait lutter contre les cohortes et les centurions de César. Sa victoire s'affirmait, et rien ne saurait plus la vaincre. Pierre comprenait, à cette heure, pourquoi le Seigneur l'avait fait retourner sur ses pas. La Rome échappait à César, la ville de meurtre, d'orgueil et de débauche devenait sa cité à Lui.

César avait quitté Rome. Le pouvoir avait été dévolu à deux affranchis de Néron, pendant son absence. Ils en usèrent pour décider le supplice de l'apôtre Pierre qui avait été arrêté.

Pierre dut d'abord subir les verges. Le lendemain il fut conduit vers les collines Vaticanes, où il serait supplicié hors les murs.

Par égard pour son âge, l'apôtre fut exonéré du port de la croix. Il marchait libre de ses mouvements. Sur son passage, des sanglots éclatèrent. Son visage reflétait sa joie intérieure, ses cheveux

blancs faisaient une auréole à son front. Était-ce là une victime allant à la mort, ou un triomphateur marchant à la gloire céleste ?

Sa taille, voûtée et humble, d'ordinaire, se redressait et dominait les prétoriens. Son attitude en imposait par sa majesté. Il marchait, ainsi qu'un souverain, au milieu de son peuple et de ses soldats.

Le front nimbé de l'or du soleil, l'ardent apôtre se tourna vers Rome.

Il leva très haut sa main droite. Les bourreaux, intimidés, le laissèrent. Les



chrétiens retenaient leur souffle, attentifs à sa parole.

Droit sur le monticule de sa fosse, il traça dans l'air le signe de la croix de sa main largement ouverte, et avant que la mort ne vienne le prendre, il bénit d'un geste auguste :

Urbi et Orbi

Par ce même soir, un autre groupe de prétoriens s'avancait sur la route d'Ostie, encadrant l'apôtre Paul de Tarse, qui devait périr la tête tranchée, en vertu de sa qualité de citoyen romain.

Derrière l'escorte, les fidèles qu'il avait convertis l'accompagnaient avec respect.

Paul se souvenait de toute sa vie, si bien remplie. Ils se remémorait les paroles qu'il avait écrites :

« J'ai combattu le bon combat, j'ai gardé la foi, j'ai achevé ma course ; et voici que m'est réservée la couronne du juste. »

Mais le moment était venu, la mort vint le prendre, alors que son

visage respirait déjà la félicité éternelle.

.

Vinicius à Pétrone :

« Malgré notre isolement, il nous revient, parfois, des bruits de Rome, et tes lettres nous renseignent, en outre. Si

tous ceux qui périrent et périront encore pour la doctrine du Christ.

« Les journées et les mois s'écoulaient dans la quiétude de nos âmes. Nos serviteurs sont venus à la doctrine de Dieu, et, appliquant son commandement, nous nous aimons les uns les autres. Le soir,



De sa main largement ouverte, l'apôtre bénit : « Urbi et Orbi »

nous sommes en sûreté? A parler simplement, je commence à croire qu'on nous a oubliés. Es-tu content?

« Notre bonheur serait parfait, si nous n'étions amenés à penser à ceux qui souffrent. Nous pleurons sur eux. Mais nos pleurs nous consolent, et c'est une joie que tu ne peux connaître, Pétrone. Quand le temps aura passé, nous irons retrouver tous ceux que nous aimâmes,

quand la nuit souveraine s'étend sur l'onde qu'argente la lune, nous causerons, ma Lygie et moi, des temps douloureux, traversés.

« Il t'a été donné de voir combien la foi versait de consolation et donnait de force dans l'adversité; combien elle apprenait à mépriser la mort. Viens nous rejoindre au plus tôt : tu te rendras compte qu'elle est la source du bonheur constant.

« Les hommes ignoraient qu'il fût un Dieu qu'ils puissent aimer. Les philosophes et les légistes fermaient les yeux à la vérité. La doctrine aride des stoïciens peut tremper les cœurs ainsi que des lames, mais laisse les âmes en désarroi.

« Tu m'as dit souvent que notre doctrine était l'ennemie de l'amour et de la vie.

« Je peux t'affirmer que si cette épître ne contenait que ces trois mots : « Je suis heureux ! » j'aurais encore faiblement exprimé mon bonheur.

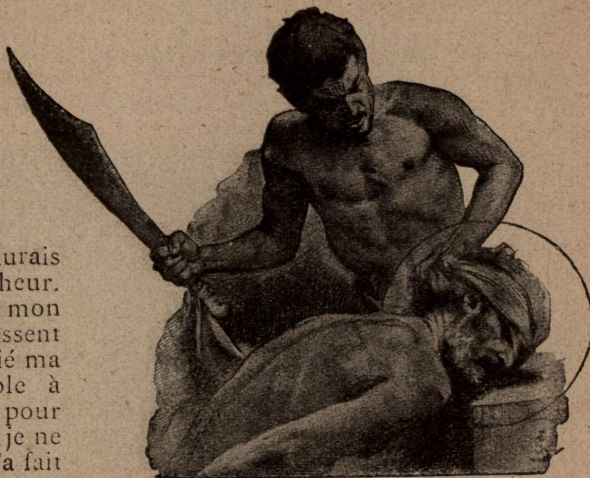
Tu penses que Lygie est tout mon bonheur. Avant que mes yeux se fussent ouverts à la vérité, j'aurais incendié ma propre maison pour être agréable à Lygie, comme César brûla Rome pour la Muse. Eh bien à ce moment-là, je ne l'aimais pas. C'est le Christ qui m'a fait connaître l'amour.

« Jésus est la source éternelle de bonheur. Etablis une comparaison entre vos orgies qui semblent évoquer la mort, vos voluptés douloureuses, vos ivresses incertaines du lendemain, compare tout cela, dis-je, à la vie calme des chrétiens.

« Mais tu ne comprendras jamais que j'ai raison, si tu ne viens voir et admirer nos vallons embaumés de thym, nos bois d'oliviers où l'ombre apaisante est tapie, nos rivages où meurent doucement les flots. Viens, ami, deux cœurs qui t'aiment, t'attendent avec impatience.

« Tu mérites le bonheur, car ton cœur

est noble et bon. Tu viendras à la Vérité. Tu ne peux être l'ennemi du Sei-



gneur, comme César et Tigellin. Nous nous réjouissons Lygie et moi à la pensée de te voir bientôt.

« Que ta santé soit bonne, sois heureux et viens nous surprendre au plus vite. »

Pétrone était à Cumès quand cette épître lui parvint ; il avait dû y accompagner César.

Néron tombait dans la basse débauche. Pétrone qu'il devinait le mépriser, lui pesait comme un fardeau. Le merveilleux patricien excitait son envie et irritait sa vanité.

Jusqu'à maintenant César l'avait ménagé, à cause du voyage projeté d'Asie : sa connaissance profonde de la Grèce pouvait en faire un cicérone précieux ; mais Tigellin avait sournoisement travaillé à démolir son rival ; il était arrivé à convaincre Néron que Carines serait autrement utile que l'arbitre des élégances, pour l'organisation des fêtes et des réceptions chez les Hellènes. De plus César jalousait depuis longtemps les trésors artistiques accumulés avec un goût supérieur par Pétrone en ses villas.

L'arbitre des élégances était perdu.

César l'invita à l'accompagner à Cumès avec les autres courtisans. Pétrone partit, bien qu'il devinât les secrètes pensées de Néron. Il ne voulait pas sembler avoir peur. Il rêvait de remporter une dernière victoire sur Tigellin, en



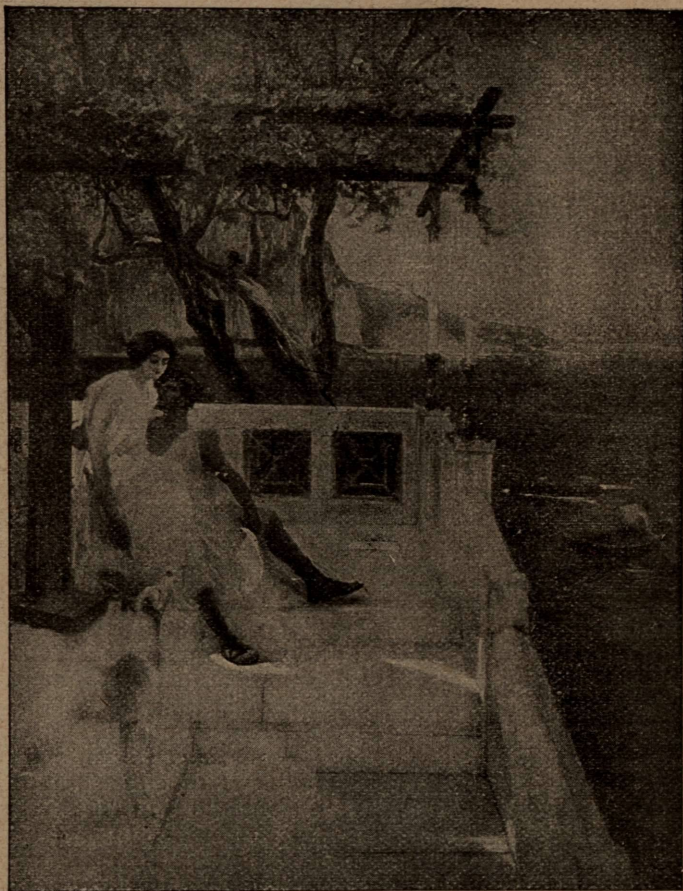
montrant à César et aux augustans un visage impassible et sans émoi.

Pétrone apprit, en arrivant à Cumès, que ses serviteurs avaient été emprisonnés à Rome, et que sa maison était sous la surveillance des soldats.

Il recevait, ce jour-là, les augustans,

Ce fut pendant les préparatifs de cette fête qu'il reçut la lettre de Vinicius. Il la lut et demeura quelque temps songeur, puis il prit son style et écrivit :

« Votre bonheur se reflète sur moi, très chers. Je vous sais un gré infini à tous deux, de penser aux absents. Est-il



Quand la nuit s'éten / sur l'onde.....

dans sa splendide villa. Ils étaient venus nombreux pour jouir de sa confusion. Il les reçut avec jovialité et dit gaiement :

— Barbe-d'Airain aime assez l'équivoque, vous rirez de sa mine quand je lui demanderai pourquoi il a fait incarcérer ceux qui m'aiment et me servent.

Et il fut convenu entre les invités qu'avant de partir en voyage, il les convierait à un festin dont ils n'avaient pas idée.

possible que des êtres, qui s'aiment comme vous vous aimez, se souviennent d'un ami lointain? Vous me gardez un souvenir, et ce qui est plus grave, vous vous efforcez de m'attirer en Sicile. Vous m'offrez le pain quotidien et, en outre, l'adoration d'un Christ, qui, ainsi que tu me le dis, Vinicius, est l'unique dispensateur du bonheur. Ayez confiance et aimez-le. Moi, qui suis incroyant, j'ai le sentiment qu'Ursus est bien pour quelque

chose dans la libération de Lygie, et que même la racaille romaine n'y fut pas étrangère. Tu veux que ce soit ton Christ qui fit tout : je m'incline. Surtout, ne lui marchande pas tes présents. Je crois cependant que, parmi tous les dieux, le tien est encore le plus honnête.

« J'ai gardé un excellent souvenir de Paul de Tarse, qui était un homme cultivé, et il est bien évident que si Ahénobarbe pratiquait la doctrine chrétienne, vous auriez quelque chance de me voir en Sicile, auprès de vous. En ce jour, il faut me résumer :

« Deux philosophes sont acceptables : Pyrrhon, le sage, et l'aimable Anachréon. Pour les autres, je te les offre au prix que tu voudras y mettre.

« Tu es charmé par la princesse Lygie. Heureux époux ! Je n'ai point les mêmes raisons pour me rendre à votre doctrine. Si je t'écoutais, il me faudrait aimer Barbe-d'Airain et Tigellin ? Il me faudrait considérer comme mes semblables mes porteurs esclaves. Non là, à la vérité, je ne le peux pas. Tout mon moi physique s'y oppose. Veux-tu encore que j'aime, comme des frères, les cent mille bossus, estropiés et autres infirmes de Rome ? Cet amour ne pénètre pas mon cœur et me répugne un peu. A parler franc, je trouve que ton dieu, puisqu'il est tout-puissant, aurait bien pu, dans sa munificence, les créer droits et mieux tournés.

« Si tu pouvais m'influencer et me diriger dans le sentier de ta religion, il me faudrait y renoncer. Il est convenu, et je ne discute pas, que sur l'autre bord du Styx, vous serez accueillis par votre Christ.

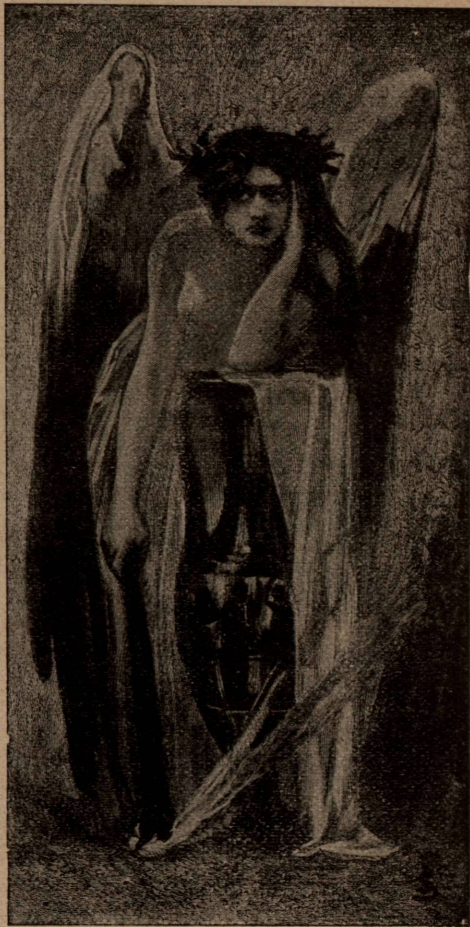
« C'est charmant. Supposes-tu que ton Christ, si doux, si bon, m'accepterait avec les trésors que j'aime : mon vase de Myrrhène, mes livres uniques, mes gerames et ma maîtresse, si blonde que les rayons du soleil en sont déconcertés ? Je ris à cette pensée. Paul de Tarse m'a dit que, pour être agréable à votre Seigneur, il fallait jeter au loin les couronnes de roses, et renoncer aux festins et à la volupté !

« Il est entendu qu'il m'offrirait en compensation, le bonheur spirituel. Que veux-tu, Vinicius, j'aime les roses !

« Mes raisons sont mauvaises, soit, mais elles sont miennes. Nous avons une conception du bonheur, différente. Et

puis, comme il faut toujours finir, j'ai gardé le meilleur argument pour la fin : Pour vous, c'est l'aube de la vie, pour moi c'est le crépuscule qui vient. Pour parler clair, très cher, je vais mourir.

« N'insistons pas, Tigellin m'a vaincu, ou, plus exactement, j'ai abusé de mes victoires. Ahénobarbe ne peut plus me



pardonner, je pèse sur sa conscience. Je vais disparaître selon ma fantaisie, comme j'ai vécu.

« Et que cette nouvelle ne vous attriste pas. C'est une chose escomptée qui survient. Nul dieu ne m'a promis l'immortalité. Où tu te trompes, Vinicius, c'est quand tu affirmes que votre Christ, le premier, a appris aux humains à mourir avec sérénité. Nous savions, avant vous, que la dernière amphore vidée, il fallait

disparaître de la salle du festin. Nous savons le faire encore avec quelque grâce. Platon, un sage, prétend que la vertu n'est que musique, et la vie du philosophe, harmonie. Mourons en symphonie.

« Veux-tu que je prenne congé de celle que tu aimes, en répétant les paroles qu'autrefois, dans la demeure des Aulus, je lui dis : « J'ai vu, au cours de ma vie, des choses extraordinaires, des peuples, et des gens, mais de femmes semblables à toi, je n'en ai pas vu. »

« Et enfin, mes chers amis, s'il subsistait quelque chose de nous après notre mort, mon âme, soyez-en certains, vien-



dra réclamer l'hospitalité dans votre demeure.

« Quant à venir vivant, c'est tout à fait impossible.

« Que la Sicile soit pour vous le jardin des Hespérides. »

Le surlendemain, le jeune Nerva, qui aimait Pétrone, lui fit tenir, par un affranchi, des nouvelles de la cour.

Il était irrémédiablement perdu. Il allait recevoir l'ordre de ne point quitter Cumes, et d'y attendre la décision de César. L'arbitre des élégances ne pouvait se leurrer : c'était la mort sans phrase.

Pétrone ne montra aucun trouble, et il se prit à rire d'une idée qui venait de lui traverser l'esprit : elle était ingénieuse et il allait la mettre en pratique, sans plus tarder.

Ses esclaves coururent la ville pour inviter les courtisans qui y séjournaient. Leurs femmes, maîtresses ou esclaves préférées seraient de la fête. Un banquet

magnifique les attendait dans la villa de l'arbitre.

Pétrone passa l'après-midi à écrire et fit prier Eunice de venir le rejoindre.

Elle se précipita vers Pétrone, un brin de myrte dans les cheveux, blanche et souple comme une déesse. Il la prit sur ses genoux, et lui caressant les tempes de ses doigts souples, il la contempla avec amour.

— Sais-tu, Eunice, que depuis longtemps tu es libérée de l'esclavage, et que tu es libre ? Tu ne peux ignorer non plus, continua Pétrone, que cette villa et tout ce qui la meuble t'appartiennent dès maintenant.

Eunice était devenue toute pâle, puis elle regarda Pétrone avec des yeux étranges qui semblaient deviner. Pétrone sourit, désabusé.

Il ne prononça que ce mot :

— Oui.

Ils se turent. La brise légère faisait frissonner les feuilles du hêtre.

Eunice semblait une statue de marbre.

— Eunice, dit l'arbitre, je tiens à mourir loin des larmes.

Elle eut un sourire douloureux.

— Je comprends, seigneur.

Les invités survenaient, nombreux. Nul n'ignorait que les festins de Pétrone étaient la joie des yeux et de la bouche, et reposaient un peu des goinfries de Néron. Il ne vint à l'idée de personne que c'était là l'ultime « symposion » de l'arbitre des élégances. Aussi grande fut la stupeur de tous les assistants lorsque Pétrone déclara :

— Soyez en joie, dit-il. L'impuissance et la vieillesse sont les funèbres compagnes de nos dernières années, suivez mon exemple, et faussez-leur compagnie.

— Pétrone ! à quoi songes-tu ?

— Je veux boire du vin, écouter la musique des cithares, contempler le corps idéal de ma maîtresse, qui repose à mon côté et m'endormir parmi les roses. J'ai eu la politesse de prévenir César. Oyez ce que je lui écris.

Il prit sous son coussin un papyrus et lut :

« Je n'ignore point, divin César, que tu m'attends avec impatience et que, dans la félicité de ton cœur, tu languis après moi jour et nuit. Je sais que tu me comblerais de faveurs nouvelles, que tu m'offrirais d'être préfet de tes prétoriens,

et que tu nommerais Tigellin gardien de mules.

« Hélas ! il faut m'excuser. Par les mânes de ta mère, de ta femme, de ton frère et de Sénèque, je te jure qu'il m'est impossible de me rendre auprès de toi. La vie est un trésor, mon ami, et je me flatte d'avoir su extraire de ce trésor les bijoux les plus précieux. Mais dans la vie il est des choses que je m'avoue incapable de supporter plus longtemps.

« Ne va pas penser, je t'en conjure, que l'assassinat de ta mère, de ta femme, de ton frère m'a rebuté, que je suis indigné de l'incendie de Rome ni que je sois outré du procédé consistant à massacrer tous les honnêtes gens de ton empire.

« Mais, de longues années encore, me laisser écorcher les oreilles par ton chant, voir tes jambes domitiennes — tes échallas — se trémousser en la danse pyrrhique, t'entendre jouer, t'entendre déclamer, t'entendre dire des poèmes, pauvre poète des faubourgs ! Ah ! vraiment, semblable perspective était au-dessus de mes forces. Et j'ai senti en moi l'incoercible besoin d'aller rejoindre mes pères. Rome se bouche les oreilles, l'univers te couvre de risées.

« Porte-toi bien, mais laisse là le chant ; tue, mais fais grâce aux vers ; empoisonne, mais cesse de danser ; incendie des villes, mais abandonne la cithare. Tel est le dernier souhait et le très amical conseil que t'envoie l'ARBITRE DES ÉLÉGANCES. »

Les convives avaient écouté, terrifiés.

Pétrone éclata d'un rire sincère. Il les regarda avec mépris et dit :

— Soyez sans effroi, amis ; il vous suffira de ne pas vous vanter d'avoir entendu cette lecture. Pour ce qui est de moi, je pourrai m'en prévaloir près de Charon, le joyeux passeur.

Il appela près de lui le médecin et lui tendit le bras. Le Grec lui encercla le bras d'un fil d'or et lui fit une incision à l'artère du poignet. Le sang jaillit sur la couche et inonda Eunice qui embrassait Pétrone au front.

— Croyais-tu, seigneur, que j'allais te laisser partir seul ? Pour l'immortalité des dieux, pour l'empire de Néron, je ne te quitterais pas !

Pétrone effleura les lèvres d'Eunice.

— Viens avec moi.

Et il ajouta :

— Toi, enfant, tu m'as vraiment aimé.

Elle tendit au Grec son bras blanc comme un lis. Le sang de l'esclave se mêla à celui de Pétrone.

Il fit un signe aux musiciens et les chants reprirent comme des sanglots.

Les deux amants se soutenaient l'un contre l'autre, divinement beaux, ils se souriaient avec amour et pâlisssent.

Pétrone fit servir des vins rares et des mets exquis. Il parla ensuite de mille riens puérils. Il pria le médecin de lui ligaturer l'artère et s'endormit, souriant.

Quand il s'éveilla, la tête décolorée d'Eunice reposait ainsi qu'une fleur pâle sur sa poitrine. Il la posa doucement sur le coussin, la contempla encore une fois, et donna l'ordre qu'on lui ouvrit à nouveau les veines.

Pétrone fit un effort et dit à ses invités :

— Amis, admettez qu'avec moi va périr...

Il n'acheva pas. Son bras enlaça Eunice d'un geste protecteur et sa tête retomba sur le coussin.

Devant ces deux êtres si beaux, semblables à deux statues merveilleuses, les assistants comprirent qu'avec eux périssait l'apanage du monde romain : sa poésie et sa beauté.

ÉPILOGUE

Quand Néron apprit la révolte de Vindex et des légions gauloises, le soulèvement de Galba et l'adhésion de l'Espagne, il devint fou furieux et brisa tout au Palatin où il venait de rentrer avec un faste qui dépassait tout ce que le peuple avait pu voir. Il donna dans son affolement des ordres, que ni Tigellin, ni Hélius n'osèrent exécuter. Il ne s'agissait pas moins que d'égorger les Gaulois résidant à Rome, d'incendier à nouveau la ville, de lâcher les fauves par les rues et faire d'Alexandrie, la capitale. Il trouvait ce projet sublime et aisément réalisable.

Son étoile sombrait dans la défaite, et ses complices, eux-mêmes, commençaient à le considérer comme dément.

La mort de Vindex et les dissensions des légions révoltées rééquilibrèrent ses chances.

Mais un courrier arriva, annonçant que les soldats venaient de se révolter dans Rome même, et que Galba avait été proclamé empereur.

Néron, qui dormait, fut éveillé par les cris de ses courtisans. Il appela; personne ne répondit. Le palais était comme désert. Seuls les esclaves volaient ce qu'ils rencontraient. A la vue de César, ils s'enfuirent. Lui erra solitaire dans son palais, hurlant de peur et de désespoir.

Pourtant ses affranchis, Phaon, Spirus et Epaphrodite survinrent à ses cris et l'incitèrent à fuir.

Phaon lui proposa de le cacher dans sa villa, hors la Porte Nomentane.

Néron se décida, et, dans un galop insensé, ils fuirent. La ville était en ébullition et il fut donné à César d'entendre les acclamations enthousiastes qui fêtaient l'avènement de Galba.

Néron comprit que tout était fini pour lui. Il connut le remords; les visages de sa mère, de sa femme, de son frère, lui apparurent. Ses dents claquaient de peur, mais comédien jusqu'au bout, il trouva que sa situation pourrait inspirer

un tragique. Etre le maître de l'univers et fuir dans la nuit lui semblait digne du théâtre. Il se savait perdu et voulait encore espérer.

Ils arrivèrent à la villa de Phaon au moment où un courrier de Phaon venait annoncer que le Sénat avait statué et que Néron subirait le sort des parricides, selon la coutume.

— Et quelle est cette coutume? questionna le César d'hier, à moitié défaillant.

— Ils te mettront la fourche au cou, te



fouetteront à mort et précipiteront ta carcasse dans le Tibre!

César ouvrit sa tunique.

— Ainsi les dieux ont décidé! dit-il.

Et les yeux au ciel, s'écria :

— Quel artiste périt!

— Les soldats! crièrent les affranchis. Ahénobarbe! ils viennent réclamer ta tête : Aie le courage de mourir!

Néron prit le couteau qu'on lui présentait et l'appuya sur sa gorge monstrueuse. Mais sa main était molle, il n'osait enfoncer la lame. Ecœuré de sa lâcheté, Epaphrodite poussa le manche et le couteau pénétra jusqu'à la garde. Ses yeux s'exorbitèrent, terrifiés, énormes et remplis de terreur.

— On te fait grâce ! cria un centurion
en se précipitant.
— Trop tard, râla Néron.
Et il ajouta :

Ainsi passa Néron en ce monde,
comme passent la rafale, le feu, la guerre
et la peste.
Depuis la disparition de ce fou crimi-



Ainsi passa Néron...

— Ah ! fidélité !
Et il expira.
Le lendemain, Acté, qui seule lui était
restée fidèle, recouvrit son cadavre de
tissus précieux et le fit brûler sur un
bûcher de bois odoriférants.

nel, la basilique de Pierre regne sur la
ville des hauteurs du Vatican.

Tout près de l'ancienne porte Capène,
s'élève aujourd'hui une chapelle très
modeste, qui porte, effacée à demi, cette
inscription :

« QUO VADIS, DOMINE ? »

✠: Fontenay-aux-
Roses (Seine) ✠:
L. Bellenand, Imp.

GB L 30

1a Sig.: G.B. L. 30
Tit.: Quo Vadis : roman des temps n
Aut.: Sienkiewicz, Henryk (1846-191
Cód.: 1008144

